



183

VII

G.142

VIII-183

LES VIEUX HOTELS
DE PARIS

Le Faubourg Saint-Germain

TOME PREMIER



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

Le Faubourg Saint-Germain

TOME PREMIER

DÉCORATIONS EXTÉRIEURES ET INTÉRIEURES

NOTICES HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

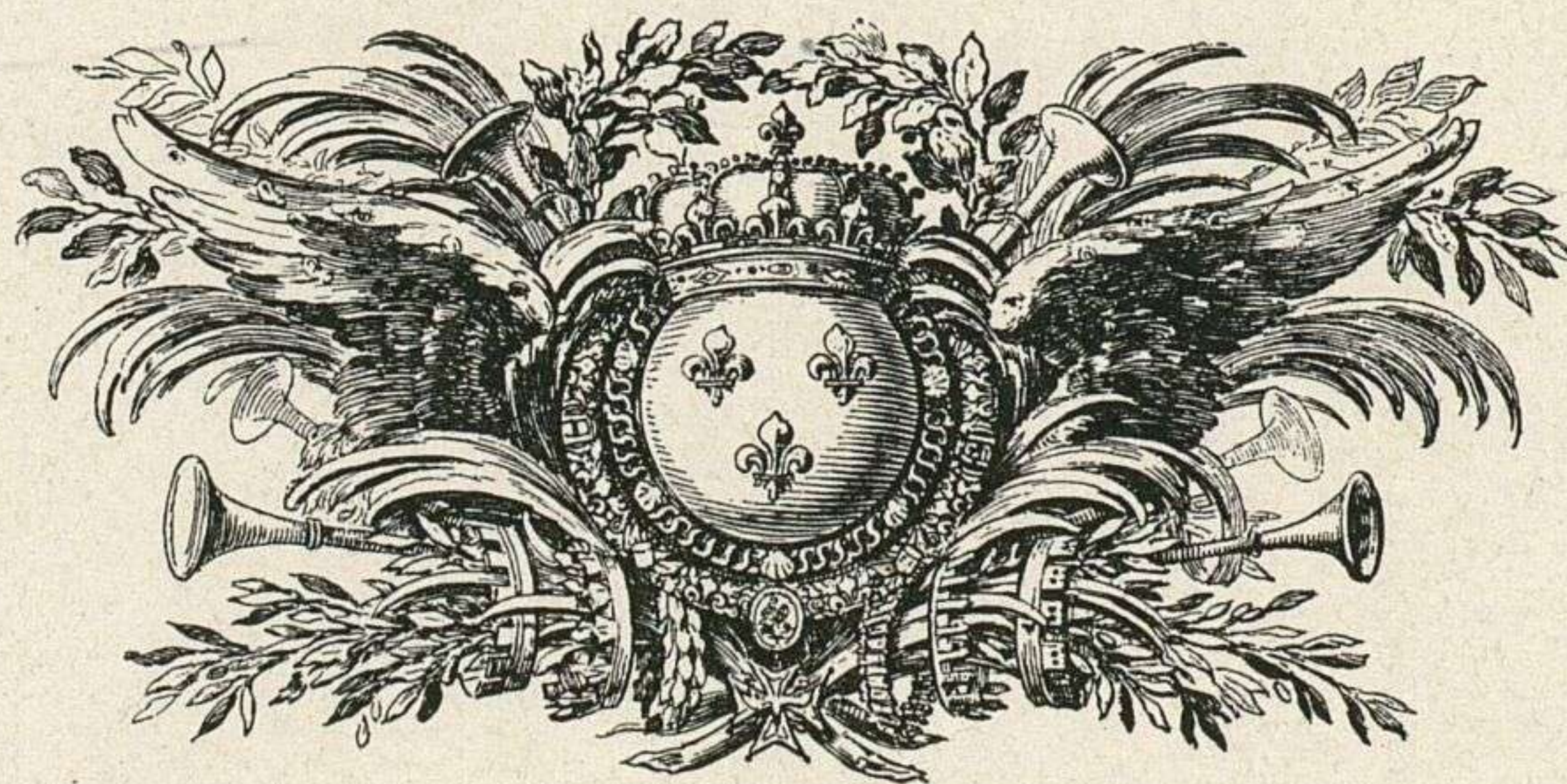
PAR

J. VACQUIER

Secrétaire général de la Société d'Histoire et d'Archéologie du VII^e Arrondissement de Paris.

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
ET DU CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE PARIS

QUATRIÈME ÉDITION



A PARIS

Chez F. CONTET, Éditeur d'Art, 9, Rue de Bagneux

1920

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

GÉNÉRALITÉS

Paris s'est agrandi lentement et personne ne saurait dire quel jour on donna le nom de « Faubourg Saint-Germain » à cette partie de notre capitale qui a conservé les caractères d'une époque disparue depuis cent cinquante années.

Il existait naguère, près de la ville proprement dite, un bourg Saint-Germain blotti au pied de l'antique basilique du même nom et protégé par ses murailles.

Du bourg Saint-Germain aux méandres du fleuve et vaguement vers Issy, c'était le « faux-bourg », campagne vulgaire composée de champs, prairies, vignes, garenne, petit bois, sertis de chemins à peine tracés qui desservaient les pauvres hameaux, les moulins aux ailes grinçantes et les fermes perdues.

La riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés et la seigneurie Sainte-Geneviève se partageaient ces terrains où la nature féconde contribuait à fournir de légumes et de fruits la grande ville.

Le bourg et le faubourg ressemblaient au Chien et au Loup de la fable, l'un tranquille, il est vrai, mais tenu enfermé entre les remparts de l'abbaye et ceux de la ville; l'autre un peu pillé, bien délaissé, sacrifié même à la moindre perturbation, mais libre, en plein air avec sa terre et son fleuve.

Abattre les murs et combler les fossés pour agrandir le bourg touffu, autant valait le livrer aux innombrables malfaiteurs qui ravageaient la campagne, dévalisaient les fermes et occupaient jusqu'aux maisons de la zone de servitude abandonnées à leur approche; l'expansion de Paris se trouvait donc paralysée de ce côté. Or, la ville se peuplait. Henri IV avait bien essayé d'entamer la partie orientale; la place des Vosges était une tentative, elle n'eut point de suites. Une tendance naturelle, inexplicable, porte en effet les races à marcher vers l'occident, Paris devait donc s'avancer dans la boucle de la Seine; en attendant qu'il s'y installât, l'inertie des propriétaires fonciers abandonnés à leur triste sort s'ajoutait à l'incurie des agents du fief chargés de la voirie : ni routes, ni sûreté. Les transac-

tions déjà difficiles auparavant devinrent impossibles au point que « l'égout, la sentine du royaume entier », ainsi que les contemporains appellent le Pré aux Clercs, nécessita du Parlement une ordonnance de nettoyage.

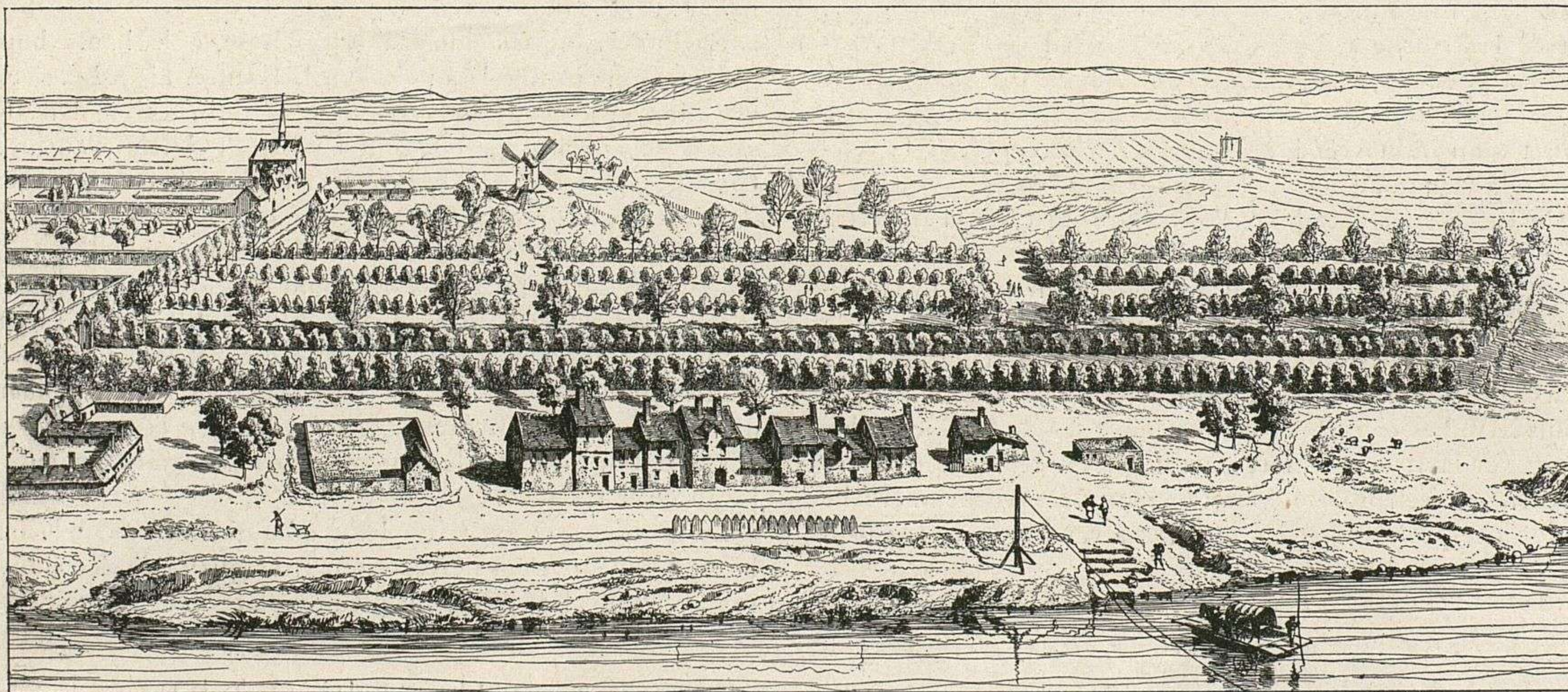
Le terrain à peu près assaini, l'abbé de Saint-Germain le bailla à cens, puis le vendit, et tout de suite les maisons s'éparpillèrent dans la plaine de Grenelle, se taillant des jardins à tort et à travers, se groupant pour se soutenir, semblant, vues du haut des tours de la vieille église seigneuriale, des archipels de minuscules toitures au milieu de la mer des moissons et des pampres.

De son côté, l'Université qui possédait de vastes terrains, — de la rue Saint-Benoît à la rue de Courty, — engagea la même opération fructueuse. Marguerite de Valois, revenue à Paris après vingt ans d'absence, lui acheta (1602-1605) une longue étendue de terrain à bâtir; à peine ordonnés, les jardins qui offraient un si beau coup d'œil de l'habitation de la reine Margot étaient morcelés. Trente ans de marchandages suffirent pour détruire à jamais les champs, les vignobles, les marais et la plaine mamelonnée où les écoliers venaient s'ébattre et se battre. A la propriété collective et inaliénable succédait la propriété privée et transmissible; c'était à tous égards la transformation complète du faubourg.

L'édit de 1548 (renouvelé en 1627 et 1632) avait interdit de bâtir en dehors des bornes fichées en terre; après cent ans de convoitises contenues, l'édit du 12 mars 1648 vint lever l'interdiction « nonobstant les défenses », — expression à double entente comme on le lira plus loin. Cette autorisation ouvrait à l'activité des ouvriers de nombreux et vastes chantiers.

La promptitude dans l'exécution des travaux conserva au style architectural sa tenue générale; il en résulta une physionomie variée sans doute, mais sans heurt dans l'ensemble de toutes les constructions élevées au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.

Pendant la première moitié du XVII^e siècle, on vit les achats difficiles et sans garantie effrayer l'exode, puis sitôt la pacification des esprits, le faubourg recommencer à rayonner dans le



Dessin d'Auguste Guillaumot père représentant une partie du faubourg Saint-Germain (Les Jardins de la reine Marguerite au XVII^e siècle).
(Collection G. HARTMANN.)

fief inhabité, les fondations pieuses, les monastères d'hommes et de femmes trop à l'étroit dans l'enceinte de Paris se dédoubler en venant s'installer dans la plaine. Avec eux, des petits artisans, des jardiniers, des cabaretiers faisaient bâtir de modestes maisons, les unes ouvertes en boutiques, les autres suivies de bosquets; ce furent ces maisons basses qui nouèrent la chaîne entre les religieux établis et les seigneurs qui allaient venir.

Les fondations monastiques étaient enquêtées par le prieur et consenties par l'abbé de Saint-Germain, « seigneur au spirituel et au temporel du faubourg »¹; enfin, autorisées par le roi.

La gravure encartée d'autre part reproduit la moitié d'un « dessin restauré par A^{te} Guillaumot père d'après le plan de « Mérian » (1615).

La vue est prise à quelques brasses de la rive gauche de la Seine; les jardins sont ceux de la reine Marguerite au-devant desquels se voient des maisons dont le plan a été reproduit en 1632 par Melchior Tavernier; au fond, à gauche, pointe le clocher de la chapelle Saint-Pierre²; non loin, tourne sous le vent d'ouest le moulin qui donna longtemps son nom à une rue coudée, aujourd'hui Perronet et Saint-Guillaume; à droite, le gibet seigneurial balance son pendu, la place qu'il occupe correspond à la rue Chevert où conduisait alors le « chemin de la Justice ».

L'édit libérateur de 1648 donna lieu à l'édification de nombreuses constructions; on en prit prétexte, en 1670, pour publier un arrêt du Conseil obligeant les propriétaires à payer le dixième de la valeur de leurs maisons dans le délai de trois mois sous peine de démolition. Ce fut un désastre pour les petits artisans, mais une sorte de privilège pour la

classe des nouveaux propriétaires tous fortunés qui, par une sorte de reconnaissance tacite, allaient conserver, à travers les changements profonds dans les mœurs, les traditions séculaires. Au faubourg foncier allait succéder le « noble faubourg ».

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle l'élément laïque commençait à voisiner avec le monde religieux. François de la Planche, entre autres, créait une manufacture de tapisserie, rue de la Planche actuelle; des fabriques de poteries travaillaient à Grenelle; des grande susines, des entrepôts auraient pu accaparer le reste des terrains si un événement édilitaire n'était venu influencer l'expansion sous le rapport de la célérité et du bon goût.

Un bac avait été établi à l'ouverture du chemin ouvert à travers le domaine rural de l'Abbaye pour faciliter l'arrivée des matériaux destinés à l'édification des Tuileries; on y substitua, en 1632, le Pont-Rouge bâti en bois au débouché de la rue de Beaune, parce qu'elle aboutissait à la « Halle des Prez aux Clercs » et, le 20 février 1684, le Pont-Royal ordonné par Louis XIV. Les courtisans un peu éloignés de la Cour achetaient sur la rive gauche et autant que possible en face des Tuileries, un lieu propice pour y demeurer. De proche en proche les logis se posèrent sur les parcelles à vendre, tant et si bien

1. La juridiction spirituelle s'éteignit le 20 septembre 1668 par l'acquisition que fit l'archevêque de Paris des droits religieux sur les habitants du faubourg; la juridiction temporelle au mois de février 1674, quand un édit fit passer toute la justice de Paris au Châtelet.

2. Ancien baptistère de Saint-Germain-des-Prés qui fut affecté au culte réformé par l'Édit de Nantes en 1598, ainsi que le cimetière qui fait aujourd'hui l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères. Après avoir servi de salle des séances à l'Académie de Médecine, cette chapelle modifiée dépend actuellement de l'Assistance publique.

qu'avec le siècle disparaissait le vieux faubourg, morcelé en fondations monastiques, hospitalières ou militaires d'abord, puis, par maintes places, en hôtels particuliers. L'établissement des Invalides allait être, après trente ans de construction, le sceau royal venant authentifier la carte nouvelle de Paris embelli.

La curieuse petite image empruntée à la collection rare de M. Georges Hartmann est un souvenir de la période de transition; elle représente le cabaret de « La Bonne-Eau », ainsi nommé d'un climat ou lieu dit situé sur les terrains occidentaux de la Grenouillère, à quelques pas du « Milieu du Monde », autre cabaret placé en amont, et de « La Roulette » : le passeur amène sa barque aux personnages pour les transporter à la Porte de la Conférence.

En dehors de leur clientèle ordinaire de bateliers, de débardeurs et d'ouvriers des chantiers de bois flotté, les derniers promeneurs engoués de ce site marécageux venaient dans les débits précités « grenouiller » le dimanche.

Arriva un jour où Paris, s'ajoutant de nouvelles paroisses, arrondit à vingt le nombre de ses quartiers¹; le vingtième qui résultait de l'annexion de la paroisse Saint-Sulpice prit le nom de Saint-Germain-des-Prés.

Ce quartier était borné « à l'orient par les rues Dauphine, de Bussy, du Four et de Sève, exclusivement; au septentrion, par la rivière, y compris le Pont-Royal et l'isle des Cygnes; à l'occident et au midy par les extrémités du fauxbourg, depuis la rivière jusques à la rue de Sève ».

Sur cette superficie, on ne considérait comme qualifié « faubourg Saint-Germain », selon la récente appellation, que la partie de Paris limitée par la nouvelle enceinte, c'est-à-dire jusqu'aux Invalides, et

longtemps les rues ajoutèrent le nom de l'évêque Germain au leur pour le tronçon habité aristocratiquement.

A partir de 1715, le genre tout français imposant et souple à la fois prédomine dans les arts; l'architecture présente une œuvre régulière, solide, confortable, parfois grandiose. Pour les jardins qui séparent les hôtels, on adopte le système anglais qui transforme les modèles de Lenôtre en tableaux rappelant la nature sous ses divers aspects.

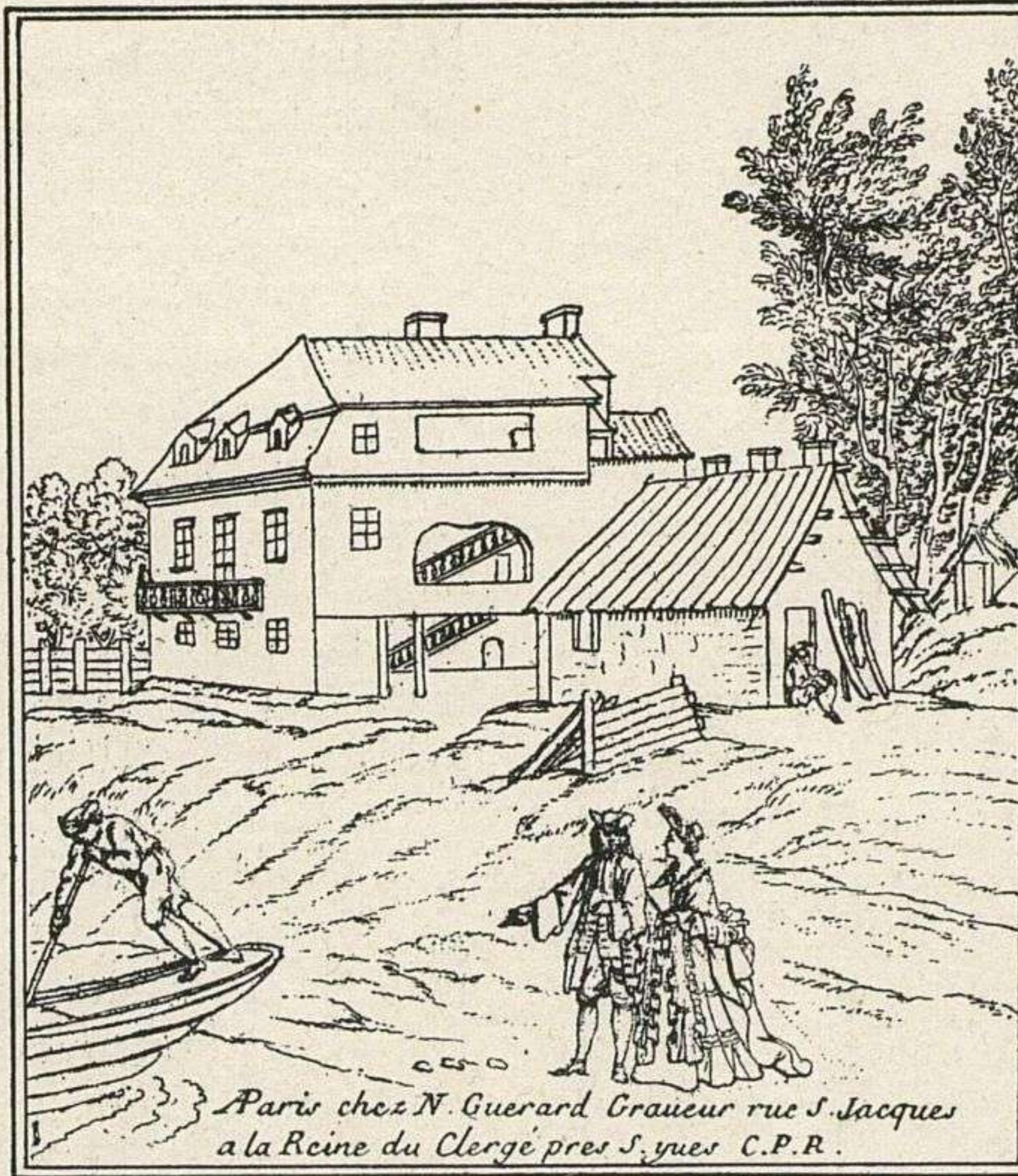
Ces hôtels appartiennent à la noblesse, à la haute bourgeoisie tenue jusque là à l'écart, à la finance. L'art de la conversation et la politesse arrivent à leur perfection dans les salons où le bel usage fait dominer l'esprit classique au meilleur sens, parmi la société la plus civilisée qui soit au monde.

Les noms des architectes qui font élever les hôtels suffisent pour donner une haute estime de l'art monumental dans le faubourg Saint-Germain. Ils ont, pour développer leurs plans, le terrain et l'argent; aussi se surpassent-ils². Comme l'architecture n'a que peu d'action morale directe, il n'y a pas de restrictions à leur imposer; les propriétaires ne leur demandent que d'édifier des chefs-d'œuvre solides et selon la mode, ils s'y emploient si bien que le Faubourg Saint-Germain devient le joyau de la Capitale.

Le quartier qui avait supplanté administrativement le faubourg du même nom ne vécut que trois quarts de siècle environ; ce temps lui suffit pour prendre place dans l'histoire des Beaux-Arts.

1. Arrêt du Conseil d'Etat du Roy rendu à Versailles, le 14 février 1702. Édit du 12 décembre suivant.

2. Bruant, Mansard, Boffrand, de Cotte, Lassurage, Gabriel, Servandoni, Le Roux, Hélin, Aubert, Rousseau, Cherpitel, Courtaud, Aubry, Courtone, Legrand, Dullin, Girardini, Brongniart, etc., etc., toute la constellation des créateurs du style.



Cabaret de la « Bonne-Eau ». (Coll. G. HARTMANN.)

NOTICES HISTORIQUES

ET

TABLE DESCRIPTIVE DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

HOTEL DE CLERMONT-TONNERRE

rue du Bac, n^{os} 118-120

Pl. 1 et 2.

Le regard des passants est arrêté, au droit du n^o 120 de la rue du Bac, par une inscription gravée dans le marbre blanc; elle est ainsi conçue :

CHATEAUBRIAND
NÉ A SAINT-MALO
LE 4 SEPTEMBRE 1768,
EST MORT
DANS CET HOTEL
LE 4 JUILLET 1848

C'est, en effet, au n^o 120, qu'habita l'ancien ministre, auteur du *Génie du Christianisme*; c'est de là qu'il partait chaque jour, à quatre heures sonnantes, pour accomplir en parade sa station de vassal — ou de suzerain — auprès de M^{me} Récamier, à l'Abbaye-au-Bois (16, rue de Sèvres). C'est dans cet hôtel qu'il mourut, âgé de près de quatre-vingts ans. Son corps fut déposé dans l'église des Missions Étrangères, au n^o 128, et ensuite transporté, suivi par Hugo et Ampère, représentant l'Académie, sur le rocher du Petit-Bé, devant Saint-Malo, sépulture digne du grand poète.

Au temps de Chateaubriand, l'immeuble ne ressemblait plus, intérieurement, à ce qu'il avait été au xvii^e siècle. Construit, dit-on, à cette époque avec le n^o 118 pour deux évêques des Missions Étrangères, il était compris alors dans la propriété du séminaire qui comporterait aujourd'hui les n^{os} 122, 124, 126 et 128 de la rue du Bac. Seul, le grand jardin s'étend encore jusqu'à celui de M. de La Rochefoucauld, ainsi qu'il en sera parlé plus loin.

La lignée des propriétaires est assez longue. Mohl, l'un des trois frères allemands, et Ségur ont dû occuper l'immeuble. La comtesse de la Poëze et la marquise de La Bédoyère ont bien pu recevoir la future impératrice des Français au n^o 118 ou au n^o 120, et ces hôtels s'être appelés du nom de leur propriétaire, M. de Clermont-Tonnerre. L'Histoire néglige souvent le cadre des actions qu'elle consigne; par contre, ici où l'Art occupe la place dominante, des faits trop particuliers ne peuvent être relatés.

Les hôtels en question n'ont conservé dans la décoration intérieure que quelques boiseries et des corniches, mais ils ont, sur la rue, deux échantillons superbes de sculpture sur bois qui les placent parmi les maisons remarquables de Paris; ce sont les deux portes cochères.

Les pl. 1 et 2 représentent une porte entière et un détail de l'autre porte. Le travail merveilleux qui les embellit est l'œuvre de l'artiste sicilien Toro; les reliefs des médaillons comportent la figuration de quatre parties du monde: l'Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Europe.

HOTEL D'ORSAY

rue de Varenne, n^o 69

Pl. 3 à 8.

Le terrain rectangulaire qui porte le n^o 69 de la rue de Varenne est coupé en deux parties à peu près égales, dans le

sens transversal, par un bel hôtel. Cet hôtel a conservé la noblesse de construction qui distingue les demeures anciennes du Faubourg Saint-Germain. Resserré du côté oriental par la rue Barbet-de-Jouy qui le longe depuis son percement, il s'établissait à l'aise, autrefois, quand la propriété s'étendait de la rue de Varenne (n^{os} 666 et 667) à la rue de Babylone (n^o 687), côtoyant par endroits l'hôtel de Doudeauville à l'est, et à l'ouest, l'ancien établissement des Dames du Sacré-Cœur.

L'hôtel fut bâti, du temps de Louis XVI, par Boucher d'Orsay, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Clermont.

Le relevé des Biens nationaux estime cette propriété 300.000 livres; un acte notarié évalue sa superficie à 34.658 mètres.

Les titres de propriété sont instructifs à parcourir: location, réintégration en possession et jouissance, confiscation et location nouvelle sous séquestre qui se terminent par l'adjudication des 17, 18 et 19 Prairial an VI, à Rougevin, au nom de divers associés réunis pour exploiter un établissement de jeux gymniques. Sur une mise à prix de 337.500 francs, les enchères s'élevèrent à 6.604.000 francs.

Malgré le zèle des tenanciers, l'entreprise tombait (peut-être à cause du voisinage des « Jardins de Biron » qui attiraient des spectateurs); elle était cédée à Dujardin, restaurateur, le 21 Germinal an VII. Il serait bien long de suivre les vicissitudes par lesquelles la propriété est passée quoique l'intérêt soit soutenu sans cesse par la lecture des titres: Larroque contre Lebreton, locataire; Marie Le Boulanger, descendante d'Orsay, demandant mainlevée d'une hypothèque remboursée; Savenelle de Grandmaison et Barentin, l'un pour l'autre hypothéquant et tous deux primés par René Voyer d'Argenson de Paulmy que la République représente pour le payement d'une rente de 7.500 livres constituée le 29 janvier 1772 et qui met en cause les Daugé-d'Orsay, les Montmorency-Luxembourg, etc.

Arrivons à Séguin. Le tribunal de la Seine lui adjugea la propriété le 5 Vendémiaire an XII, par suite de vente sur licitation poursuivie à la requête des membres de la société précitée, propriétaires des vingt actions de fondation. Entre les mains de ce propriétaire à moitié fou qui abandonnait le jardin à ses chevaux, l'hôtel devint une sorte de luxueuse écurie. Cette anarchie déshonora la maison jusqu'à la mort, en 1835, du trop fameux fournisseur des armées.

Le 7 mai de l'année suivante, la propriété fut adjugée pour la somme de 470.000 francs à M. et M^{me} Barbet de Jouy.

Jacques-Just Barbet de Jouy — père de l'administrateur des Musées nationaux et grand-oncle du propriétaire actuel — et Claudine-Victoire Arnautizon, son épouse, fractionnèrent les vastes jardins, d'abord en perçant une rue qui devait porter leur nom, et ensuite en partageant les terrains qui y aboutissaient. L'ouverture de la rue fut autorisée par ordonnance du 18 mai 1838, à condition que le propriétaire y établirait une chaussée pavée, des trottoirs, bornes-fontaines, conduites de gaz et accepterait l'interdiction d'élever des maisons de plus de 16^m 50 de hauteur.

Ainsi diminuée, la propriété fut achetée 350.000 fr., le 30 avril 1838, par la comtesse Duchâtel, épouse sous le régime dotal du comte Tanneguy Duchâtel, ministre sous la Monarchie de Juillet. Elle mourut veuve, à Pau, le 12 mars 1878, laissant un fils, le comte Tanneguy Duchâtel, qui fut ambassadeur à Vienne, et une fille mariée au duc de La Trémoille et de Thouars, prince de Tarente et de Talmont.

Par acte de partage du 27 mars 1878, l'hôtel passa au comte Duchâtel qui continua de l'habiter avec sa femme, Marie-Louise-Gabrielle d'Harcourt, et après la mort de celle-ci, survenue à Biarritz le 6 avril 1889. Douze ans plus tard, le 25 janvier 1901, il épousait à Londres Ada-Aveline Bellairs, puis s'étant fixé avenue du Bois-de-Boulogne, il vendait le 8 février 1905 son hôtel de la rue de Varenne à M. et M^{me} Aubry-Vitet.

L'immeuble est d'une superficie de 4.925 m² 57. La porte sur rue annonce la belle et confortable demeure. Une large allée conduit, — entre le petit hôtel ouvrant sur la rue Barbet-de-Jouy et des communs nombreux, — à la cour d'honneur déployée en hémicycle. De robustes marronniers donnent la verdure qui convient au-dessous des quatre saisons figurées par des groupes de jeunes enfants élevés sur des pilastres, aux angles des voies.

La façade de l'hôtel s'adapte parfaitement à la forme de la grande cour; elle comprend, entre deux ailes, un péristyle circulaire central de quatorze colonnes avec marquise. Au milieu, une aigle de style étend son envergure; le faite de l'avant-corps est surmonté à droite et à gauche de deux groupes d'enfants tenant des cartouches. L'immeuble, double en profondeur, a vue sur un grand jardin. Une terrasse de construction récente domine les pelouses le long de la façade ouverte de onze fenêtres à chaque étage.

L'intérieur de l'hôtel est fort beau, ainsi que le lecteur s'en rendra compte en consultant l'album.

Un grand vestibule donne accès aux principales pièces. A gauche, au fond, s'ouvre un grand salon Louis XVI (pl. 4, 5, 6) dont la cheminée ornée d'appliques en cuivre, ciselées et dorées, est curieuse à détailler et d'un bel ensemble (buste de la reine Louise de Prusse). Les pilastres cannelés qui divisent les murs sont séparés par des trophées composés d'attributs divers. Les portes, aux panneaux peints de guirlandes de fleurs, aux dessus en camées posés par deux amours, varient agréablement le sérieux du style. Le plafond est décoré de figures aux tons légers.

La salle des fêtes qui fait suite à ce salon est une vaste pièce éclairée par cinq hautes fenêtres. Le plafond, refait en 1840 par Vauchelet, représente des Amours voltigeant. Trois toiles disposées en panneaux comportent des peintures mythologiques de facture ancienne. La cheminée de marbre blanc est, entre ses deux amours-cariatides et ses ornements de bronze doré, un beau spécimen du genre. Le parquet compose une merveille de menuiserie et de marqueterie.

Un petit salon ou boudoir Louis XVI, orné de quatre dessus de porte représentant par des enfants : l'Amour, le Feu, l'Eau ou la Mer et la Musique, est à traverser pour pénétrer dans la salle à manger. Cette dernière pièce, avec sa corniche et la terminaison de ses murs en demi-ellipse, est surtout curieuse à cause des portes de toute beauté qui ont été apportées là du château de Marly (pl. 7 et 8). Les chiffres de Louis XIV et de Marie-Thérèse surmontés des aigles de la maison d'Autriche ou des emblèmes de l'Abondance et du Temps, ailleurs le coq de France entre des branches d'olivier, sont des sculptures très intéressantes à étudier. Les dessus de portes ajoutent au mérite des panneaux. Quatre colonnes revêtues de porphyre gris avec couvre-joints de marbre de même nuance séparent la partie rectangulaire de la salle de la partie semi-elliptique.

Il est probable que lorsque les jeux gymniques étaient installés dans l'hôtel, la salle à manger était une salle de spectacle, l'office actuel servant de dégagement; le grand escalier se trouvait alors près de l'escalier de service: il était confectionné en bois d'acajou, les deux pilastres du bas en cuivre ciselé et doré, ce qui a donné à M. Duchâtel l'idée du dessin de la rampe du nouvel escalier de marbre; cette rampe est une merveille de ferronnerie.

La salle de billard est la dernière des grandes pièces du rez-de-chaussée; elle s'ouvre sur la droite du grand vestibule éclairé par toutes les baies vitrées des entre-colonnements et orné de trois bas-reliefs: le Printemps, l'Été et l'Hiver.

HOTEL CHANAC DE POMPADOUR

PUIS DE BESENVAL

rue de Grenelle, n° 142

Pl. 9 à 18.

Le curieux plan de Paris dressé par Turgot de 1735 à 1739 donne une idée exacte de l'hôtel de Pompadour; il y est représenté en entier tel qu'il existait à cette époque.

En 1752, Germain Brice signale cet hôtel « décoré de quantité de vases et de figures placés indifféremment sur tous les endroits »; de son côté, Blondel y consacre un chapitre de son livre sur l'Architecture.

Si nous prenons dès l'origine la propriété où s'est élevé l'hôtel de Pompadour, nous voyons entre les maisons et terrains de M. de Quiers et le jardin de M. le comte d'Hautefort, mitoyen de l'hôtel de Sens, « une parcelle n° 19 », — dit la censive datée du 20 février 1753 (16^e feuillet) allant de la rue de Grenelle à mi-chemin de la rue Saint-Dominique, d'une contenance d'un arpent, 19 perches, 5 toises, 12 pieds, 72 pouces et 30 lignes, où Chanac, abbé de Pompadour, devait faire édifier, par l'architecte de La Maire, une demeure « agréable, construite d'une manière assez légère, fournissant plusieurs commodités » et possédant « des appartements d'où l'on jouit d'une vue avantageuse ».

Entré dans cette demeure avec maints projets en tête, Chanac y mena grand train de maison puis fut remplacé par la duchesse de Boufflers², Madeleine-Angélique, née le 22 mai 1706.

Un autre occupant, Guy Guérarpin de Vauréal, s'y logea à la suite du dur exil de l'année 1753, puis se démit de son siège épiscopal de Rennes en 1759. « Cet évêque, a écrit M. Tourneux, fit son chemin par les femmes », aussi Piron versifia-t-il sur son compte.

De Vauréal, qui était membre de l'Académie, mourut à l'âge de 73 ans, le 19 juin 1760³.

Tel il l'avait acheté, tel l'évêque de Rennes laissa l'hôtel à son successeur, le baron Besenval, Pierre-Victor.

Né en 1722, fils du colonel du régiment des gardes suisses, Besenval s'éleva rapidement dans les grades par la faveur de Marie-Antoinette. Mais en 1789 il trompa la confiance que la monarchie avait mise en lui. Il mourut ignoré en 1791, à Paris.

Un document original fournit la date de la prise de possession de l'hôtel.

Le 1^{er} octobre 1764, le marquis de Sancé, étant allé chercher le baron de Besenval à son ancien logement, apprit qu'il venait de louer la maison que feu l'évêque de Rennes avait habitée près de la barrière de Grenelle; il se mit à écrire dans la loge du suisse une pièce de vers commençant ainsi :

Près la barrière de Grenelle,
Un prélat, par dévotion,
D'une manière agréable et nouvelle
Avait embelli sa maison;

S'adressant aux « Ris, aux Grâces et aux Jeux », il termine :

Amenez Besenval et, sans plus de remise,

.....

Installez-le de votre mieux

Au lit d'un père de l'Église⁴.

Le registre des fermes générales unies — Domaines et droits joints, — nous met à son tour au courant de la vente d'une maison rue de Grenelle, à M. le Baron de Besenval, 1767 :

« Par sentence de licitation du Châtelet de Paris, du 5 décembre 1767, appert avoir été adjugée à M^e Faurot une grande maison scize à Paris, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, près la barrière, tenant d'un côté à M. le prince de Condé, d'autre à M. le duc de

1. Germain Brice.

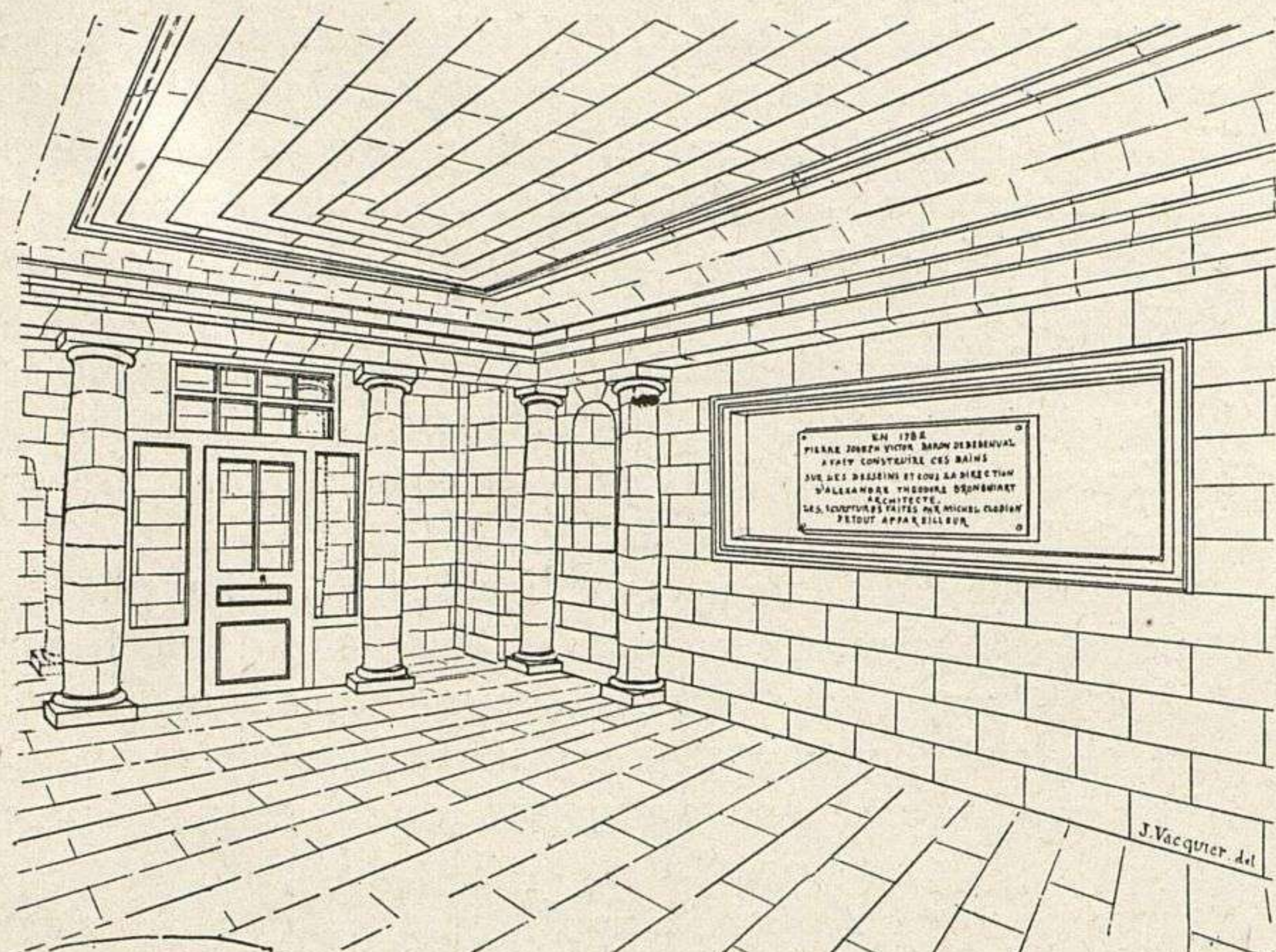
2. Barbier, *Chronique de la Régence*, 22 décembre 1742.

3. *Correspondance de Grimm, Diderot, etc.*

4. *Ibid.*

Choiseul et licitée entre les héritiers de feu Guy Guerrarpin de Vauréal, ancien évêque de Rennes. Cette adjudication faite moyennant 170.100 livres dont 6.000 livres pour les meubles et ensaisinée pour l'abbaye Saint-Germain et les dits jour et an; appert le dit M^e Faurot avoir fait sa déclaration au profit de Monseigneur Pierre-Joseph-Victor, baron de Busanval, Lieutenant-Général des armées du Roy et lieutenant-colonel du régiment des Gardes suisses demeurant susdite rue. — Insinué à Paris, ce 8 janvier 1768, reçu 1.641 livres¹. »

Propriétaire, Besenval fit enlever les huit vases accouplés sur chaque façade, les trophées d'armes au nombre de deux sur la cour et de trois sur le jardin, élever la maison d'un étage et remanier le jardin.



Salle de bains aménagée par l'architecte Brongniart dans le sous-sol de l'hôtel de Besenval (1782).

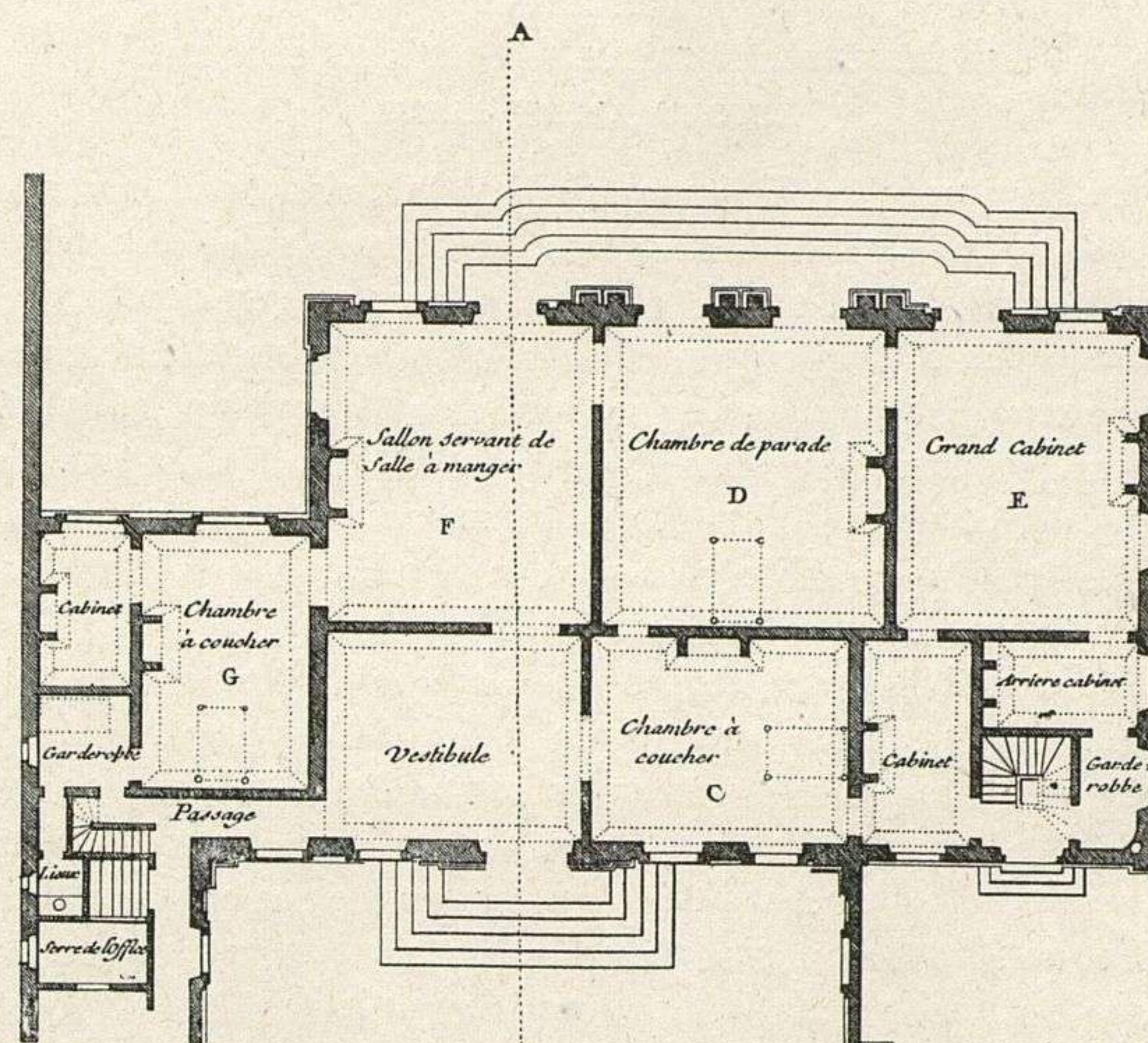
Ce baron « homme de goût et de connaissance, dit Thiéry, avait une collection composée de morceaux choisis des meilleurs maîtres des trois écoles, distribués dans les appartements ». Pour rassembler la grande quantité de tableaux,

mourut des suites d'un refroidissement contracté dans le bain.

Aujourd'hui, la salle de bains est dépourvue des sculptures qui l'ornaient autrefois; elles ont été transportées au château de Digoine (Saône-et-Loire) par M. de Chabrillant, aïeul du prince de Montholon, l'avant-dernier propriétaire, mort au mois d'août 1909.

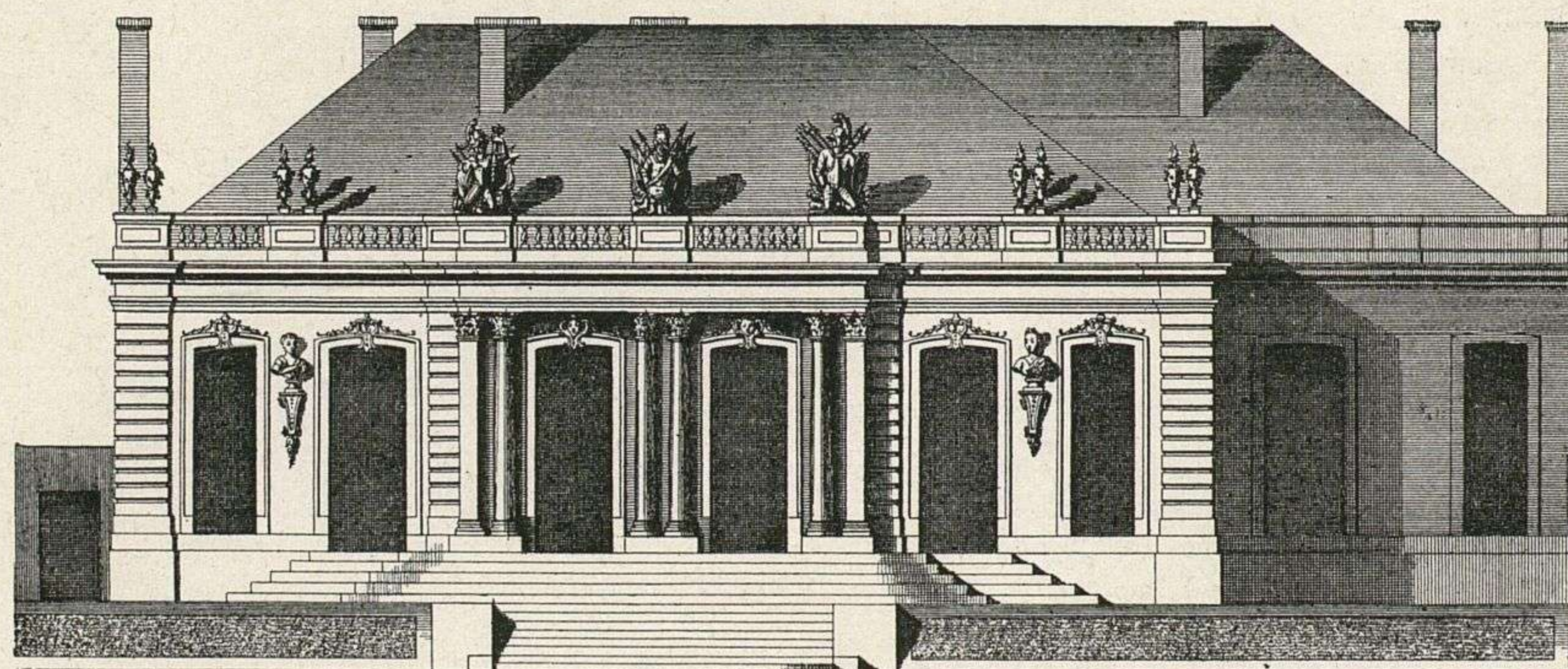
Au moyen du dessin au trait donné ci-dessous il est facile au lecteur de replacer les statues enlevées dont la reproduction est donnée à la planche 18.

Douze colonnes toscanes (8 engagées et 4 isolées, ces dernières aux deux extrémités de la salle devant une sorte de



Plan au rez-de-chaussée de l'hôtel de Pompadour bâti sur les dessins du Sr de La Maire, architecte. (D'après Blondel, 1752.)

galerie éclairée par un vitrage au niveau du jardin) soutiennent le plafond qui a 6 mètres de largeur, 10 de longueur, 0^m 14 de voussure et 0^m 30 d'épaisseur; ce plafond est remarquable par la coupe des pierres qui proviennent toutes, ainsi que la



Élévation de la façade de l'hôtel de Pompadour, du côté du jardin. (D'après Blondel, 1752.)

d'œuvres d'art, collection qui faisait de son cabinet l'un des plus beaux de Paris, de Besenval avait fait construire une galerie spéciale éclairée par le haut qui existe encore.

Mais l'œuvre la plus intéressante dans la transformation de l'hôtel de Pompadour fut l'aménagement d'une salle de bains dessinée par Brongniard et imitant les nymphées antiques. L'idée valait mieux que l'exécution, car une salle de bains en sous-sol et médiocrement chauffée est impraticable; le lieutenant des armées du roi en eut la preuve en ordonnant à l'un de ses soldats de se baigner dans cette glacière; le malheureux

matière des statues, vases, colonnes, etc., des carrières de Tonnerre.

Les niches placées dans les entre-colonnements des côtés étaient occupées par des vases chargés de bas-reliefs. Deux bas-reliefs de 3^m 35 de longueur sur 1^m 20 de hauteur décoraient les deux milieux. Un bassin elliptique de 3^m 50 de diamètre servait de baignoire; l'eau chaude et l'eau froide qui l'emplissaient sortaient d'un gros mascaron de bronze placé dans le piédestal ovale d'une statue de naïade plus grande que nature, à demi couchée sur une urne renversée et placée entre les deux colonnes isolées du fond (pl. 18). Deux autres vases portés sur des cippes formaient jets d'eau sur les côtés.

1. Archives du département de la Seine.

Tous ces vases, statues et bas-reliefs, sont des œuvres de Claude Michel, dit Clodion.

On accédait à la salle de bains par une porte ornée de mascarons de bronze (pl. 17).

La plaque de marbre, rapportée par M. de Montholon du vestibule au sous-sol, porte cette inscription :

EN 1782
PIERRE-JOSEPH-VICTOR BARON DE BESEVAL
A FAIT CONSTRUIRE CES BAINS
SUR LES DESSEINS ET SOUS LA DIRECTION
D'ALEXANDRE-THÉODORE BRONGNIART
ARCHITECTE
LES SCULPTURES FAITES PAR MICHEL CLODION
BETOUT APPAREILLEUR

Un jugement du Tribunal civil de la Seine, du 23 vendémiaire an VI (archives de Paris), confirme l'achat aux Ségur de l'hôtel Besenval par M^{me} veuve Demoreton (87.000 fr.)¹.

Au rez-de-chaussée on remarque, dans le vestibule, le grand poêle orné de bronze doré placé par M. de Besenval (pl. 16 et 17). La belle statue en plâtre, signée Guillaume Coustou, dit le Jeune, et datée de 1764, qui le surmontait, est le modèle de la statue de marbre commandée par Frédéric le Grand et placée aujourd'hui à Potsdam (pl. 18).

La salle à manger, ordonnée à souhait, fait l'objet de la planche 15 ; autrefois on la nommait Grand Cabinet (E du plan).

La pièce, curieuse entre toutes, est le Cabinet doré avec son alcôve mystérieuse, ses quatre panneaux à médaillons peints dans le genre Boucher et ses quatre vitrines que le goût sûr de M. de Montholon avait remplies de bibelots artistiques. La parfaite conservation des compositions picturales et sculpturales, la bonne façon apportée à leur arrangement, constituent pour cette pièce, qui ouvre sur le parc par une porte-croisée, un attrait tout à fait charmant.

Les planches 12, 13 et 14 donnent des reproductions de ce Cabinet, y compris les plafonds aux ornements légers. La richesse qu'il évoque confirme l'inventaire des objets d'art et des livres renfermés dans l'hôtel de Besenval, par Thiéry, et prouve que dans ce vieil et bel hôtel les choses précieuses ont conservé tout leur prix.

HOTEL DE CHAROLAIS
Ministère du Commerce et de l'Industrie
rue de Grenelle, n° 101

Pl. 19 à 21.

L'hôtel de Pompadour habité durant quelques années par Guérarpin de Vauréal, évêque de Rennes, nous amène à l'hôtel

1. Archives de la Seine.

de M^{lle} de Charolais, princesse Louise-Anne de Bourbon-Condé, qui s'occupa particulièrement de ce prélat¹.

Dans l'ordre de succession les propriétaires de ce dernier hôtel (après celui de la parcelle de terrain d'une surface de 4 arpents, 7 perches, 6 toises et 6 pieds), jusqu'au ministère du Commerce et de l'Industrie, sont énumérés ci-après.

Le marquis de Rothelin, dont le chiffre forme l'un des ornements forgés du balcon du premier étage sur le jardin (pl. 19), est le premier ; c'est lui qui fit bâtir l'hôtel de 1700 à 1704, par l'architecte Lassurance.

Puis c'est en 1716 un hôte de passage, l'ambassadeur extraordinaire du roi de Suède, comte de Sparre, dont l'ancêtre bien qu'instruit, habile et intelligent, perdit sa tête sur l'échafaud de Linkœping en 1600.

Hoguères, baron de Presles, s'y installe ensuite pour se rapprocher de M^{lle} Desmares qui vient habiter le 78 de la rue de Varenne ; les deux jardins facilitent le voisinage et l'union même des fortunes, aussi la faillite du banquier est-elle funeste au train de vie de la comédienne, et tous deux quittent ces lieux enchantés.

Thomas Legendre, maréchal de camp, prend possession de la propriété en 1734 et la vend en 1735 à « Mademoiselle » de Charolais déjà citée ici et dans les chansons satiriques de l'époque².

M^{lle} de Charolais, née en 1700, meurt le 8 avril 1758.

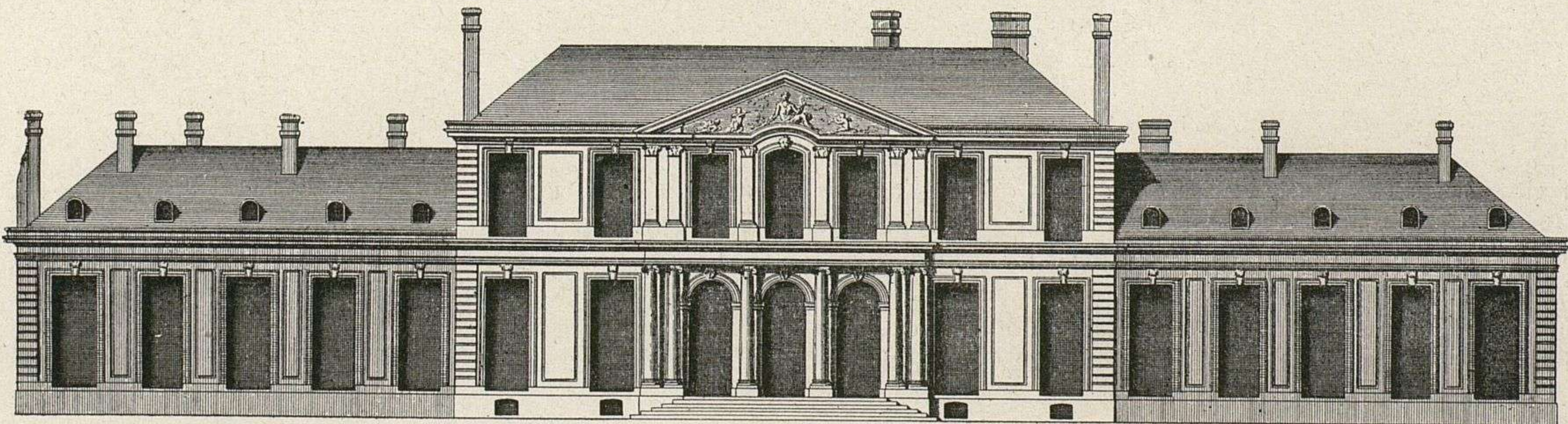
La propriété agrandie reste dans la famille, car nous lisons dans le Répertoire des biens nationaux³ que « la maison ci-devant hôtel de Conty, n° 385 rue de Grenelle, ayant appartenu à Bourbon-Conty, déporté, valeur 300.000 livres, est occupée par les bureaux du Ministère de l'Intérieur ».

Cette destination qui n'a rien fait perdre à l'aménagement de l'hôtel a duré jusqu'en 1827 ; à cette date, le ministère de l'Intérieur a cédé les locaux au ministère du Commerce, aujourd'hui encastré entre le sous-secrétariat des Postes, Télégraphes et Téléphones au n° 99, et le Bureau central des Postes au n° 103 ; celui-ci édifié sur les terrains qu'occupait la basse-cour du temps de l'ancienne monarchie.

La façade sur cour est d'ordre ionique avec attique un peu élevé et un comble à la française. Quand le ministère du Commerce s'installait dans l'hôtel de Charolais, une galerie était élevée sur la longueur du rez-de-chaussée de cette façade, ce fut la seule modification sensible.

La façade sur jardin (pl. 19) a quinze mètres de longueur ; elle produit un excellent effet architectural. Les ornements du balcon sont gracieux et solides. Le cintre de la fenêtre centrale s'arrondit dans le fronton pour soutenir une très belle figure de la Fécondité terrestre servie par deux Génies ; aux angles inférieurs, des têtes d'enfants soufflent à pleines joues. Ce groupe est, sous son aspect général, de composition cou-

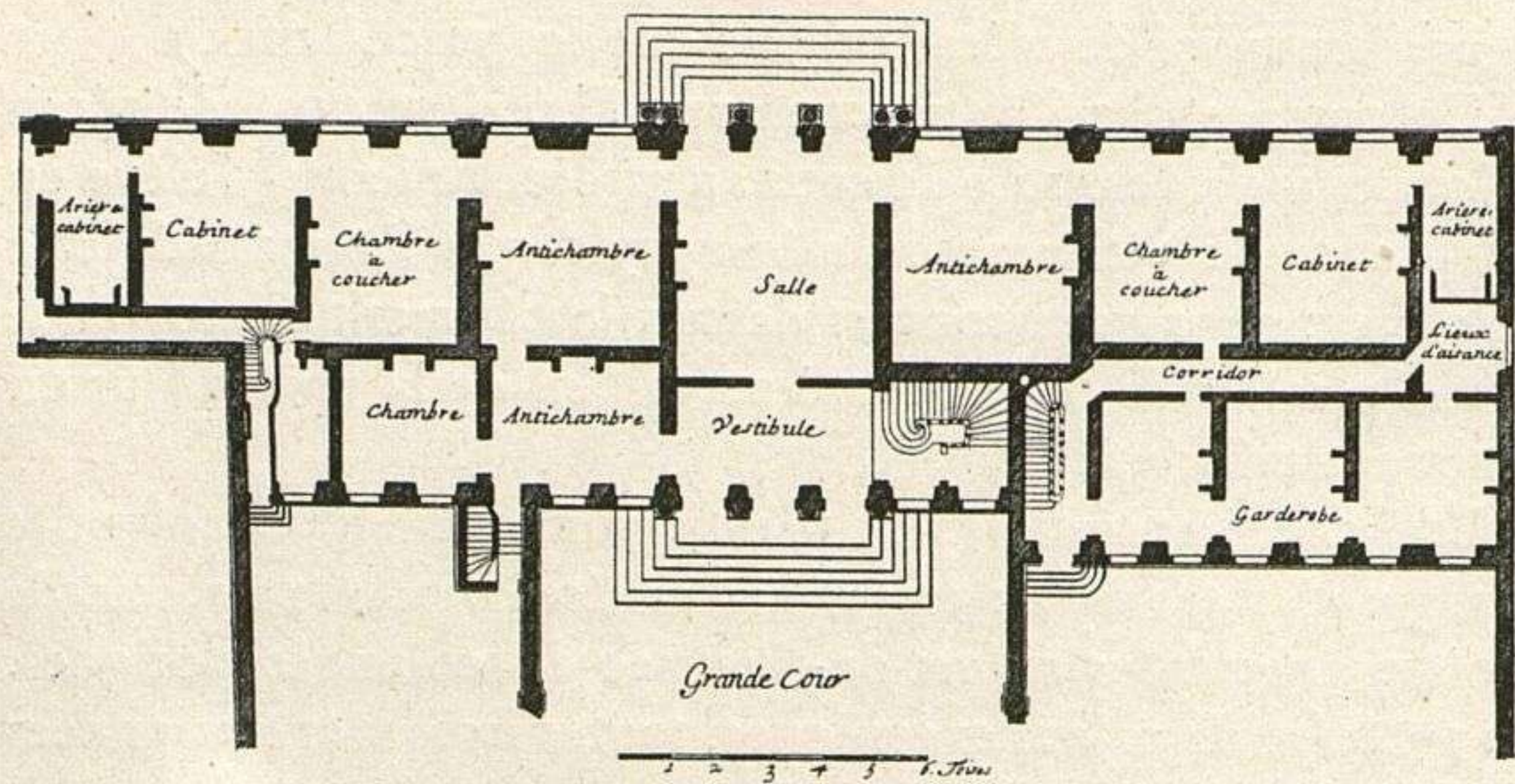
1. *Chronique de la Régence*, Barbier, t. III, p. 142.
2. Chanson du duc de Nivernois.
3. Archives de la Seine.



Élévation de la façade de l'hôtel de Charolais, du côté du jardin. (D'après Blondel, 1752.)

rante au XVIII^e siècle et peut se comparer à son voisin le fronton de l'hôtel de Biron, 77 rue de Varenne.

A l'intérieur, les salons — usons de ce terme générique —



Plan au rez-de-chaussée de l'hôtel de Charolais. (D'après Blondel, 1752.)

ont de bien beaux ornements. Les planches 20 et 21 représentant une cheminée et une console, fournissent des documents très intéressants sur la décoration apportée dans ces salons par l'État, propriétaire du bel hôtel de « Mademoiselle. »

HOTEL DE MORTEMART

rue Saint-Guillaume, n° 14

Pl. 22.

Ce furent les Mortemart, à commencer par le Gouverneur de Paris en 1700, qui habitèrent l'hôtel de la rue Saint-Guillaume jusqu'au XIX^e siècle.

Cette illustre famille remonte par les Rochechouart de Limoges à l'an 1272 et son nom a suivi de près, depuis trois siècles, celui des souverains. Le blason des Mortemart, compliqué comme une généalogie lointaine, comporte huit quartiers : de Maure, de Bourbon, de Rohan, de La Rochefoucauld, de Milan, de Navarre, d'Escars et de Bretagne.

Les successeurs de cette noble famille dans le vieil hôtel tranquille ont été les Guébriant; aujourd'hui M. Dauchez en est propriétaire.

La photographie de la belle porte d'entrée reproduite ici (pl. 22) est d'un travail soigné et bien conservé, notamment les deux têtes de profil coiffées de panaches. Les bas-reliefs comportent différents attributs en arrière des casques : un flambeau et un faisceau pour l'un, un carquois et un couteau de chasse pour l'autre.

HOTEL GOUFFIER DE THOIX

rue de Varenne, n° 56

Pl. 22

L'hôtel fut édifié en 1760, sur un terrain de treize perches, par de Gouffier, marquis de Thoix; il passa ensuite entre les mains d'Antoine-Martin Chaumont, marquis de La Galaizière (1697-1787), homme d'État de grande capacité pour les affaires, chancelier en 1737 des duchés de Lorraine et de Barrois cédés viagèrement au roi Stanislas de Pologne.

C'est lui qui fit rebâtir Nancy et Lunéville, perça des routes, rétablit l'ordre dans les finances et introduisit dans la mesure du possible les coutumes françaises dans les duchés. En 1765 il revint à Paris faire partie des Conseils du Roi.

A la Révolution sa veuve émigra. L'immeuble estimé 100.000 livres pour l'achat et 5.000 pour le loyer, mais non loué, fut

compris comme 32^e lot dans la première loterie nationale; il échut au billet numéroté 381.376.

« Le citoyen Louis-Stanislas-François Gillot, bijoutier à Paris y demeurant rue de la Grande Truanderie, division du Bon-Conseil, fut mis en possession suivant procès-verbal du 29 Vendémiaire an IV. Jouissance du premier du même mois. »

La porte représentée par la planche 22 est remarquable par les deux médaillons, renfermant deux bas-reliefs, Mars et Bellone la lance en main. Quatre casques fort beaux au-dessous des sujets qui sont surmontés d'attributs, aident à se souvenir que les Gouffier de Thoix ont consacré leur vie au souverain; on relève en effet dans la famille ces titres : « pages du roi dans sa grande d'écurie », chevaliers de Malte, gouverneurs de Blois, enseignes de vaisseau, cornettes de cavalerie, chanoines, mestres de camp, en ce qui concerne les hommes, et, du côté des femmes, prieures en Touraine et bénédictines. Leur blason qui enrichit l'armorial depuis des siècles est : *écartelé aux 1 et 4 de Montmorency, aux 2 et 3 de Crèvecoeur et sur le tout de Gouffier.*

La magnifique sculpture du fronton circulaire de la même porte (pl. 22) sera détaillée minutieusement par les lecteurs de ces lignes, car l'artiste a voulu y reproduire par des coquillages, astéries, madrépores, etc., les trésors cachés d'Amphitrite; il les a suspendus en trophée au-dessus de l'habitation et, pour que cette collection ne paraisse point tassée dans la cavité, il a placé deux revêtements formant consoles au sommet des pilastres en refends.

Cette porte ancienne est arrivée jusqu'à nous en bon état de conservation; la finesse de ses détails, encore si parfaite, démontre que l'entretien en a été ordonné intelligemment.

De la cour intérieure, l'hôtel lui-même impose le respect dû à une œuvre complète d'impeccable beauté encore dans tout l'éclat de son premier dessin; la jeunesse éternelle de sa légère et solide architecture témoigne qu'il est l'une des plus belles pièces que le Faubourg Saint-Germain conserve pour la postérité (v. t. II).

HOTEL DE GALLIFFET

Ambassade d'Italie

rue de Varenne, n° 50

Pl. 23 à 27.

L'ambassade du royaume d'Italie occupe, entre cour et jardin, le n° 50 de la rue de Varenne.

L'allée sablée qui servit autrefois d'entrée, 73 rue de Grenelle, était, en 1672, le chemin d'un cimetière de Saint-Sulpice.

Le président Talon construisit en 1739, sur le cimetière désaffecté, un hôtel ouvrant sur la rue du Bac et dont les jardins s'étendaient où est édifié l'hôtel de l'ambassade.

La veuve du président Talon, marquis de Boulay, vendit, le 14 février 1766, une partie de son grand jardin à Louis-François, marquis de Galliffet, demeurant rue Saint-Dominique, pour la somme de 92.800 livres, « y compris, dit l'acte passé devant Duval, notaire, 4.800 livres de pot de vin et déduction de 12.000 livres pour les meubles » (insin. 22 mars 1766). Ce titre est l'origine de propriété de l'Ambassade¹.

L'ancien commandant du vaisseau *le Trident*, Galliffet, commençait à faire bâtir en 1775 par l'architecte Legrand (Jacques-Guillaume, 1743-1807) qui avait fourni les dessins de l'hôtel; celui-ci ne devait être terminé qu'en 1796.

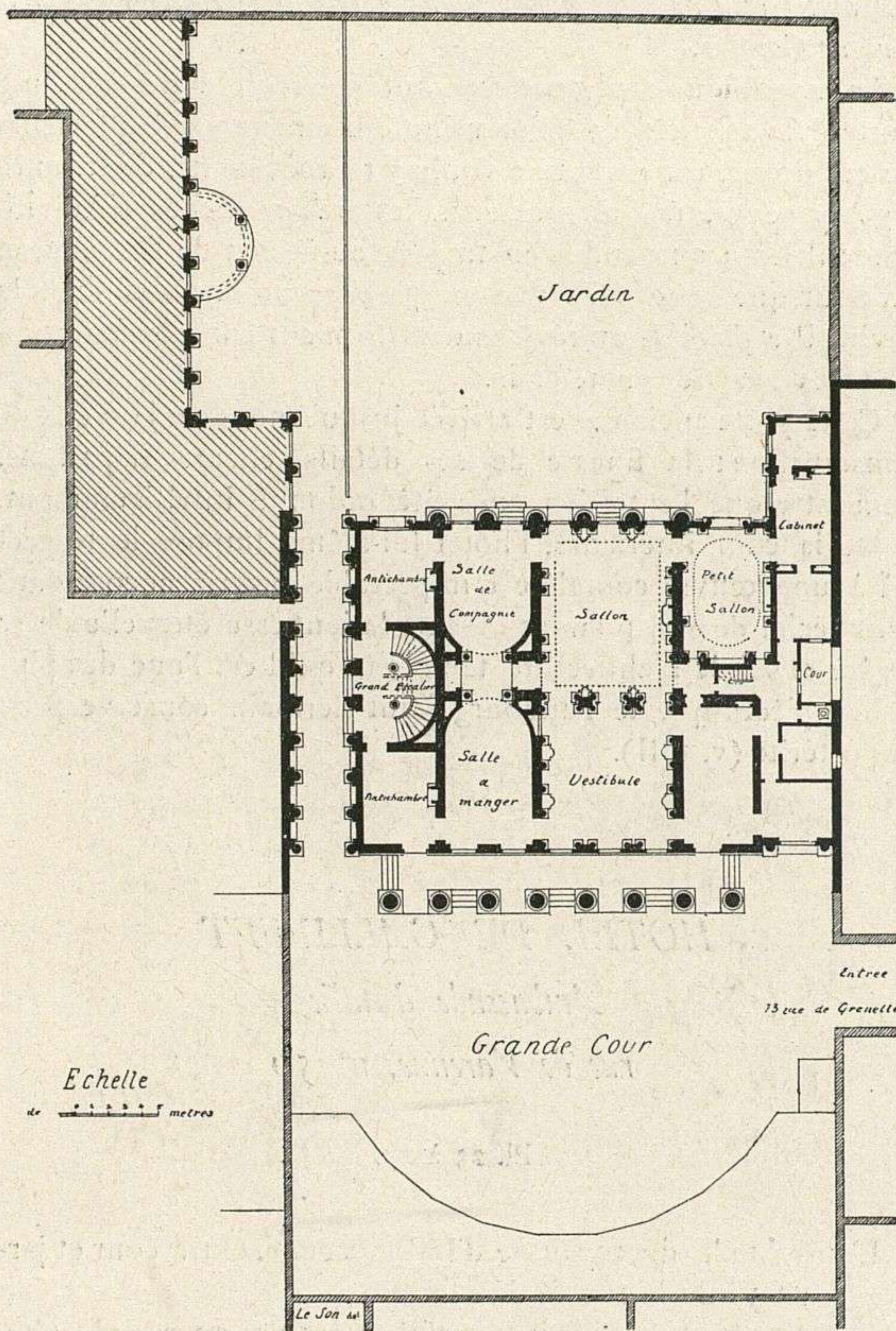
En 1790, la « Maison Galliffet », portant le n° 471 de la rue

1. Archives de la Seine.

du Bac et inscrite sur les dossiers des propriétés nationales pour une valeur de 200.000 livres, fut comprise dans la 2^e loterie et gagnée par le n^o 32.830, 17^e lot. Échangée par la Nation contre la maison Ribes, rue des Filles-Saint-Thomas, elle demeura propriété de l'État et abrita le ministère des Relations Extérieures à dater de ventôse an II. Ce département eut à sa tête : en 1794, Buchot, Mangourit, Miot, Colchen, délégués par la Convention; de 1795 à 1814, Delacroix¹, Talleyrand, Reynard, Caillard, de Cadore, de Bassano, de Vicence, ministres; de 1815 à 1821, de Jeaucourt, de Riche-lieu, Dessoles et Pasquier.

Le jardin fut agrandi en pluviôse an IV, par un prélèvement sur la propriété de Maurepas, sise à l'ouest, bien national et dont l'hôtel renfermait le dépôt des archives des Affaires étrangères.

Du 1^{er} janvier 1815 au 31 décembre 1821, les héritiers de Galliffet perçurent un loyer annuel de 16.480 fr. A cette dernière date, le ministère était transféré boulevard des Capucines.



Plan au rez-de-chaussée de l'hôtel de Galliffet (1190).

Le 22 mai 1909, l'Ambassade acheta à la descendante du propriétaire primitif l'immeuble qu'elle occupait comme locataire depuis 1894, à la suite des familles Godefroy Ménilglaise, d'Imécourt, de Courval, d'Arincourt qui se logèrent sinon dans le grand hôtel, du moins dans ses dépendances donnant rue de Varenne n^o 50, ou rue du Bac n^{os} 90-92, ou rue de Grenelle n^{os} 71 et 75.

Négligeant ici, parce qu'il n'est pas nécessaire de les citer, les nombreux événements qui se sont déroulés dans l'hôtel, nous passons à la description succincte des lieux.

La façade sur cour (pl. 23) se dresse derrière un grand péristyle découvert, composé de huit colonnes ioniques de dix mètres de hauteur, à chapiteaux antiques comportant trois perrons dans les entre-colonnements.

1. Charles, père d'Eugène Delacroix, le « peintre audacieux et inquiet, dessinateur parfois incertain et parfois incorrect », donnait ses audiences, en 1796, les primidius, quintidius et nonidius, de 1 heure à 3 heures.

Au cours des réparations faites en l'an X, il a été plaqué sur les côtés de la façade des moulages des figures en relief qui ornent la fontaine des Innocents. (L'attique qui surmonte la porte sur rue est décoré d'une table de marbre entre deux figures en relief de même origine que les précédentes.)

Un passage situé à gauche sous l'hôtel et orné de vingt colonnes ioniques, relie la cour au jardin sur lequel s'élève en aile un grand bâtiment de même style que l'ambassade et à colonnes; ce passage couvert dessert le bâtiment annexe et le grand escalier de l'hôtel placé au milieu de la profondeur du bâtiment principal.

La façade sur jardin (pl. 24) est agrémentée de six colonnes ioniques hautes de un étage. Les arrière-corps sont percés de fenêtres encadrées au rez-de-chaussée de colonnes doriques, au 1^{er} étage de colonnes ioniques, toutes isolées et couronnées de frontons.

L'intérieur n'a jamais été complètement terminé selon le plan de l'architecte Le Grand. Lorsque la Convention eut désigné la maison Galliffet pour abriter le délégué et les bureaux des Relations Extérieures, le gros œuvre seul était achevé, l'escalier fut alors construit en bois quand l'ensemble demandait des marches de pierre; les ailes de l'hôtel n'existaient pas; la toiture nécessitait d'urgents travaux ainsi que le prouvent les comptes des architectes et leur correspondance, aussi le tout était-il estimé 234.000 livres seulement.

En 1898, l'architecte de l'ambassade a complètement restauré l'hôtel.

Le vestibule et le grand salon du rez-de-chaussée, tout ornés de glaces avec leurs colonnes accouplées remplaçant un mur de refend, produisent un curieux effet; d'un côté règne l'ordre corinthien, de l'autre l'ionique (pl. 27).

Telle que la planche 25 la présente, la cage ovale de l'escalier a dix-sept mètres de hauteur; elle est ouverte en rotonde pour l'éclairage.

Au premier étage, douze colonnes ioniques soutiennent la coupole et séparent douze bas-reliefs à sujets mythologiques (pl. 26). De gauche à droite on remarque particulièrement les suivants :

Thémis, reine de Thessalie, fille du Ciel et de la Terre, rend ses oracles à Delphes (ou sur le Parnasse ou dans Athènes), entre les Heures et les Parques ou Moires.

La vierge Diane, accompagnée de Callisto, assise à sa droite, d'Ismène chargée de tresser ses cheveux et de soixante nymphes, se prépare pour le bain quand elle aperçoit Actéon qui cherche à l'admirer; pour l'en punir, elle le métamorphose en cerf. Sur le relief, la malédiction opère déjà sur la tête du curieux et un chien se prépare à le relancer pour le dévorer.

Déjanire, fille d'Enée, roi de Calydon, s'est donnée à Hercule parce qu'il est le plus fort des prétendants; les deux époux arrivés à Trachine s'inquiétaient pour passer le fleuve Evenus quand le centaure Nessus prit Déjanire en croupe et se lança dans les flots. Sa témérité fut, par la suite, cause de sa mort.

Ganymède, prince troyen, remplace Hébé dans l'Olympe en qualité d'échanson des dieux, depuis que Jupiter l'a trouvé d'une beauté merveilleuse.

Amphitrite, déesse de la mer, tenant dans son bras gauche Palémon, jeune dieu marin, se promène sur les eaux dans un char en forme de coquille traîné par des dauphins.

Sur le point d'être sacrifié à Jupiter avec sa sœur Hellé afin de mettre un terme à la famine qui ravageait le pays, Phryxus, fils d'Athamas roi de Thèbes, arrive au bûcher; sa mère, Néphelè, lui procurera le moyen de s'enfuir sur un bélier à toison d'or qu'il immolera en arrivant en Colchide.

Toujours Jupiter qui, ici, se change en taureau pour se mêler aux troupeaux d'Europe, fille d'Agénor, dont il s'est épris. Il la détermine à s'asseoir sur son dos, se précipite ensuite dans la mer, nage et... abordera en Crète ainsi que nous l'apprennent les métamorphoses d'Ovide.

La vieille religion grecque raconte la possession de Léda par Jupiter et l'éclosion des deux œufs d'où sortirent de chacun deux jumeaux Pollux et Hélène, Castor et Clytemnestre. Le relief ne représente que le fleuve Eurotas, le cygne, deux enfants et leur mère.

Les autres reliefs sont dans le même genre de composition :

La planche 27 reproduit l'une des pièces du premier étage, au-dessus du grand salon. Les motifs des dessus de porte et de glace sont très décoratifs, celui de droite surtout. Les reliefs figurent des sujets tirés de la vie d'Alexandre le Grand.

Les trumeaux vides de toute décoration donnent une impression défectueuse, mais le lecteur connaît le motif de ces lacunes. Par ordre de l'empereur Napoléon I^{er} les parties sculptées des murs qui ne pouvaient être réparées à peu de frais devaient recevoir des tentures de soie. Le but de cette décision était de donner plus d'extension à l'industrie lyonnaise; malheureusement la soie est moins résistante que le bois et le marbre, et les trumeaux sont dénudés aujourd'hui.

Lorsque la photographie a été faite, M. l'ambassadeur Galina venait prendre possession de son poste; l'hôtel déménagé était sur le point d'être livré aux ouvriers pour des réparations considérables. Depuis il a été meublé avec richesse et les ambassadeurs qui se sont succédé en ont fait l'une des plus somptueuses demeures du quartier.

HOTEL DE VILLEROI
Ministère de l'Agriculture
rue de Varenne, n° 78

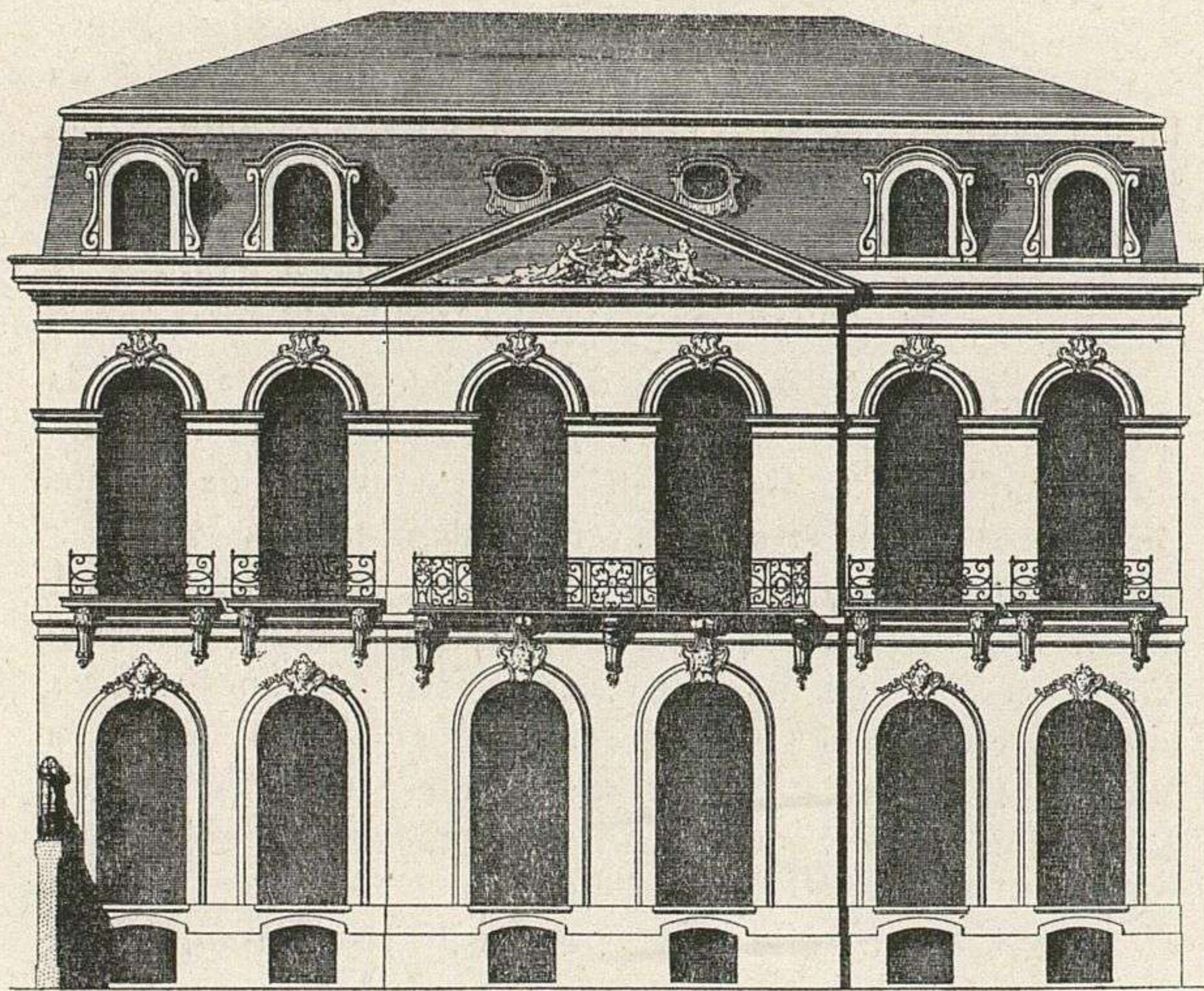
Pl. 28.

Parmi les habitations remarquables du faubourg Saint-Germain, il en est une qui fut construite sur le désir d'une jeune femme.

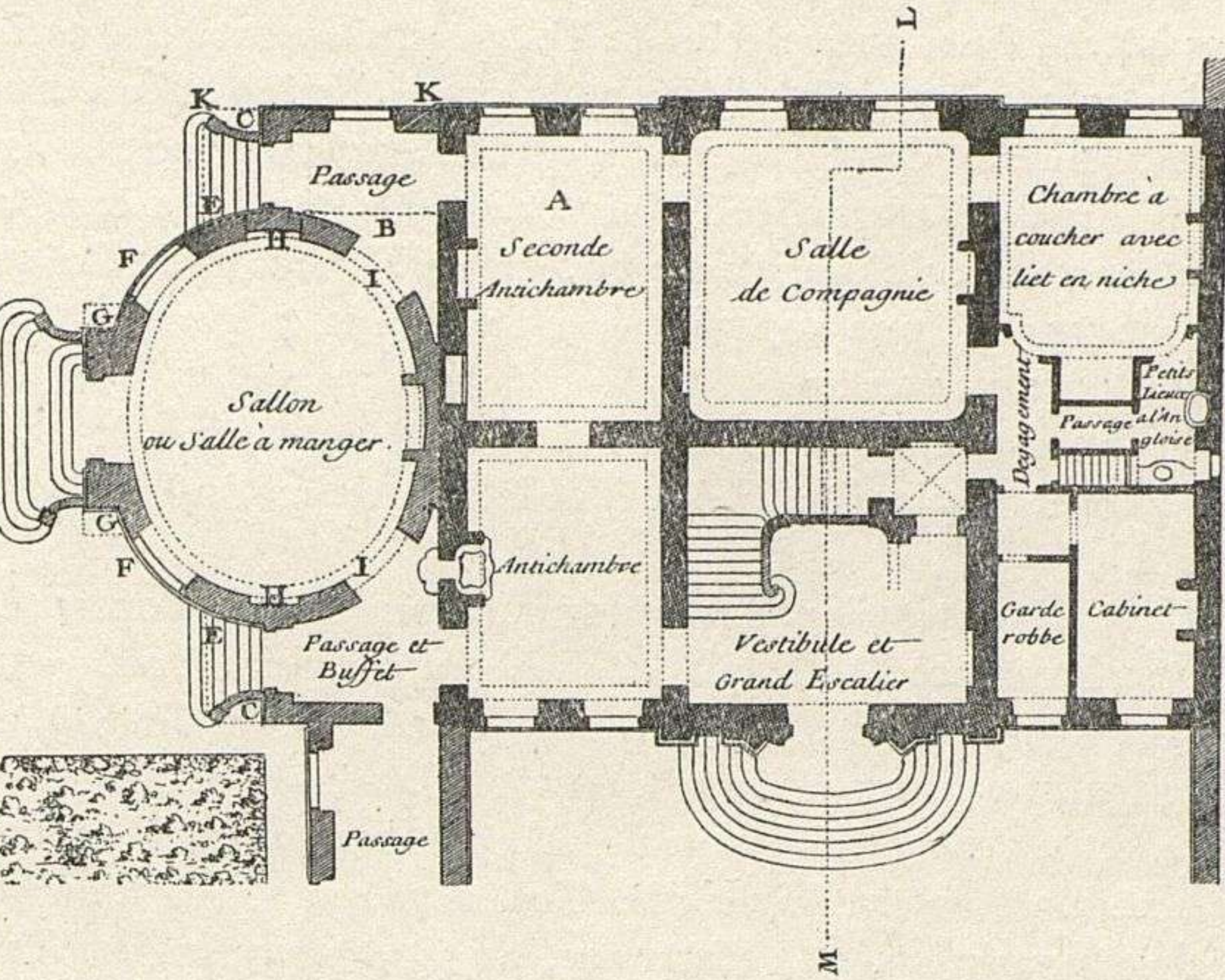
« Le 11 avril 1724, Christine-Antoinette-Charlotte Desmares ¹, de la Comédie-Française, acquit par bail à vie, de Jean-Jacques Boson Danguer, une place scize rue de Varenne, entre l'hôtel de Castries et la maison de M^{lle} d'Albert, moyennant 17.475 livres ². »

La contenance du « terrain » était de 1 arpent, 82 perches, 7 toises, 28 pieds, 72 pouces, 36 lignes, ainsi que nous la désigna la planche 14 de la censive, datée du 9 février 1753.

La nièce de la Champmeslé s'adressa à l'architecte Aubry pour les dessins du petit hôtel qu'elle voulait y faire bâtir. Par son jardin, il devenait mitoyen de celui du financier Huguères, baron de Presles, situé rue de Grenelle.

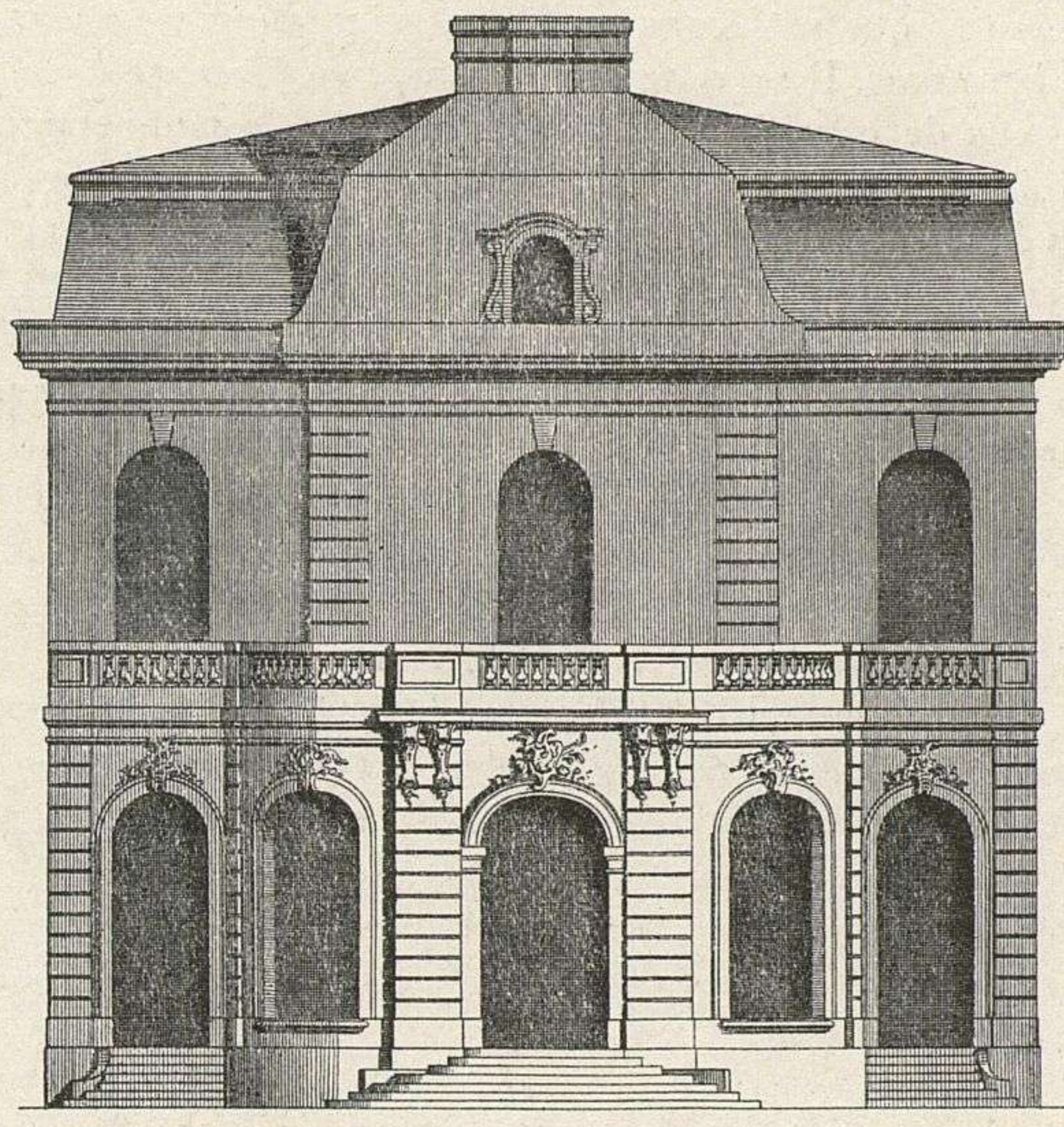


Échelle de 0 1 2 3 4 5 6 7 8 Toises
Élévation de la façade de l'hôtel de Villeroi, du côté du jardin.



Plan au rez-de-chaussée de l'hôtel de Villeroi. (D'après Blondel, 1752.)
(Les hachures simples représentent les constructions du duc de Villeroi.)

L'acquéreur de la maison était donc Nicolas de Neufville, marquis d'Arincourt, puis duc de Villeroi, VI^e du nom. C'était un homme insignifiant. Ne trouvant pas l'hôtel de la



Échelle de 0 1 2 3 4 5 6 7 8 Toises
Élévation de la façade latérale sur le jardin de l'hôtel de Villeroi et du nouveau salon qui a été ajouté sur le dessin de M. Le Roux, architecte.

(D'après Blondel, 1752.)

Le jour où l'argent vint à manquer dans l'hôtel du baron, le besoin de diminuer les dépenses se fit sentir au delà de son jardin, dans l'hôtel de la comédienne retraitée, et tous les deux partirent mettre leur fortune en commun à Saint-Germain-en-Laye. Dans ses mémoires, de Luynes a écrit (t. XIII, p. 65) :

« On sait depuis peu de jours que la Desmares, la fameuse comédienne, est morte à Saint-Germain; elle s'y était retirée avec Huguères, son ami depuis longtemps, et y vivait avec lui; elle avait 73 ans; elle était retirée de la comédie avant le mariage du roi, mais elle avait joué devant la reine à la fête donnée par M^{lle} de Clermont à Versailles. . . . elle est morte ruinée pour avoir voulu soutenir Huguères; elle avait vendu sa maison, rue de Varenne, à Paris, à M. le duc de

Desmares assez vaste, il l'augmenta d'un grand salon circulaire construit en prolongement. Une bande rectangulaire de terrain séparait les remises, écuries, basses-cours, cuisines, offices sur la rue, de l'hôtel; un jardin s'unissait en arrière au jardin de l'hôtel de Charolais (V. p. 6).

L'excellent architecte Le Roux donna les dessins du salon ovale, mais étant mort le 13 juillet 1746, ce fut à Pineau qu'échut le soin de compléter l'édification.

Villeroi offrit de belles fêtes dans cet hôtel confortable. Le 15 juin 1767, on y représenta la tragédie de « Bajazet » dans laquelle M^{lle} Clairon jouait le rôle de Roxelane; le spectacle était donné en honneur de la princesse héritière de Hesse-Darmstadt qui resta à Paris trois semaines et à qui l'on voulut procurer l'occasion de voir jouer la célèbre artiste ¹.

1. M^{lle} Desmares naquit à Copenhague en 1682; à l'âge de huit ans elle débutait à la Comédie-Française où son tempérament d'artiste lui valut des succès éclatants dans tous les genres.
2. Archives du département de la Seine. Régie d'enregistrement. Centième denier.

1. Correspondance de Diderot.

Le nouveau propriétaire était, en 1768, le comte de Tessé, grand d'Espagne, premier écuyer et chevalier des ordres du roi.

Si la Révolution ne modifia pas trop l'aspect du Faubourg Saint-Germain, elle changea du moins les occupants de bien des hôtels, entre autres celui de Tessé qui « devint bien national » comme propriété d'émigré et que la Nation affecta à un service public. Cette propriété portait alors les nos 425 et 426 de la rue de Varenne, l'administration des domaines confondant en une seule propriété les hôtels de Villeroi et de Guines qui occupaient une superficie « d'un arpent, 7 perches, estimés 144.000 livres¹ ».

Le ministère de la Guerre qui installait ses bureaux dans les alentours, plaçait à l'hôtel Tessé la direction du service de Santé.

Une réorganisation des rouages administratifs s'opéra en 1822 ; le service des Hôpitaux s'installa rue Saint-Dominique et fut remplacé rue de Varenne n° 26, par le Bureau de l'Agriculture qui se nommait, en 1836, Direction de l'Agriculture, et en 1851 Ministère de l'Agriculture, ayant à sa tête Buffet, représentant du peuple. C'est ainsi que tour à tour rattachée au ministère de l'Intérieur, du Commerce ou des Travaux Publics, l'Agriculture finit par avoir son budget particulier.

Les bâtiments portant les nos 78 et 80 de la rue de Varenne ont été achevés en 1888 ; ils ne servent que pour les bureaux.

L'hôtel du ministre de l'Agriculture est toujours isolé et tel, extérieurement, qu'en 1748, mais l'intérieur a été réparé tant de fois que sa décoration forme aujourd'hui un mélange sans harmonie. Il ne reste que la rampe de l'escalier dans les panneaux de laquelle Villeroi a fait ajouter le monogramme du roi ; et une « garderobbe » au rez-de-chaussée dont les murs de faïence et les boiseries d'acajou n'ont pas été changés.

L'extérieur de l'hôtel comporte trois façades.

La façade sur cour se compose d'un avant-corps d'ordre ionique couronné d'un entablement architravé, terminé par un fronton triangulaire dont le tympan n'est pas sculpté.

La façade sur jardin (pl. 28) présente douze fenêtres en plein cintre, un peu lourdes au rez-de-chaussée où elles sont du reste plus larges qu'au premier étage ; aussi le balcon solide et régulier paraît-il d'une grande légèreté.

La partie ajoutée par Villeroi sur le côté gauche de l'hôtel forme la troisième façade qui s'avance en demi-rond dans la verdure des pelouses. Ce fut M. Leroux, architecte du Roi, qui en donna le dessin.

Bien que le n° 76 de la rue de Varenne soit l'ancien hôtel de Guines de Bonnières et n'ait point sa place dans cet article consacré à l'hôtel de Villeroi, il peut cependant en être dit quelques mots en tant que dépendant du Ministère de l'Agriculture — ainsi qu'il a été expliqué plus haut pour l'hôtel de Tessé.

Composée uniquement d'une maison et d'une cour avec dépendance², la propriété a été édifiée sous le règne de Louis XVI.

Le curieux état des lieux joint au bail du 21 août 1791, dressé par Moreau, notaire à Paris, pour 3, 6 ou 9 années à dater du 1^{er} juillet 1791, donne quelques détails curieux pour son histoire³.

Des décorations anciennes, il ne reste que les camaïeux du premier étage ; c'est dans une vaste pièce, aux boiseries sculptées, mais où la peinture couvre de délicates ciselures.

HOTEL DE LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE

rue de Varenne, n° 47

Pl. 29 à 34.

Bâti sous le nom de Bois-Gelin, vers 1787, entre l'hôtel d'Angennes, à l'occident, et celui de Jaucourt aux quatre colonnes ioniques, le vieil hôtel est numéroté presque invisiblement, tandis qu'il porte avec fierté son nom gravé au front du beau portail. L'air noble de l'entrée est également marqué dans l'architecture de la cour d'honneur au-devant du logis ; en arrière, au-dessous de la terrasse, le parc tranquille, ombragé de grands arbres, repose largement les regards, car jusqu'aux confins des rues du Bac et de Babylone ce ne sont que des jardins adjacents séparés pour justifier l'état des lieux, par de petits murs dissimulés sous le lierre.

L'acte passé en l'étude du notaire Tourin et en présence de son confrère Gambier donne la succession des propriétaires de l'ancien n° 17 de la rue de Varenne.

L'hôtel fut distrahit du domaine des Hospices de Paris comme provenant de l'Hôpital de la Charité et adjugé à Louis-Jacques-Antoine de Jonquières contre la somme de 160.900 francs, pour et au profit du comte Bigot de Préameneu¹.

A la suite du décès de Félix-Julien-Jean Bigot de Préameneu, à Paris, le 31 juillet 1825, et de celui d'Eulalie-Marie-Renée Barbier, le 14 juillet 1836, à Paris également, la moitié de l'hôtel passa en deux parts indivises : 1° à Eulalie-Jeanne-Marie-Félicité Bigot de Préameneu leur fille, épouse d'André-Jean-Simon Nougarede de Fayet ; 2° à Marie-Louise de Janzé, épouse de Paul-Eugène, comte de Lanjuinais, à Henri-Édouard de Janzé et à Louis-Frédéric de Janzé.

Marie-François-Félix, comte de Bourbon-Conty, achetait la première moitié le 6 février 1837, la seconde les 11 et 13 du même mois. L'acte signale un échange antérieur de terrains du 23 février 1809 et une convention de mitoyenneté.

La vente du baron et de la baronne du Fayet fut effectuée contre la somme de 142.500 francs payée par de Bourbon-Conty, et sur laquelle on considéra 120.000 francs comme apport personnel en mariage d'Angélique-Herminie de la Brousse de Verteillac, son épouse, pour portion de la dot². Inscription d'hypothèque en fut prise et c'est ainsi qu'après la mort de Bourbon, le 6 juin 1840, M^{me} de Verteillac apportait en 1841, à son mari, le vicomte de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, l'hôtel du n° 47 de la rue de Varenne.

Entre deux sauvages supportant la couronne ducal, le blason des La Rochefoucauld : *Burelé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules, le premier écimé brochant sur le tout*, ne devait pas seul rehausser d'un nouveau prestige l'histoire de l'hôtel séculaire. Parmi les richesses qui décorent les appartements renouvelés, il n'est possible de signaler ici que celles reproduites en photographie dans l'album.

Après avoir gravi le luxueux escalier de marbre aux belles tapisseries, côtoyé le jardin d'hiver du premier étage, le visiteur arrive devant les magnifiques boiseries de la grande galerie, apportées du château de Bercy lorsque la résidence de Malon fut abandonnée sans rémission aux enchères de la vente³.

1. Procès-verbal dressé par le préfet de la Seine devant les Commissions des Hospices le 21 février 1807. Payé en quatre quittances : 14 mars, 30 mai, 25 juillet 1807 et 21 mars 1808.

2. Contrat du 28 avril 1828. — Arch. nat., n° 593 du sommaire.

3. Parmi les autres parties du château dispersées, l'impératrice acquit un salon qui orne l'hôtel d'angle de l'avenue Gabriel et de la rue de l'Élysée, actuellement propriété de M. H. de Pourtalès ; M. J. de Rothschild, une bibliothèque en deux parties séparées par une baie sculptée, pour son hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ; M. de Courmont, des panneaux qui sont au château d'Armainvilliers ; M. Séchan, des bas-reliefs pour son hôtel ; enfin M. de La Rochefoucauld, des boiseries.

1. Archives de la Seine. Registre des insinuations.

2. Bibliothèque de la ville de Paris, n° 24 du plan de Vasserot.

3. Archives de la Seine, fonds des Domaines, carton 754, dossier 56.

Le duc de Doudeauville confia le soin d'appareiller les portes et fenêtres à des ouvriers habiles qui surent, malgré les nécessités de la mise en place, respecter le style primitif; l'or fut appliqué ensuite partout où le goût demandait son emploi.

Le boudoir ovale qui occupe l'angle du même étage (pl. 29) est une pièce charmante où les trois ors se marient agréablement aux peintures. Les meubles, les objets d'art, les tapis épais, tout, jusqu'au plafond très riche, satisfait l'œil du connaisseur.

Quatre peintures du genre champêtre marient leurs tons passés au luxe précieux de cette pièce intime.

Dans le petit salon qui suit, les angles de la voussure sont plaqués de sujets mythologiques d'exécution minutieuse et dorés à deux tons (pl. 32).

Le grand salon (pl. 31) qui prolonge le précédent, ainsi que le montre la photographie, est aussi du même style; ses boiseries proviennent également de Bercy. L'ornementation des panneaux couvre les surfaces sans les charger; quatre toiles ont été arrangées pour remplir les vides des dessus de porte.

L'ensemble des boiseries anciennes de l'hôtel de La Rochefoucauld-Doudeauville constitue une œuvre d'art bien conservée et de grand prix. La copie placée sur les parois de la vaste galerie du rez-de-chaussée a respecté les moindres détails de l'original qui orne le premier étage. Ce sont des modèles sérieux de la menuiserie artistique du milieu du XVIII^e siècle.

HOTEL SAMUEL BERNARD

rue du Bac, n° 46

Pl. 35.

Samuel Bernard, le banquier renommé, le financier puissant et bienfaisant, mourut anobli le 18 janvier 1739, à l'âge de 88 ans, possesseur de vingt seigneuries ou châteaux. . . . , mais sans un logis dans le quartier Saint-Germain-des-Prés; aussi son fils aîné, Jacques, surintendant de la Maison de la reine, quittait-il la demeure de la place des Victoires dès que son magnifique hôtel de la rue du Bac était terminé (1744).

La maçonnerie ne lui ayant coûté que 33.200 livres, sur les trente-trois millions de fortune hérités de son père, le jeune propriétaire augmentait les dépenses par la commande d'intérieurs luxueux, de statues de haut prix, — celle de Louis XIV notamment, qui était érigée dans la cour d'honneur, — d'un confortable enfin que nous trouverions un peu primitif et qui pourtant coûta fort cher. Bref, Jacques-Samuel Bernard fit une banqueroute scandaleuse. Il mourut en 1753.

La lettre B, sculptée au-dessus de la porte cochère, s'appliqua par la suite à Boulongne (Boullongne ou Boulogne), qui acheta la propriété.

Boulongne n'avait point une origine aristocratique, et dans ses salons les invités étaient parfois mêlés. Piron fit un quatrain à l'adresse de M^{me} Boulongne et par là même un scandale qui ne fut pas le seul potin de l'hôtel jusqu'au jour où l'élégante décoration intérieure fut dispersée.

La somptuosité des appartements de l'hôtel Bernard n'est qu'un souvenir du goût et de la richesse des anciens occupants: les boiseries ont été vendues en lots correspondant aux pièces de l'immeuble et l'on a entendu, le jour des enchères, les prix s'élever parfois à 250.000 francs.

Cependant il a été conservé, comme un témoignage de l'ancienne splendeur, la superbe porte à deux vantaux ouvrant sur la rue du Bac.

Dans les panneaux supérieurs, les sculptures représentant la Justice et la Vérité forment un travail de relief très bien réussi; peut-être aurait-il mieux donné sa valeur si le cadre avait été harmonisé par une meilleure étude d'ensemble. Le fronton semi-circulaire termine agréablement la porte monu-

mentale avec sa lettre majuscule B un peu étroite du bas, traversée d'une branche de laurier.

Enfin, une tête d'Hercule, largement traitée, fait clé au-dessus de cette porte cochère, aujourd'hui bien peu regardée quoiqu'elle conserve un air hautain qui seyait autrefois en pareil lieu.

HOTEL DE BÉTHUNE-SULLY

rue du Cherche-Midi, n° 11

Pl. 36 et 37.

Au n° 11 de la rue du Cherche-Midi, la famille Daffry de la Monnoye possède un hôtel ancien dont l'un des membres a bien voulu donner verbalement la généalogie des propriétaires.

Ratabon échange sa maison par contrat passé le 1^{er} février 1720, avec Chastillon et son épouse.

Leur fille, Charlotte-Rosalie, épouse de Rohant-Chabot, la reçoit en héritage.

L'immeuble passe ensuite entre les mains d'une demoiselle Gabrielle-Sophie de Rohant-Chabot, qui, le 7 juillet 1760, en fait donation à Charlotte Deleuille, épouse de Léonard Baylen-Poyanne, et ensuite à l'une de ses filles, M^{me} de Béthune-Sully (1761), puis de Béthune-Charost.

1793. — Vente par adjudication de l'hôtel, contre la somme de 110.000 livres en assignats, à Renard qui, en 1884, le laisse en dot à sa fille mariée à M. Theurey.

La même année, les époux Theurey vendent, pour la somme de 45.550 francs, cette propriété au comte de Nicolay qui, en 1821, la revend à son tour aux époux Cherrier-Rouyer dont une descendante directe a épousé M. Daffry de la Monnoye. C'est ainsi que l'hôtel est entré dans les mains de la famille Daffry de la Monnoye.

L'historien Lefeuvre, de son côté, loge dans cet hôtel les députés d'Artois.

Quoi qu'il en soit des hôtes successifs et aussi des améliorations matérielles, les Rohan-Chabot ou les Béthune-Sully du XVIII^e siècle reconnaîtraient aisément leur ancien logis s'ils revenaient rue du Cherche-Midi, car son aspect extérieur et sa disposition générale intérieure ont très peu changé.

Le salon du premier étage, représenté pl. 36, est décoré de lambris finement sculptés datant de la fin du règne de Louis XVI. Des aigles aux ailes éployées et retenus par des guirlandes de fleurs surmontent les cadres des glaces. Le couronnement de la porte est composé d'un trophée de drapeaux et d'attributs guerriers.

Au point de vue artistique, l'escalier est supérieur au salon par sa rampe en cuivre et acier; on devine, en la voyant serpenter du bas en haut des trois étages de l'immeuble, que l'habile ouvrier qui l'a forgée et ciselée a eu sa peine mêlée du plaisir que donne la production d'une belle œuvre.

Il faut espérer que tel deux siècles l'ont laissé, les années à venir verront l'hôtel Béthune-Sully. Il pourrait prendre aujourd'hui le nom d'hôtel Daffry de la Monnoye, qu'un jurisconsulte, écrivain à ses heures, a porté pour la gloire de Paris, sa ville natale.

HOTEL DES INVALIDES

La Bibliothèque

Pl. 38 à 40.

Par son édit de 1674, Louis le Grand semblait vouloir organiser un vaste hôpital pour loger et soigner les Invalides; à l'exécution, ce fut un monument colossal dont la vue ressemble à celle d'un magnifique palais.

L'intérieur, à part les églises et les appartements de réception, est distribué en salles très grandes qu'il était impossible de chauffer autrefois, ou en chambres prenant jour sur des cours profondes, les unes et les autres desservies par des enfilades propices aux courants d'air.

Dans cet immense hôtel, il est une pièce relativement petite, qui a conservé intactes, malgré des changements multiples de destination, ses belles boiseries presque inconnues dans leurs détails. Elle s'appelle aujourd'hui « la bibliothèque ».

De quand datent ces sculptures? On l'ignore.

La première pierre de l'hôtel ayant été posée le 30 novembre 1671, la description de Boullencourt, datée de 1683, peut être considérée comme donnant assez exactement la détermination des locaux; or, le plan du rez-de-chaussée porte, sous le n° 97, la désignation de « chambre des convalescents de la maladie vénérienne »; cette désignation se trouve reproduite par les gravures de Cochin, 1736, et par celle de l'ouvrage de Pérau, 1756. Cependant l'abbé Pérau écrit à la même date: « On voit dans les infirmeries une fort belle pharmacie. » De quelle pharmacie veut-il parler, sinon de la pièce qui fait l'objet de cette étude? La contradiction entre la gravure et le texte est facilement explicable, l'auteur ayant reproduit le plan ancien. L'opinion de l'abbé est, du reste, celle qu'émettait Blondel en 1752; le plan annexé à son ouvrage indique une pharmacie.

Aucun autre document n'apporte de renseignements sur la transformation de cette pièce; les plans du service du Génie ne sont établis que depuis 25 ou 30 ans, et les comptes de l'Hôtel déposés aux Archives du Ministère de la Guerre sont classés d'une façon inextricable; il est donc préférable de s'en tenir uniquement à l'idée que ce travail date de la première période du XVIII^e siècle.

Les ouvriers habiles qui ont travaillé les boiseries sont inconnus, mais on peut supposer avec vraisemblance que ce sont des pensionnaires de cette « salle de convalescents ».

Aux quatre angles arrondis de la pièce assez basse (pl. 38) sont dressées des armoires à panneaux de chêne; ces panneaux comprennent un médaillon représentant approximativement: le premier l'Astronomie, le second l'Alchimie, le troisième la Géographie et le quatrième l'Histoire naturelle (pl. 40). Au-dessus et au-dessous des sujets, de très belles sculptures terminent la porte. Les fleurs sont délicatement traitées, les enroulements et les moulures habilement contournés; la tête placée au bas des panneaux semble ici représenter Minerve, déesse qui présidait aux travaux de la tapisserie, plutôt que Pallas, car elle n'est accompagnée d'aucun attribut guerrier.

Les portes étroites qui se ferment sur de nombreux tiroirs ont été sculptées de serpents, feuillages, etc.

Les tiroirs glissant sur les plinthes mentionnent des noms de médicaments très en usage à l'époque de la Régence: yeux d'écrevisse, aristoloche, sassafras, antimoine, squine, roses rouges, alun, séné, mirobolan, santaux, etc.

La corniche est remplie d'attributs placés symétriquement et séparés par une tête d'Hygie (pl. 38).

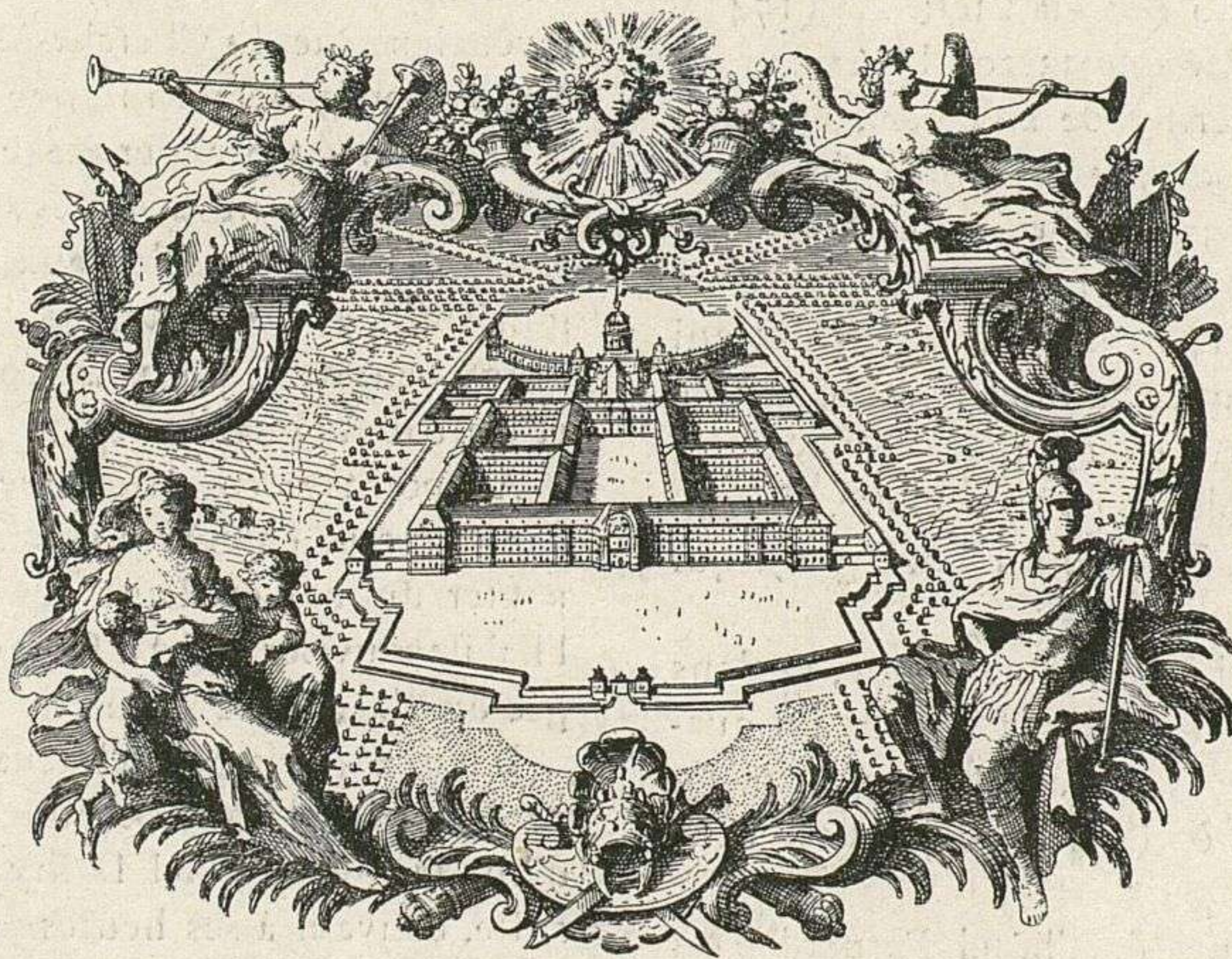
Le trumeau, qui fait face à la porte munie encore de sa vieille et curieuse serrure, est souligné d'un bandeau ciselé merveilleusement (pl. 38).

L'ensemble est riche et s'agence bien.

Les photographies ont pu être prises, grâce aux soins intelligents apportés depuis plusieurs années pour la conservation et la mise en valeur de tout ce qui relève du Musée de l'Armée.

J. VACQUIER,

Secrétaire général de la Société d'Histoire
et d'Archéologie du VII^e arrondissement de Paris.



L'Hôtel royal des Invalides
(Vignette du XVIII^e siècle de la collection G. HARTMANN).



Photo. A. Salaün - Hélios. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Clermont-Tonnerre, rue du Bac, N° 120. Portail d'entrée.

Le Faubourg St-Germain

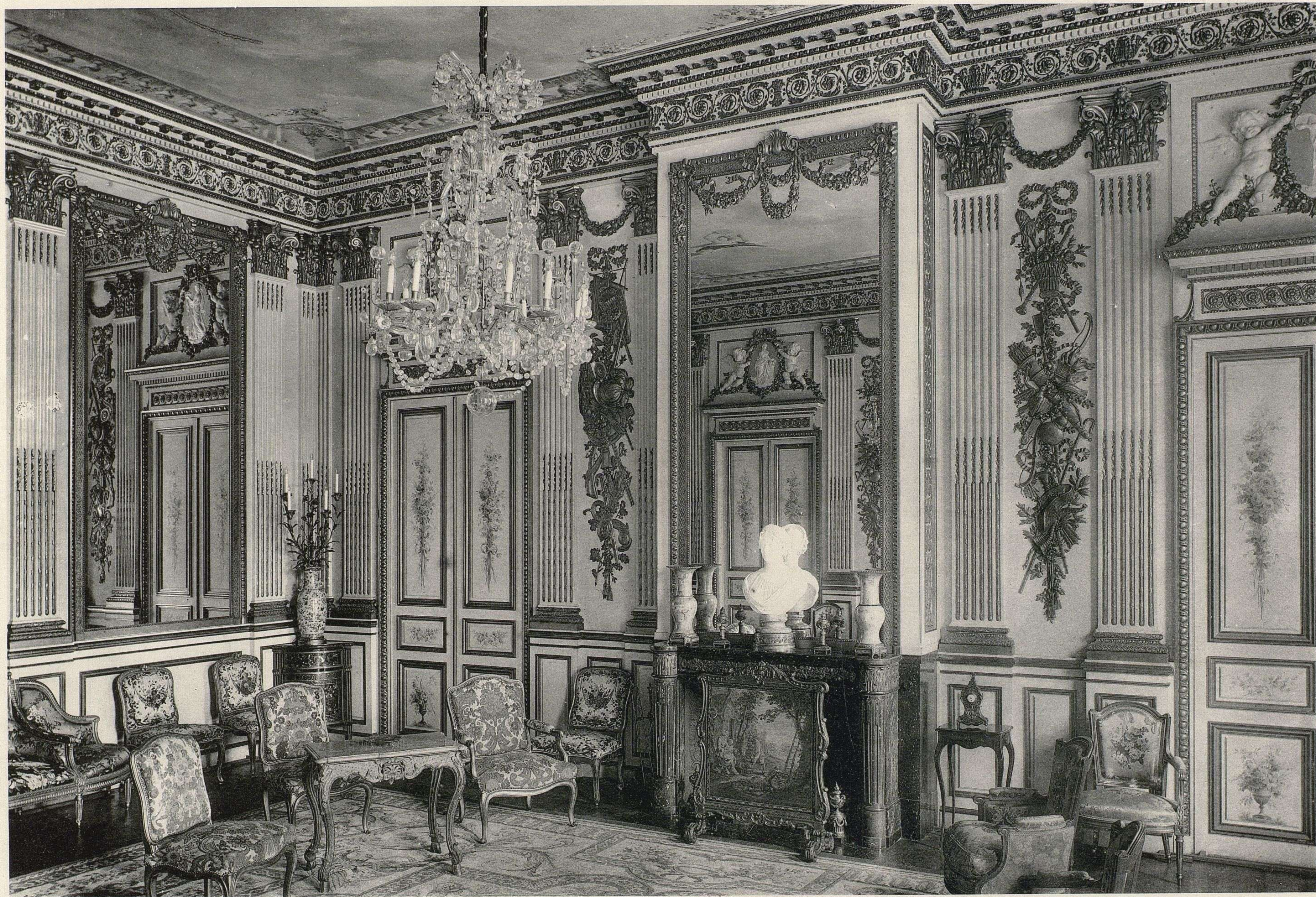


Photo. A. Salaün - Héliog. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel d'Orsay. Grand Salon du rez-de-chaussée.

Les Vieux Hôtels de Paris

Le Faubourg St-Germain

Pl. 6

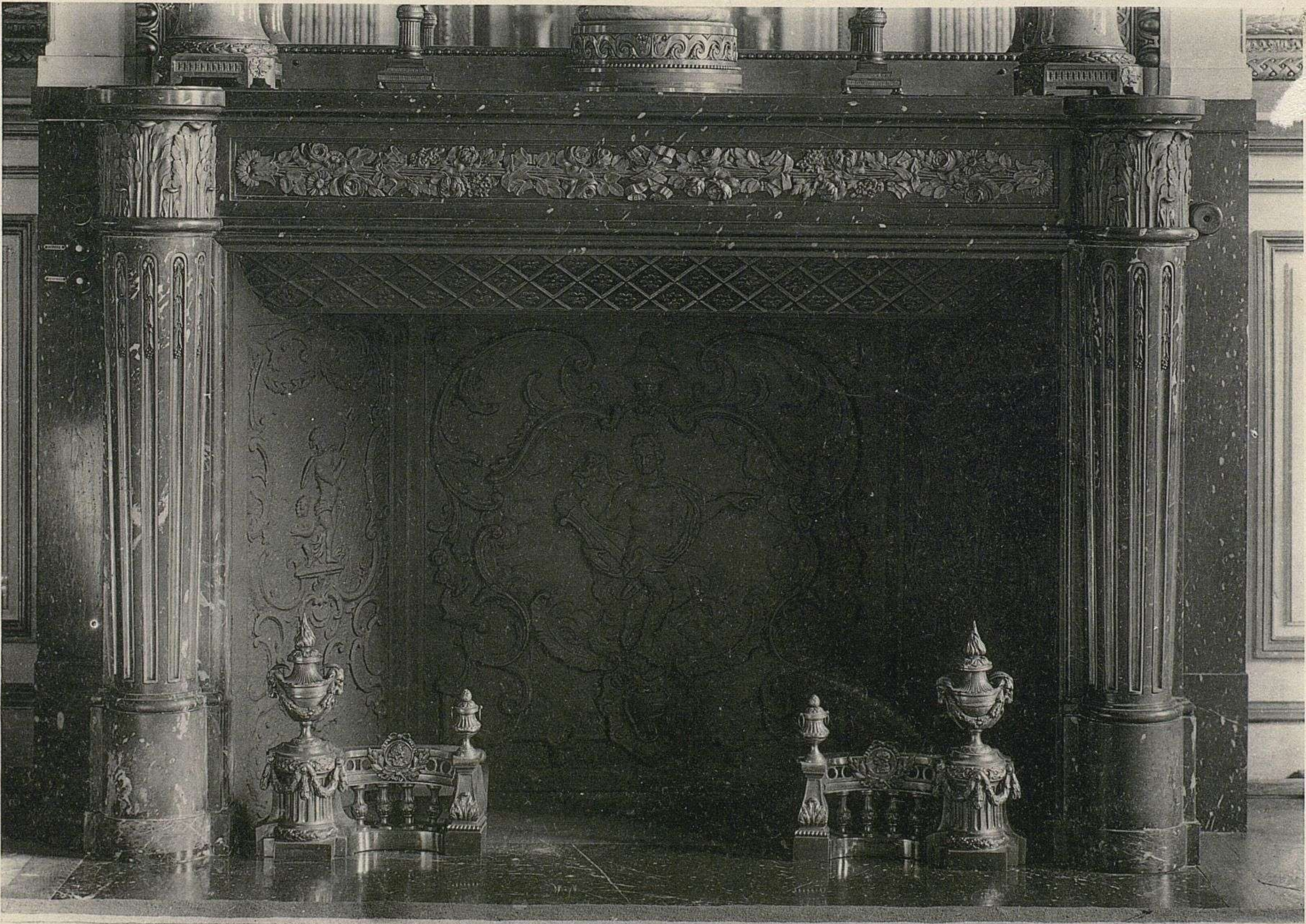
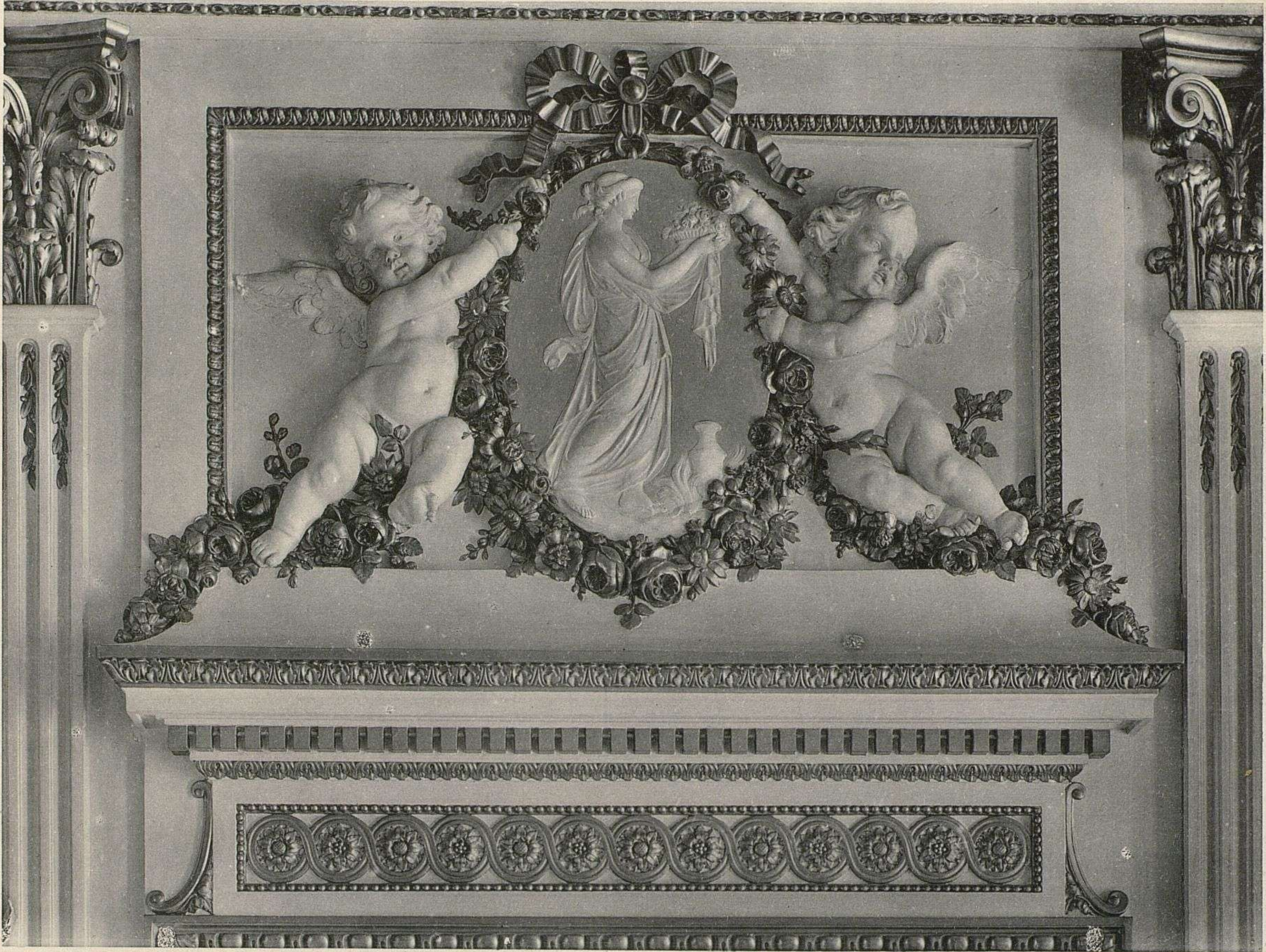


Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel d'Orsay. Dessus de porte et cheminée du grand Salon.

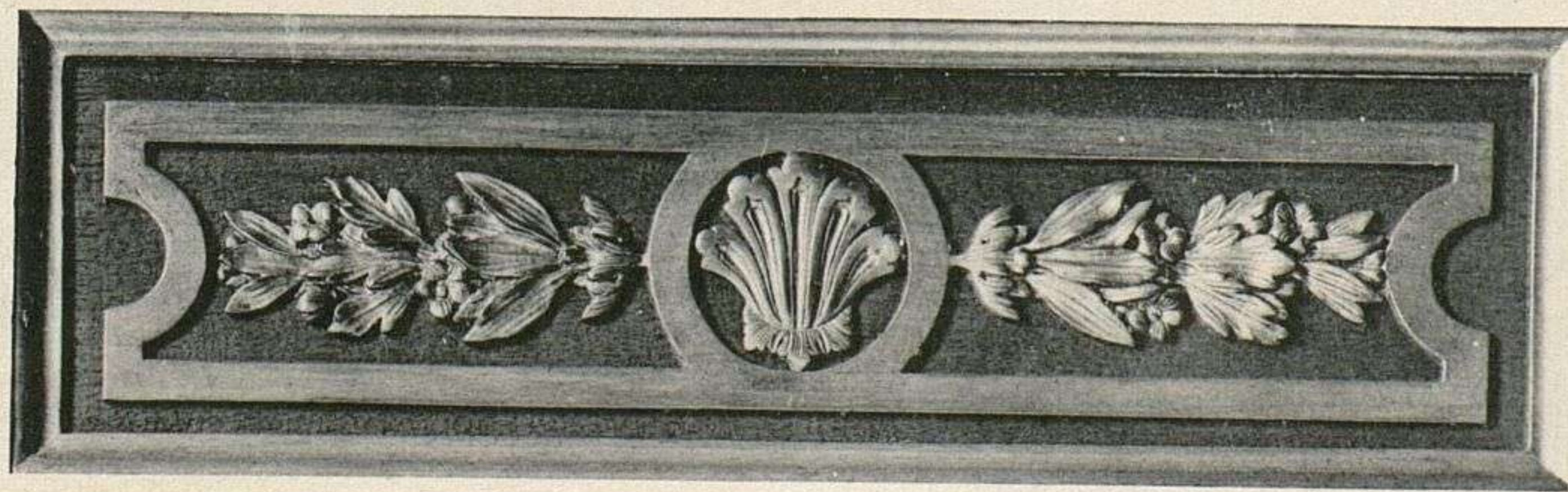
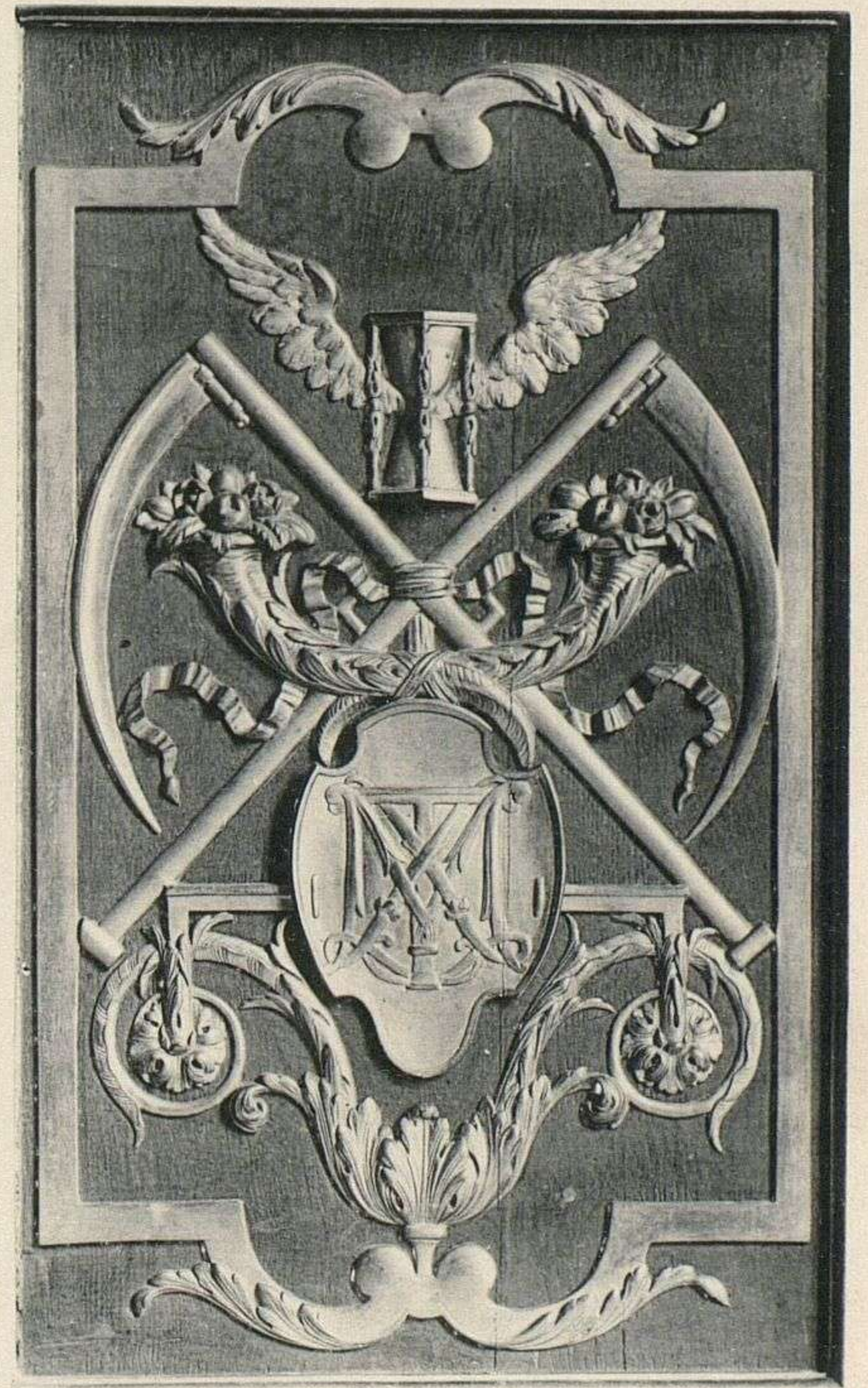
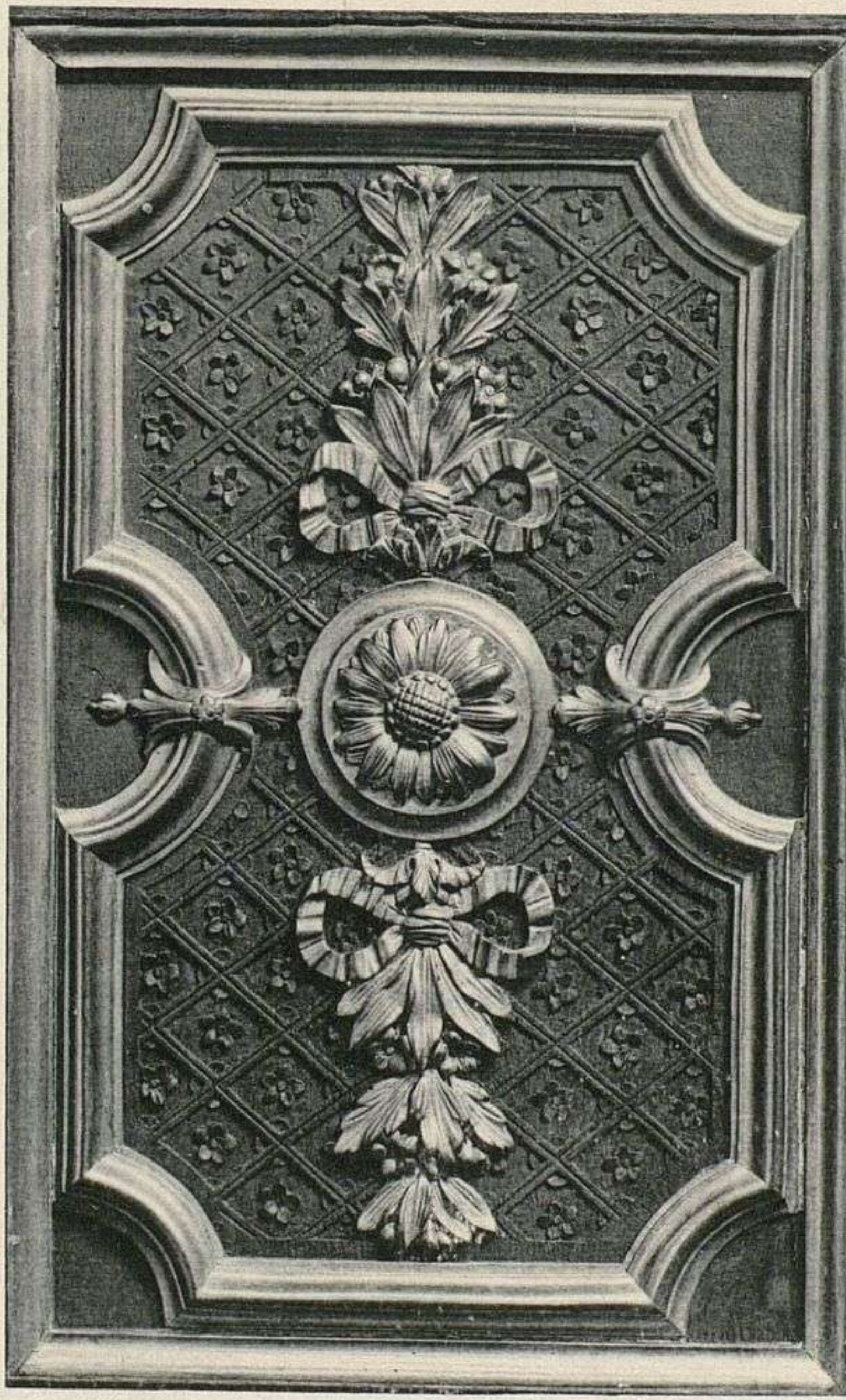
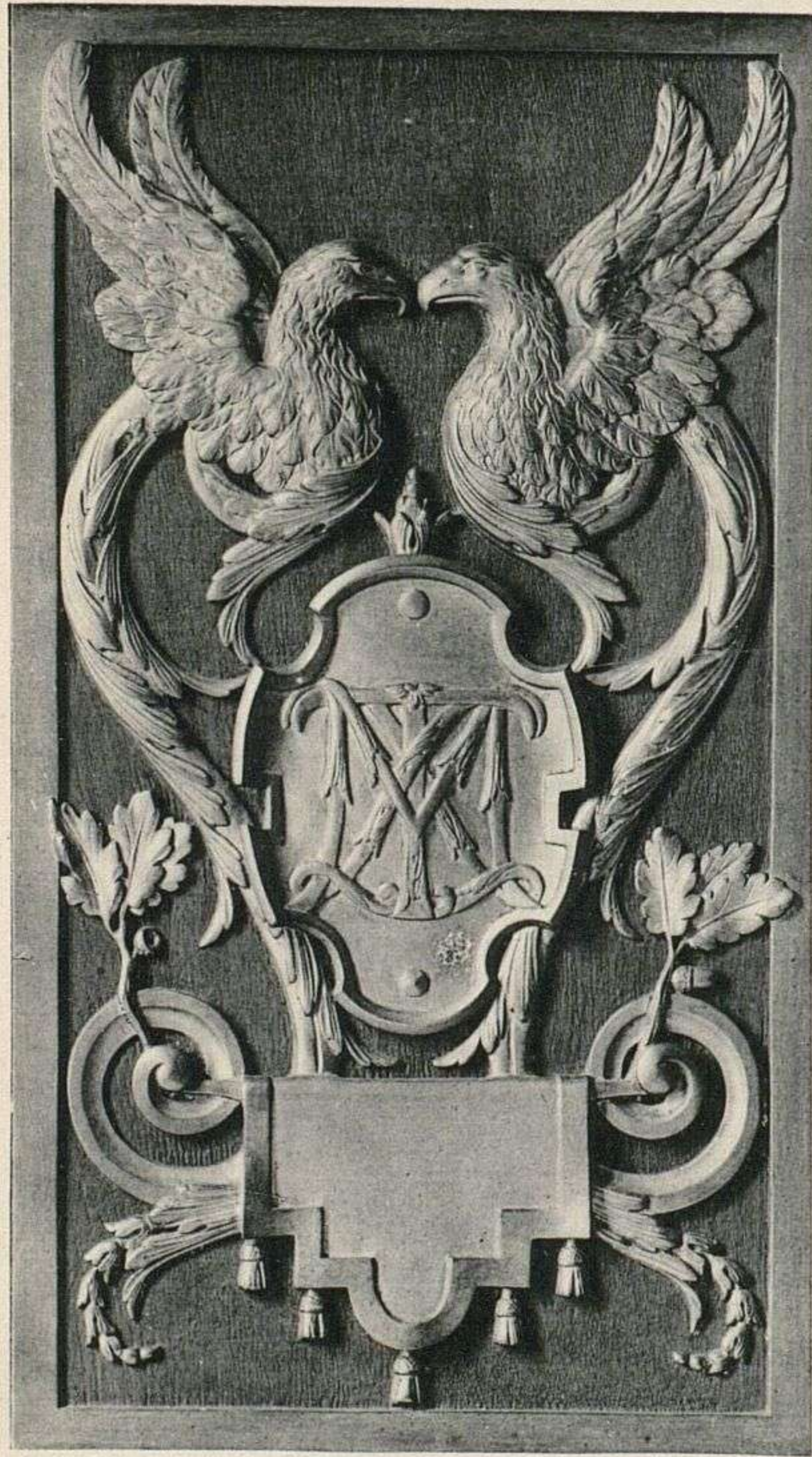
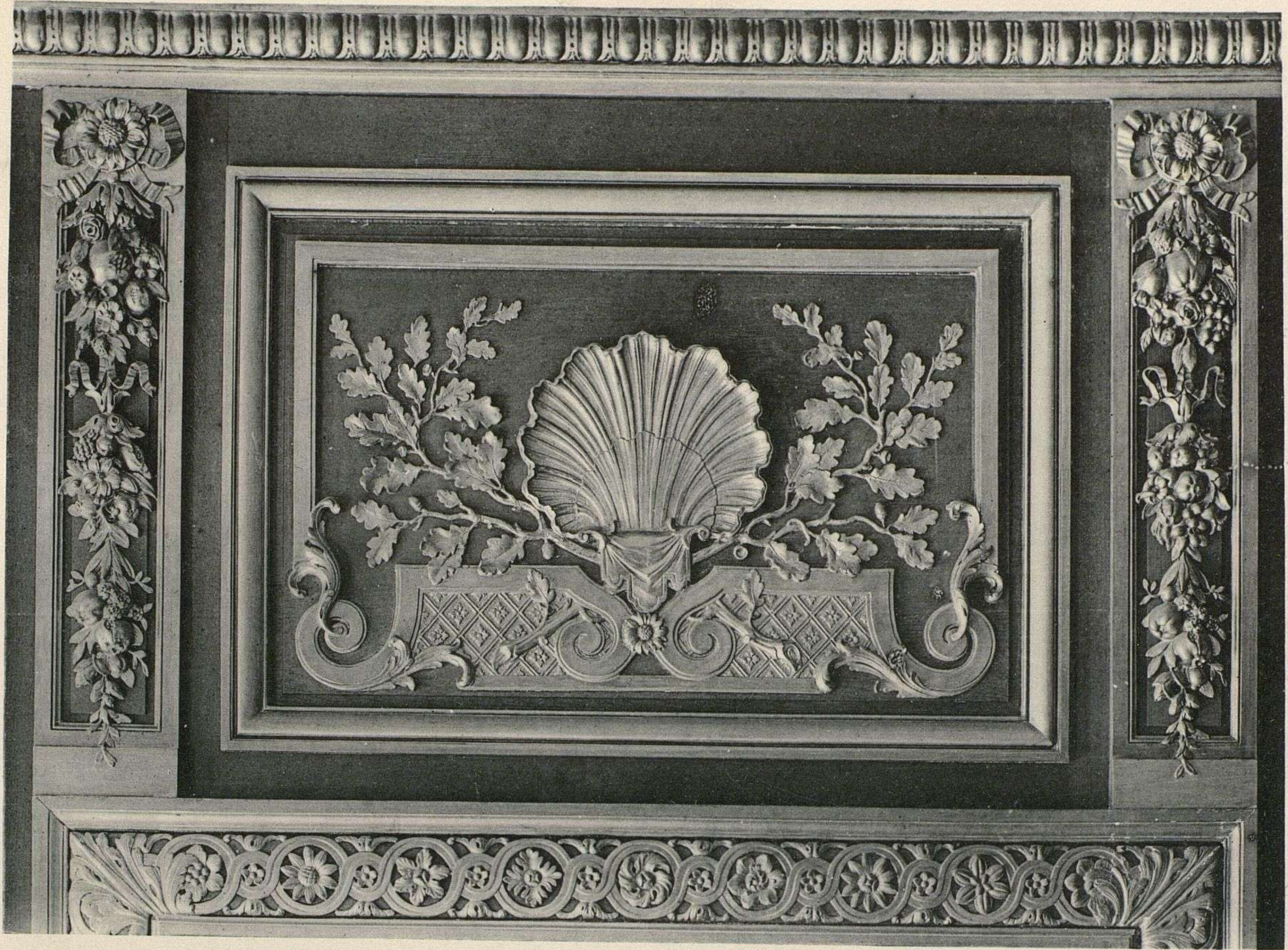


Photo. A. Salaün - Hélios. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel d'Orsay. Détails des boiseries de la Salle à manger.

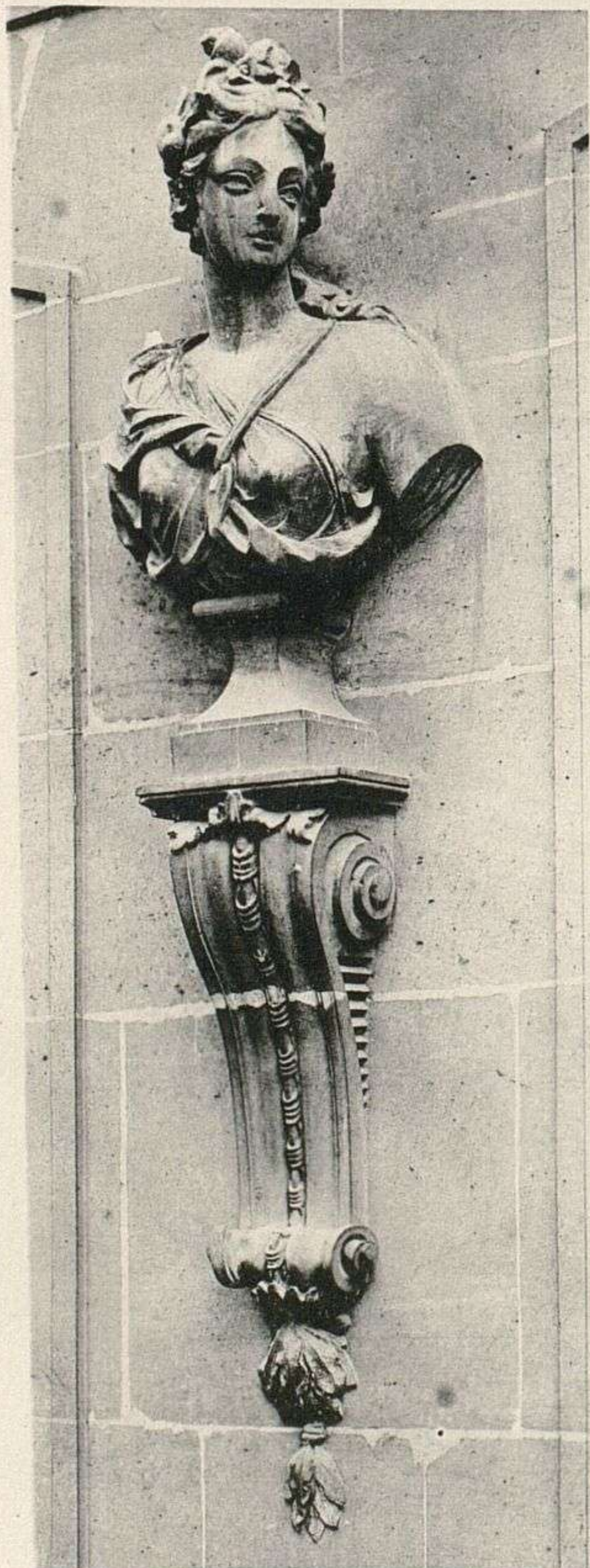


Photo. A. Salaün - Hélió. Faucheux, Chelles



F. Contet, Éditeur, Paris

*Hôtel Chanac de Lompadour, rue de Grenelle, N° 142.
Façade sur le jardin et détails des bustes et mascarons.*

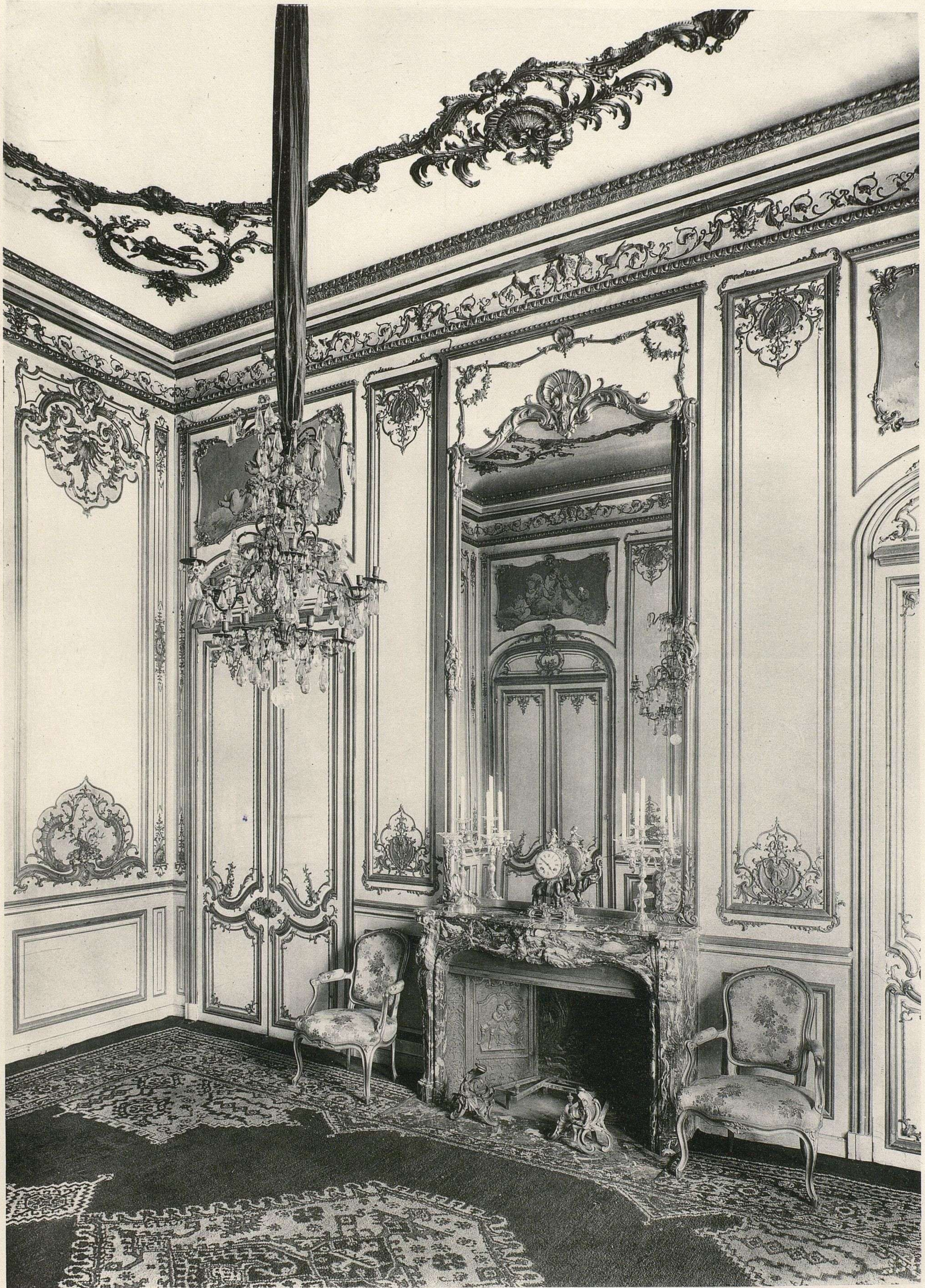


Photo. A. Salaün - Hélios. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour, rue de Grenelle, N° 142.
La Chambre à coucher, G. du plan.

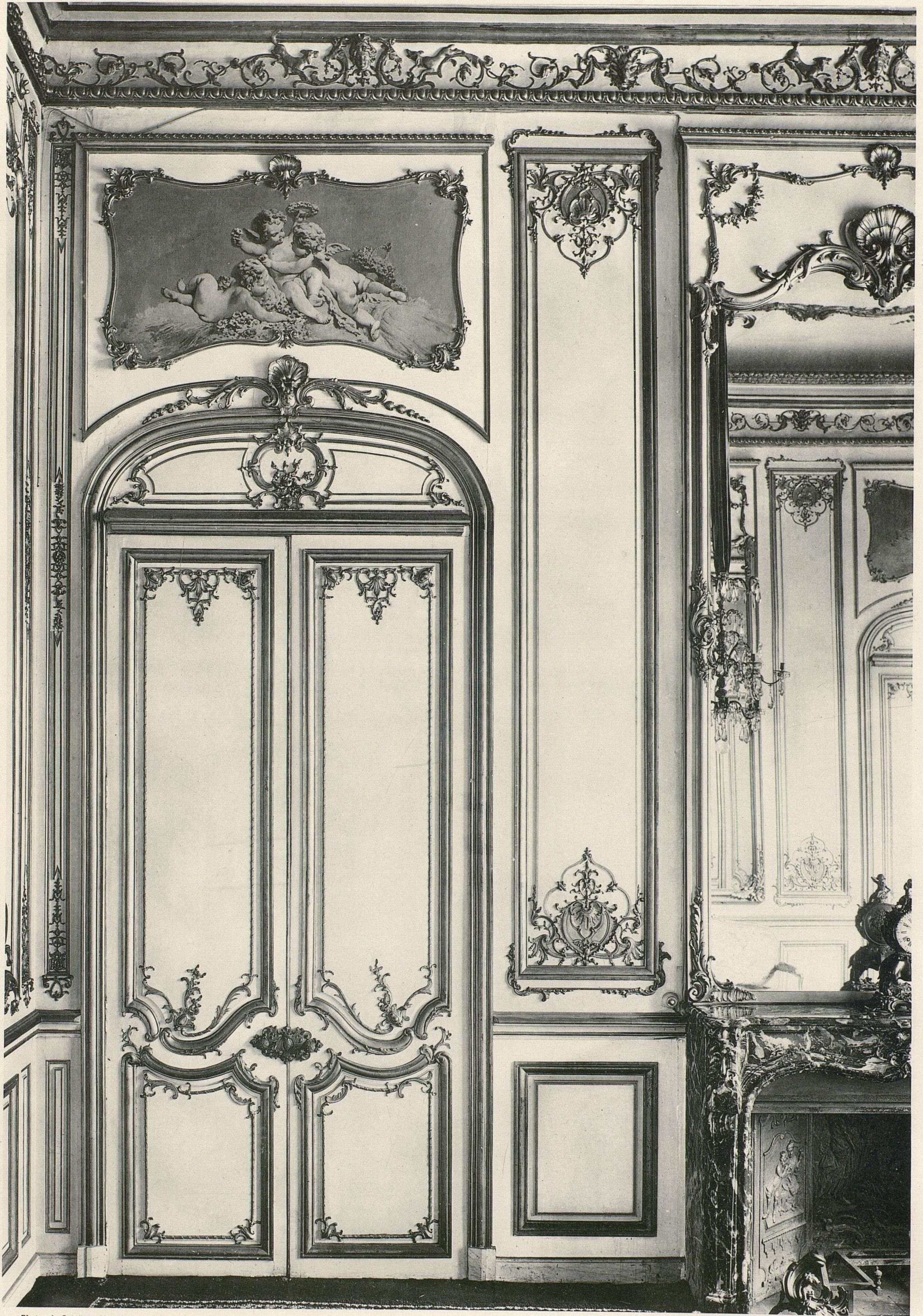


Photo. A. Salain - Hélio. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

*Hôtel Chanac de Lompadour.
Détails d'une porte et des lambris de la Chambre à coucher.*

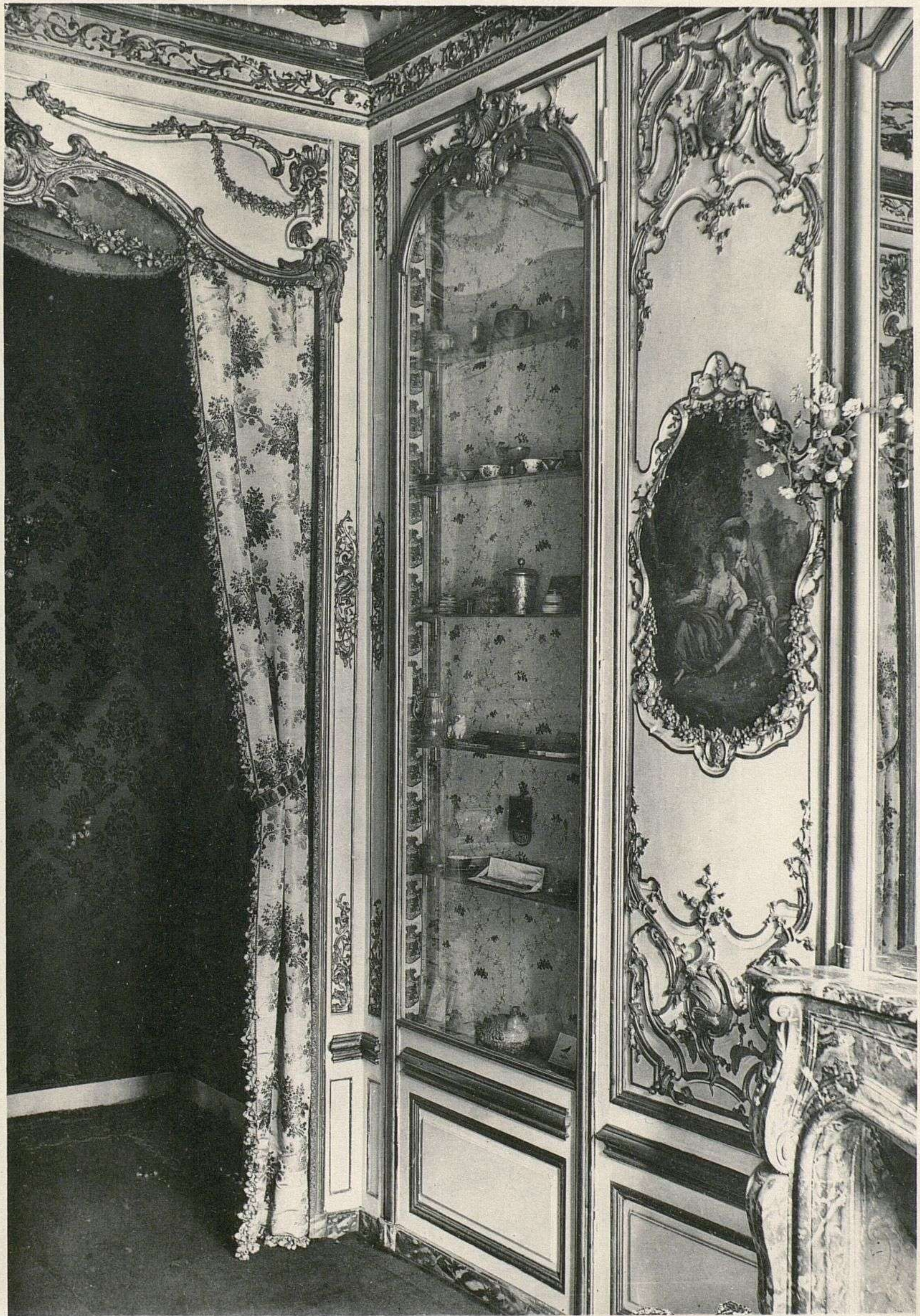
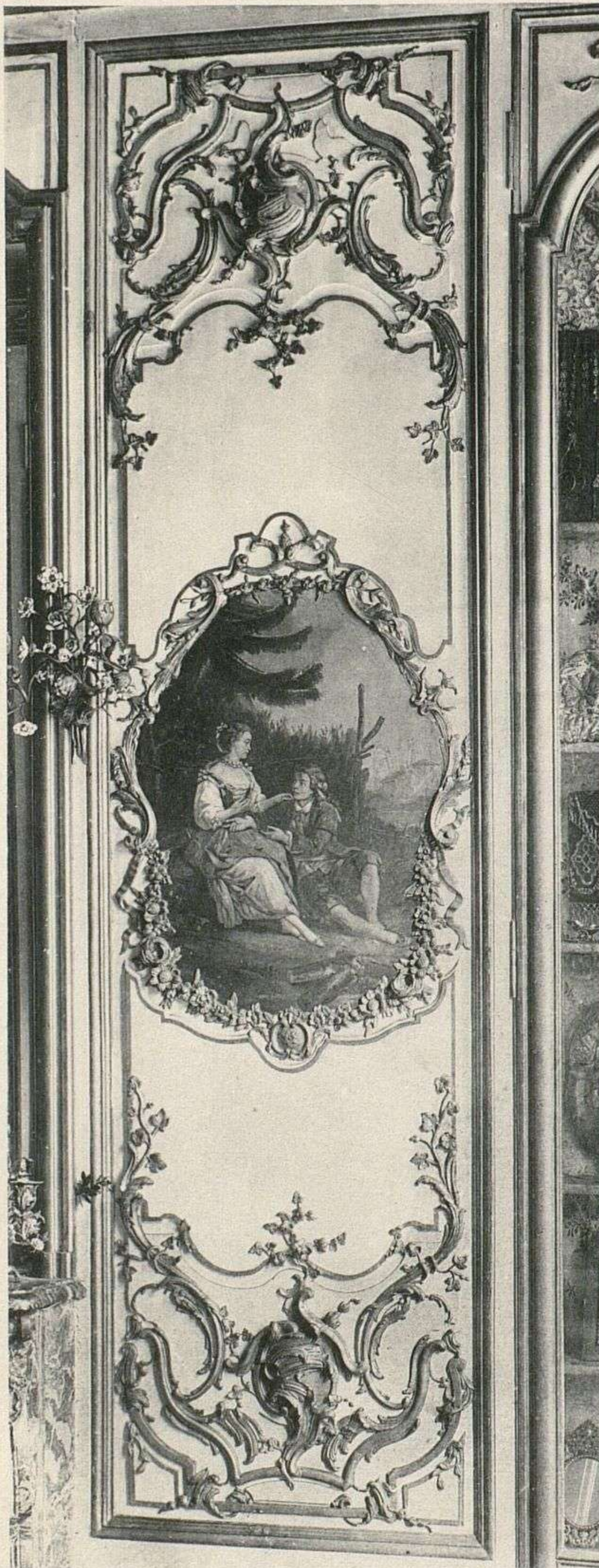
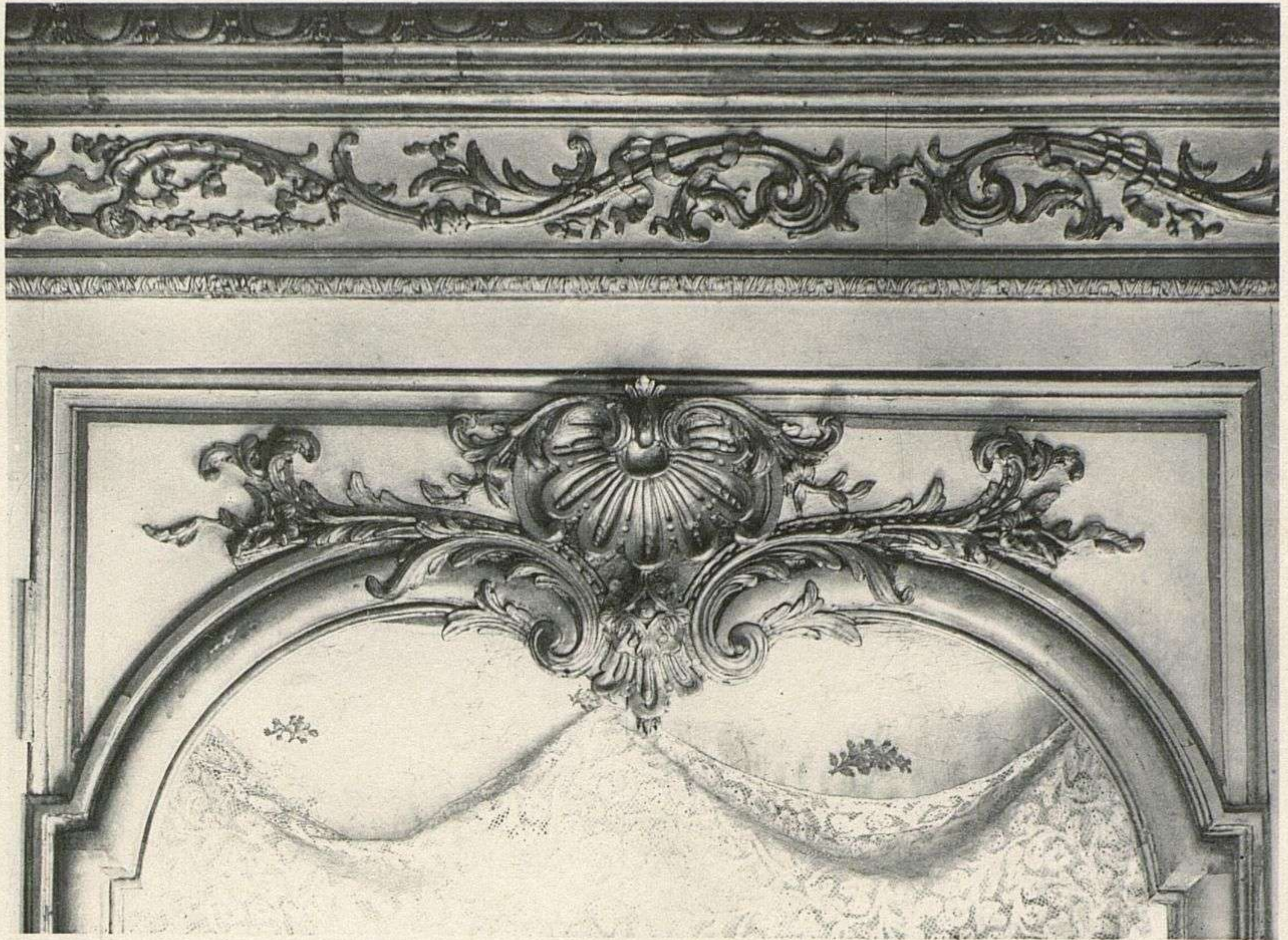
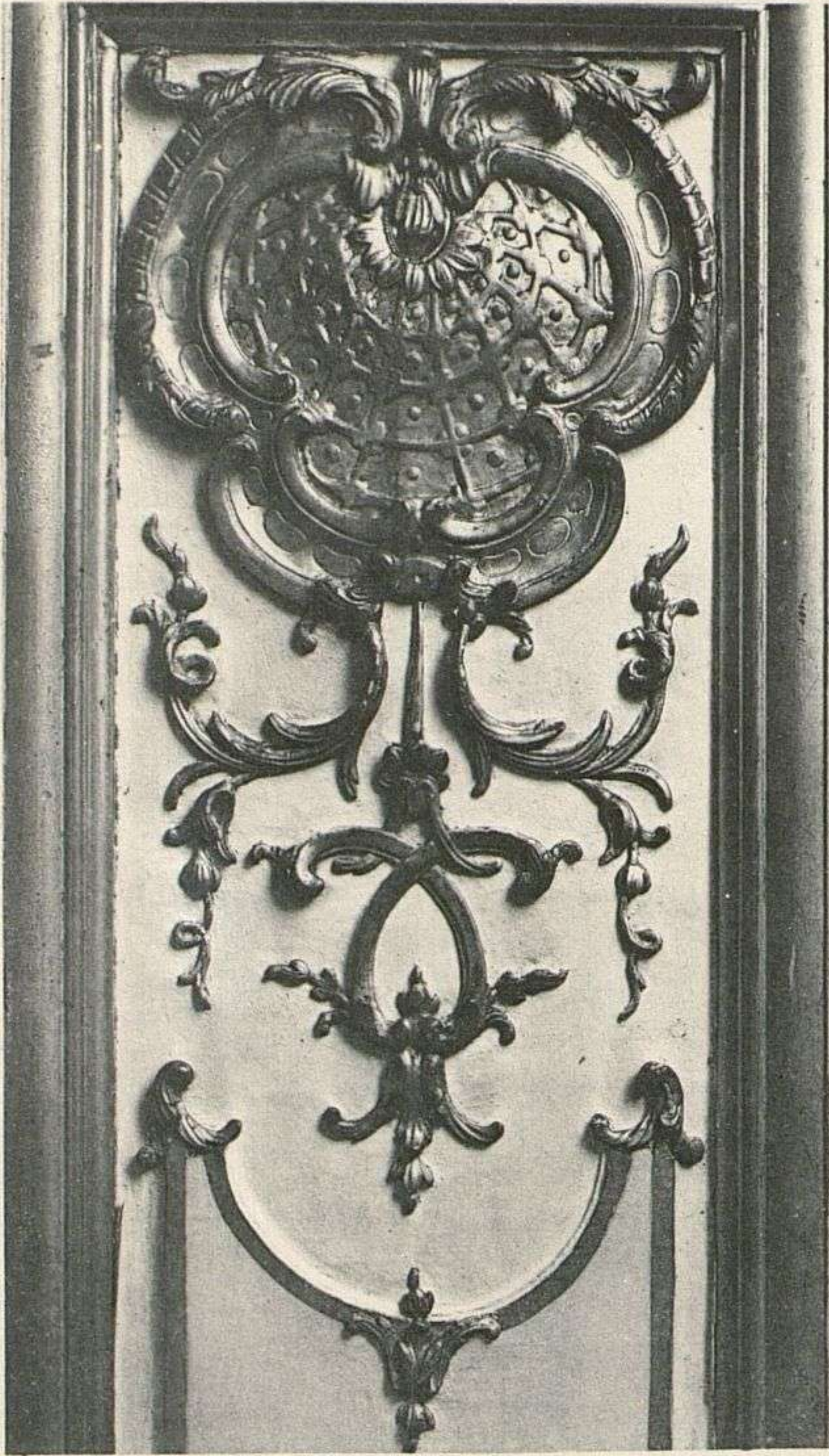


Photo. A. Salaün - Hôtel. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour. Cabinet attaché à la Chambre à coucher.

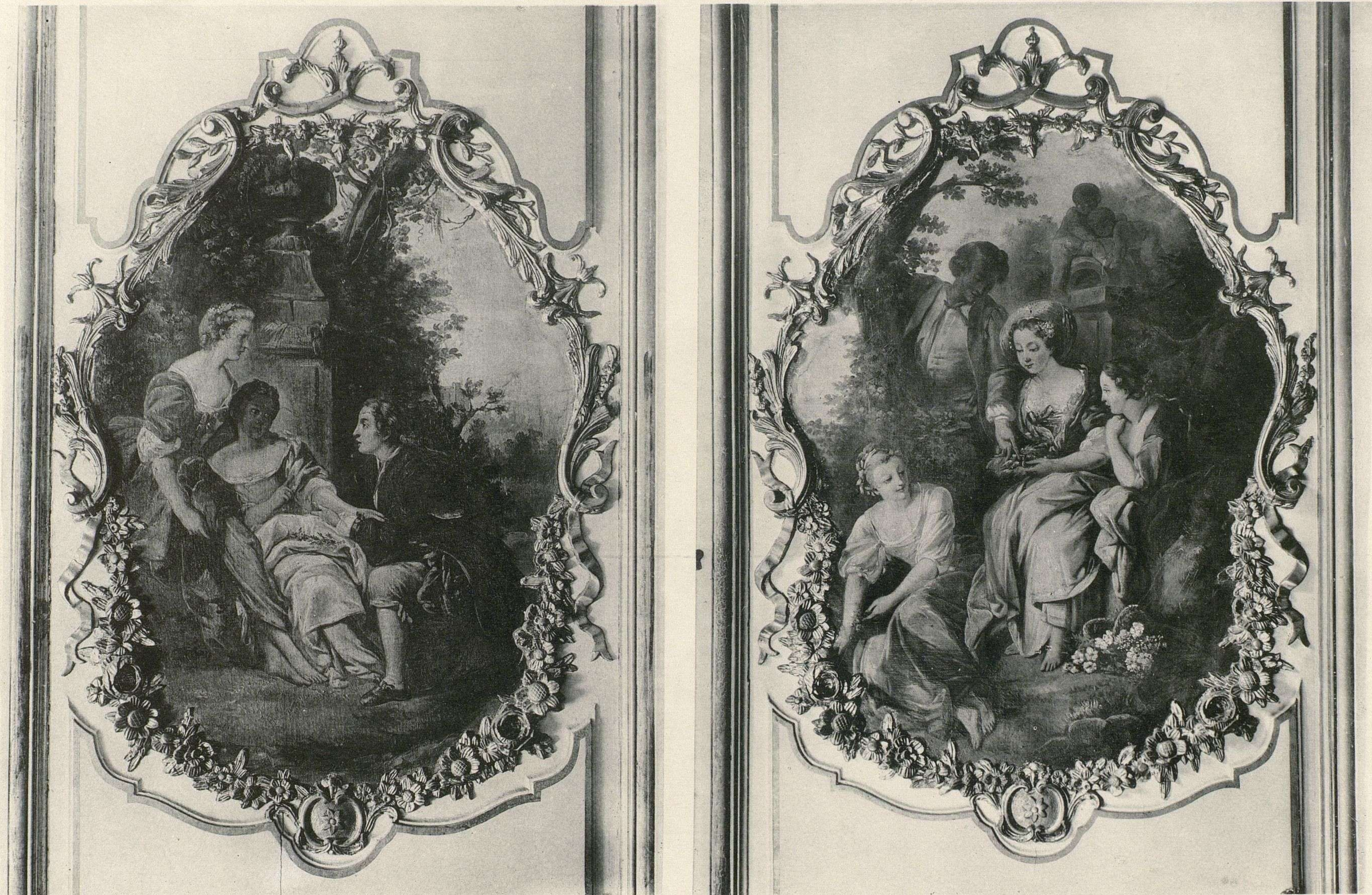


Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

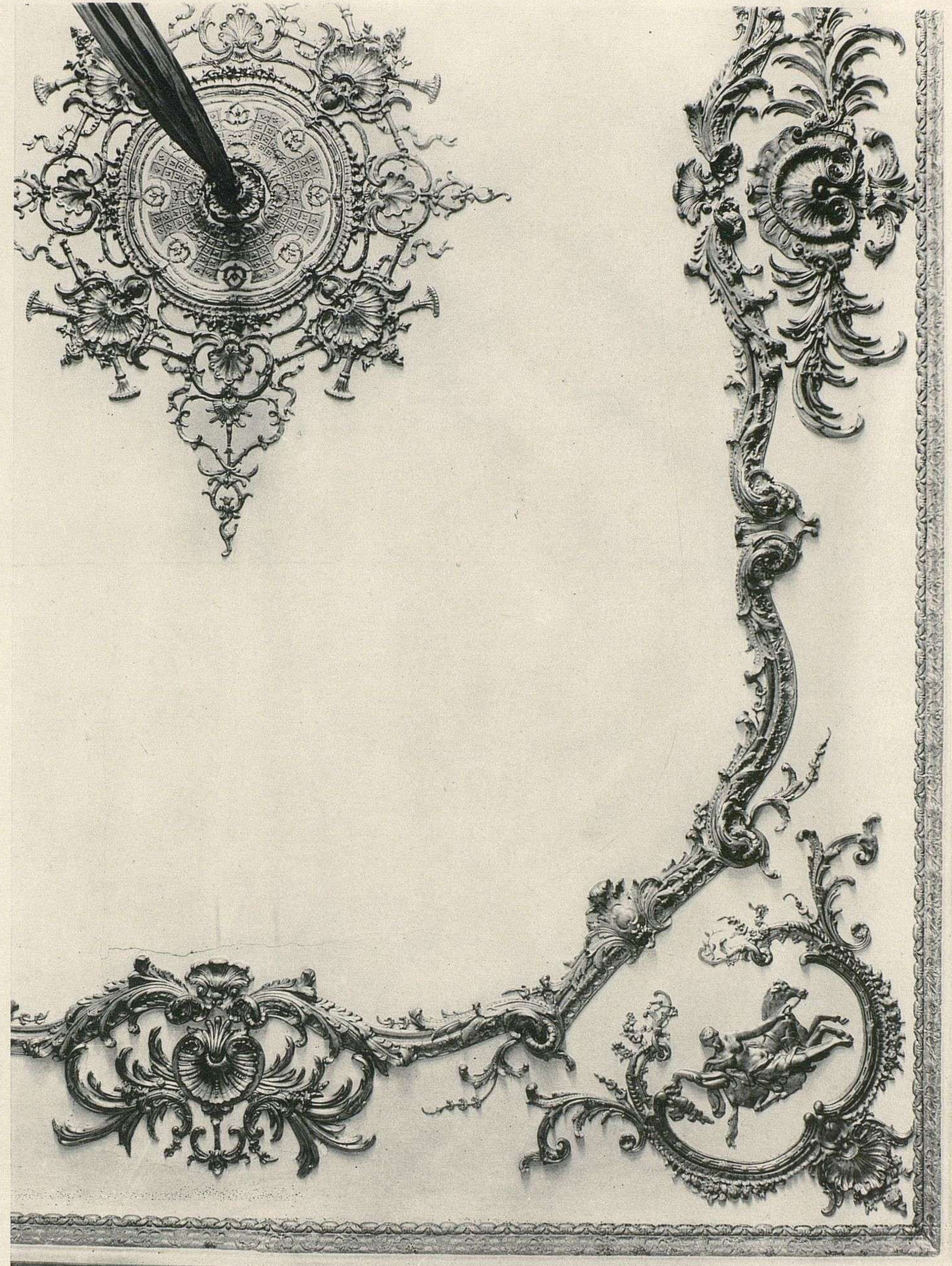
Hôtel Chanac de Lompadour. Pastorales ornant le Cabinet, (voir pl. 12).

Le Faubourg St-Germain



Photo. A. Salaün - Hélios. Faucheux, Chelles

1



2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour. Détails des plafonds du Cabinet (1) et de la Chambre à coucher (2).

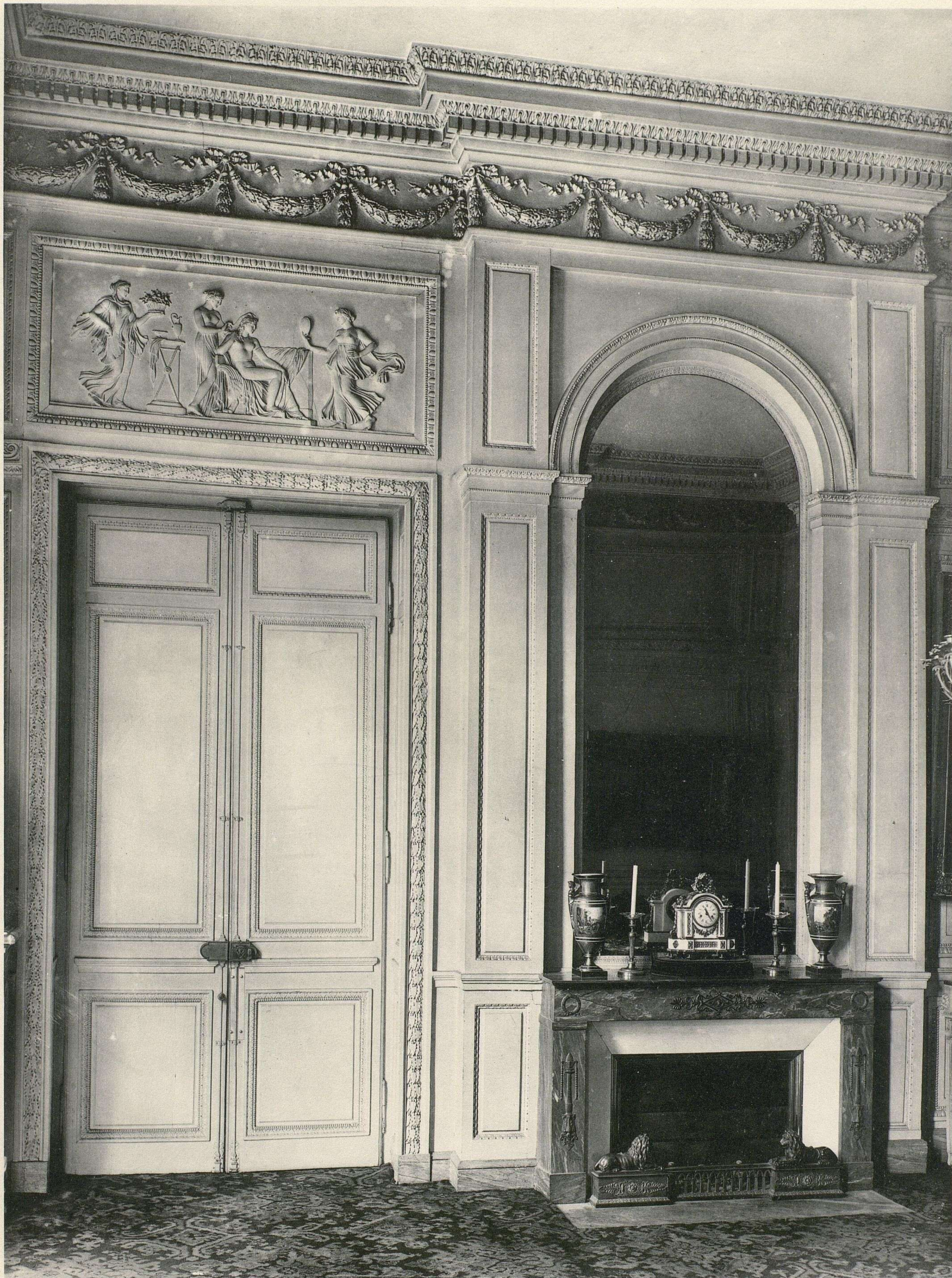


Photo. A. Salaün - Hélios. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour. Le Grand Cabinet. E. du plan.

Actuellement la Salle à manger.



1

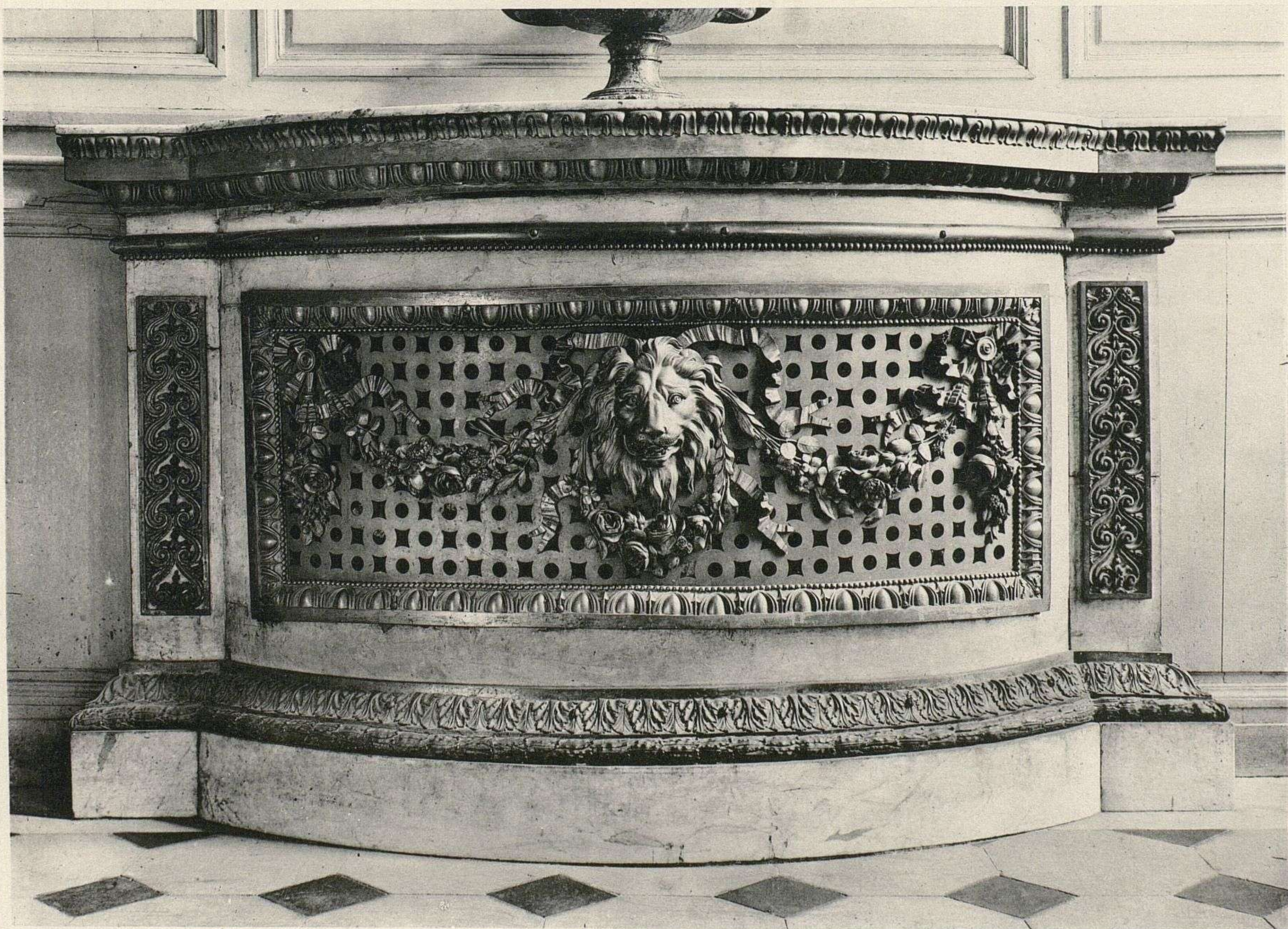


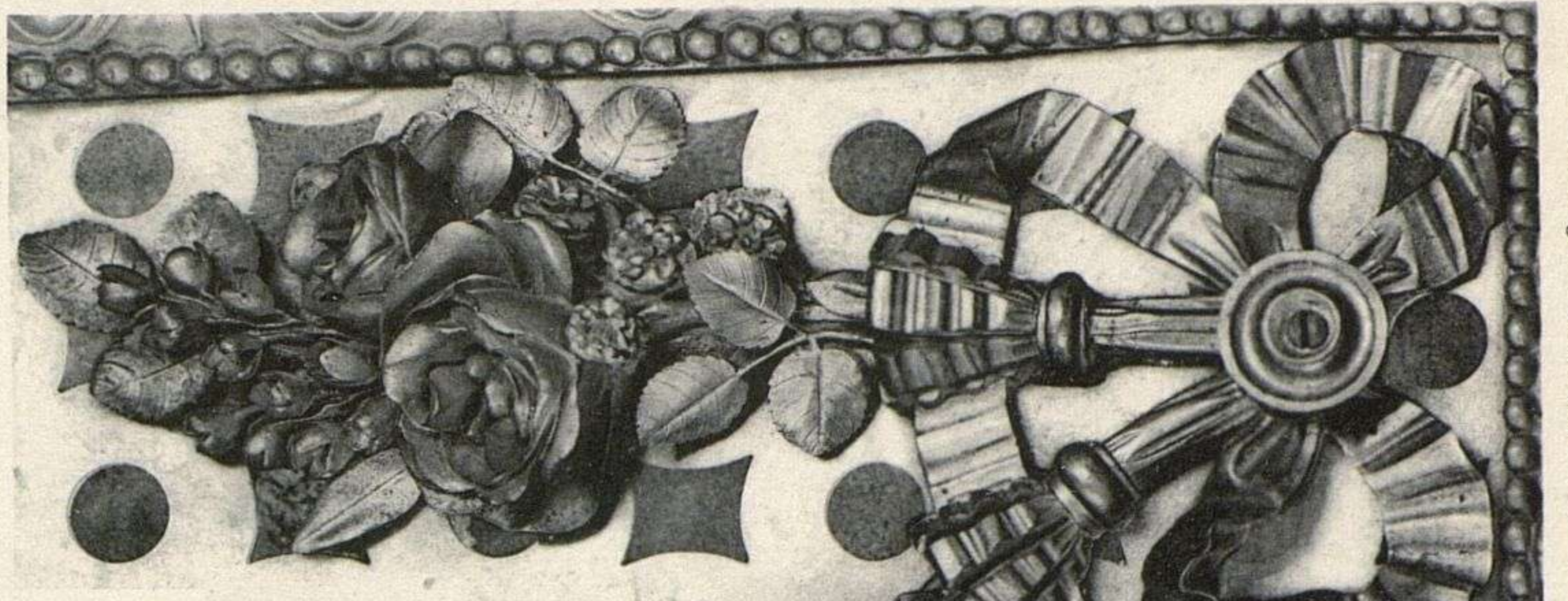
Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

2

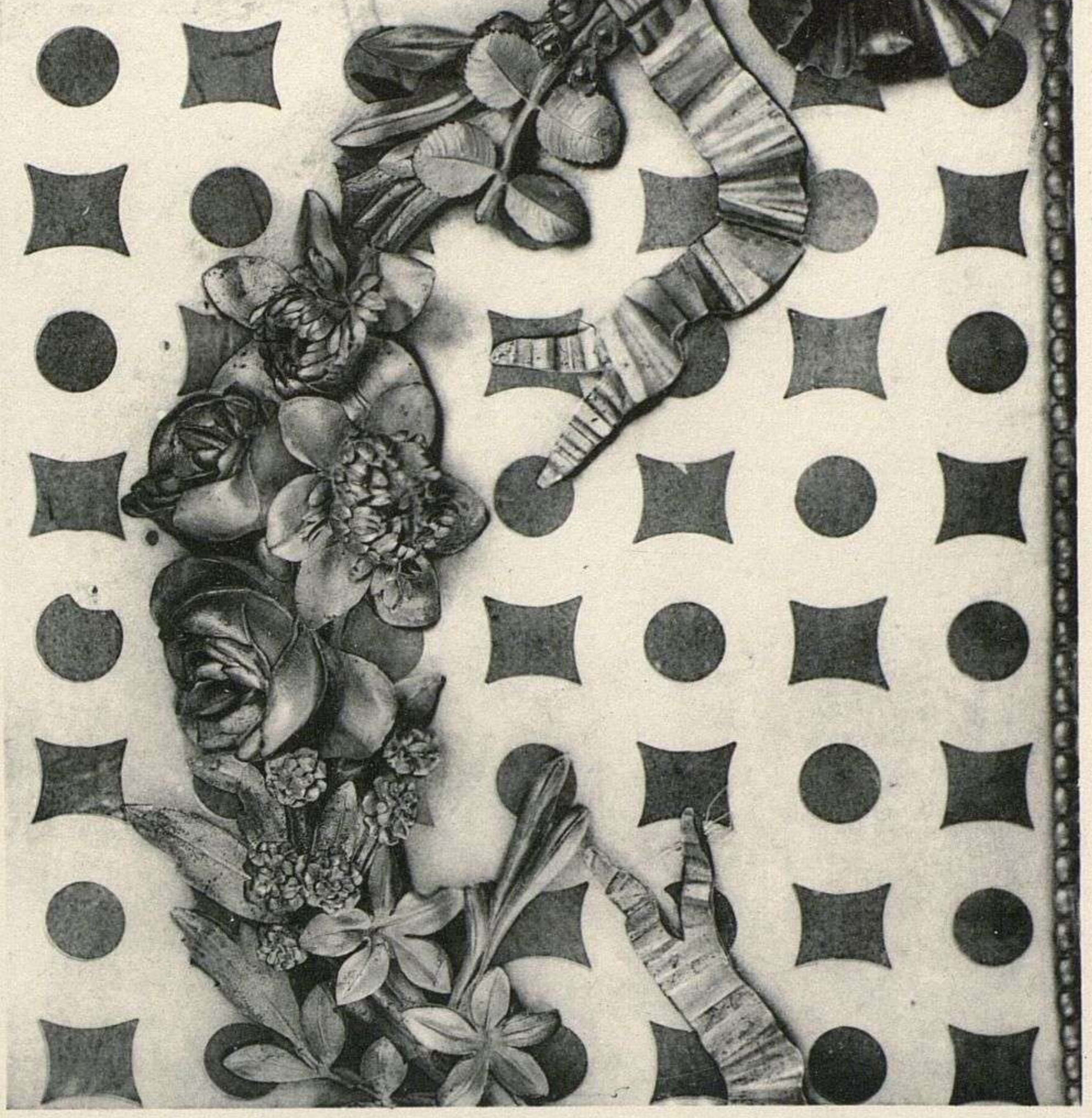
F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour.

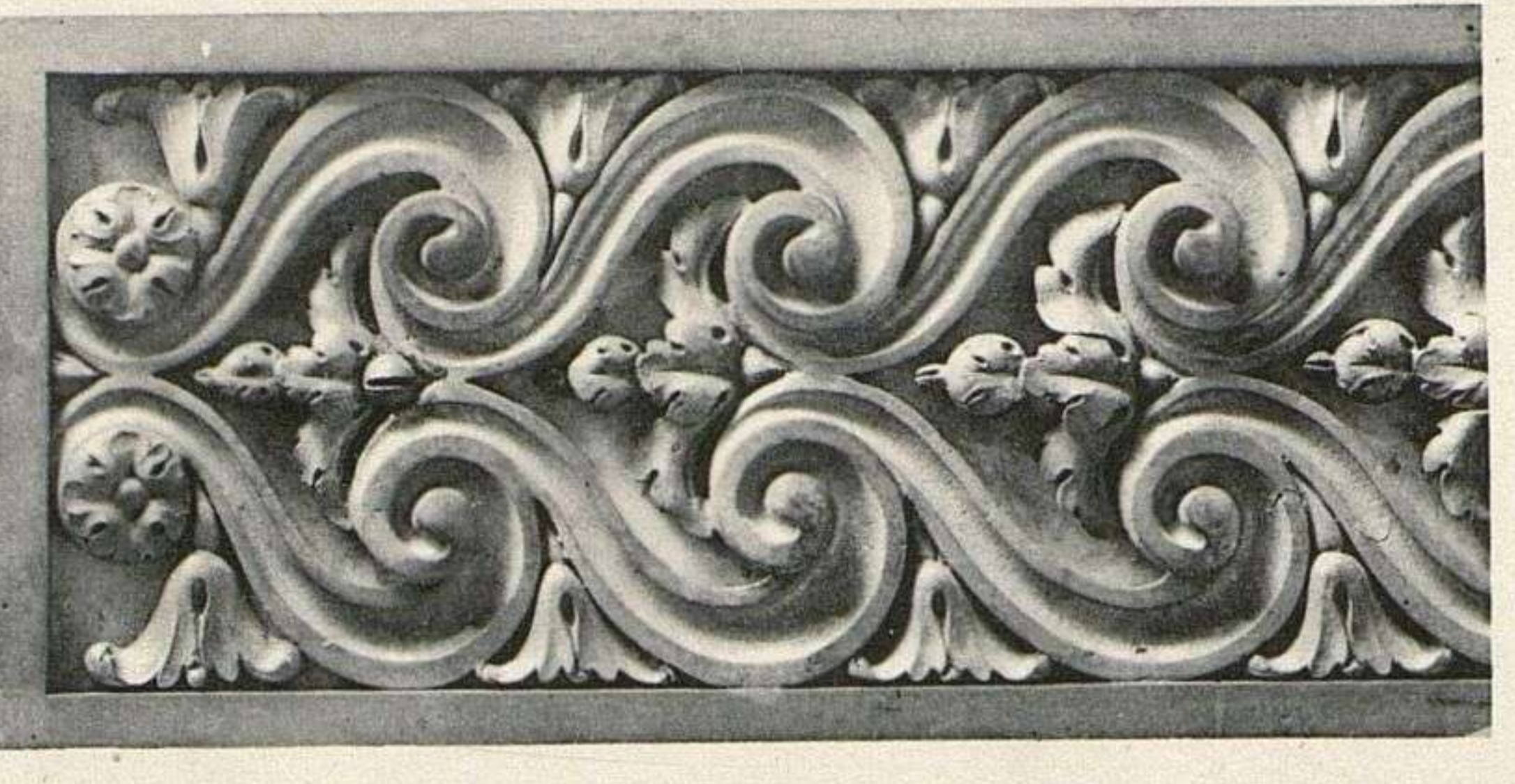
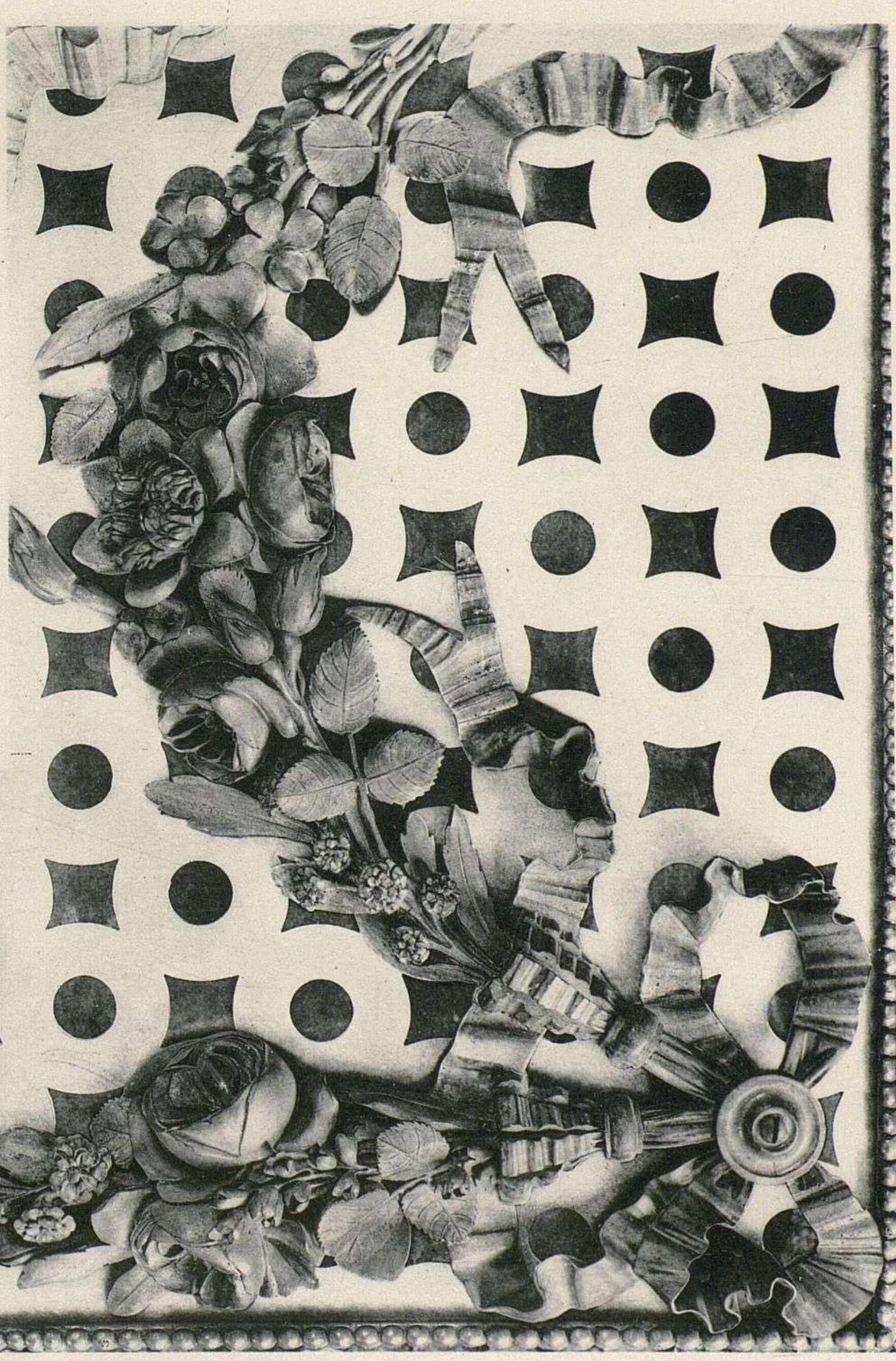
1. Dessous de porte du Grand Cabinet; 2. Poêle en marbre placé dans le Vestibule.



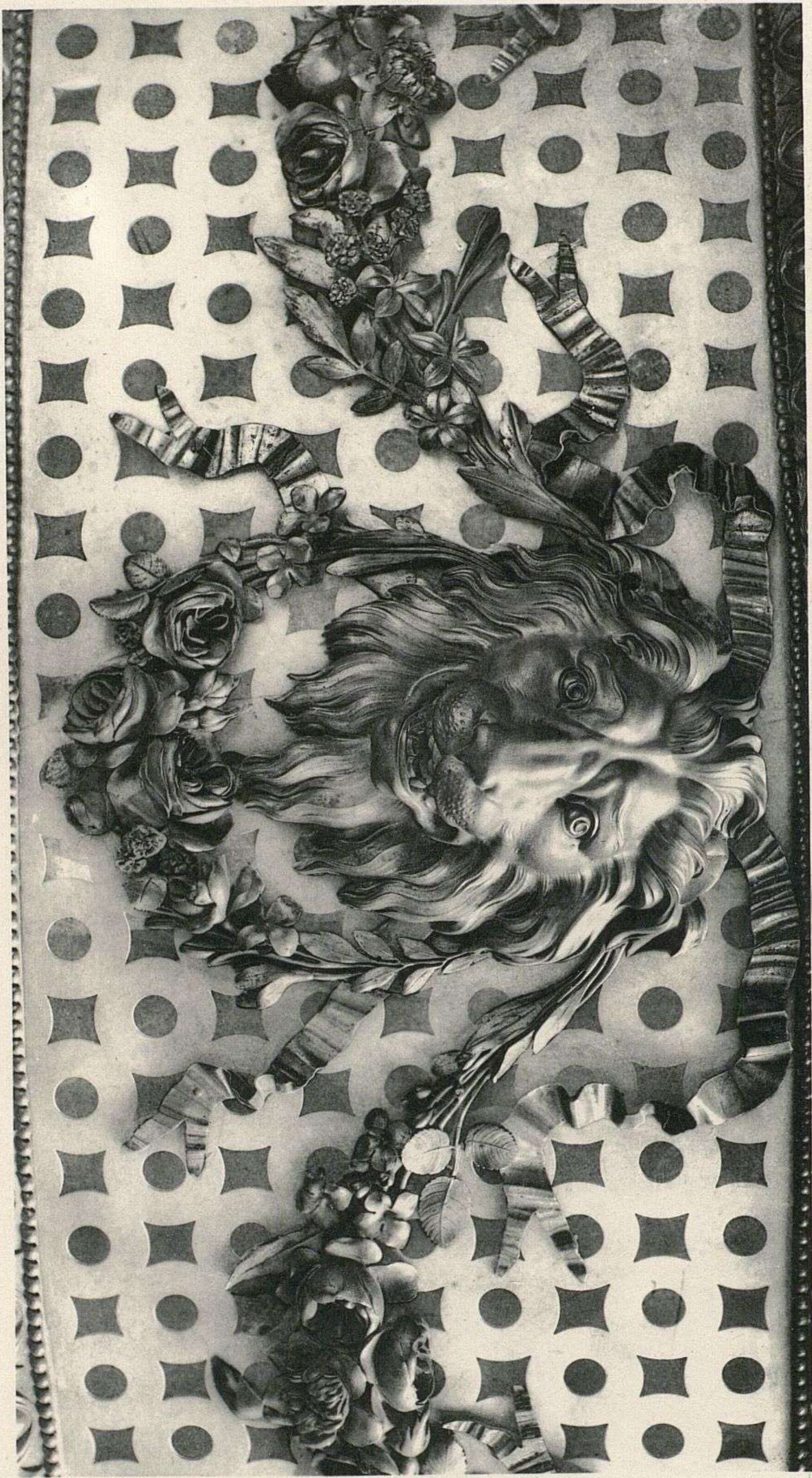
2



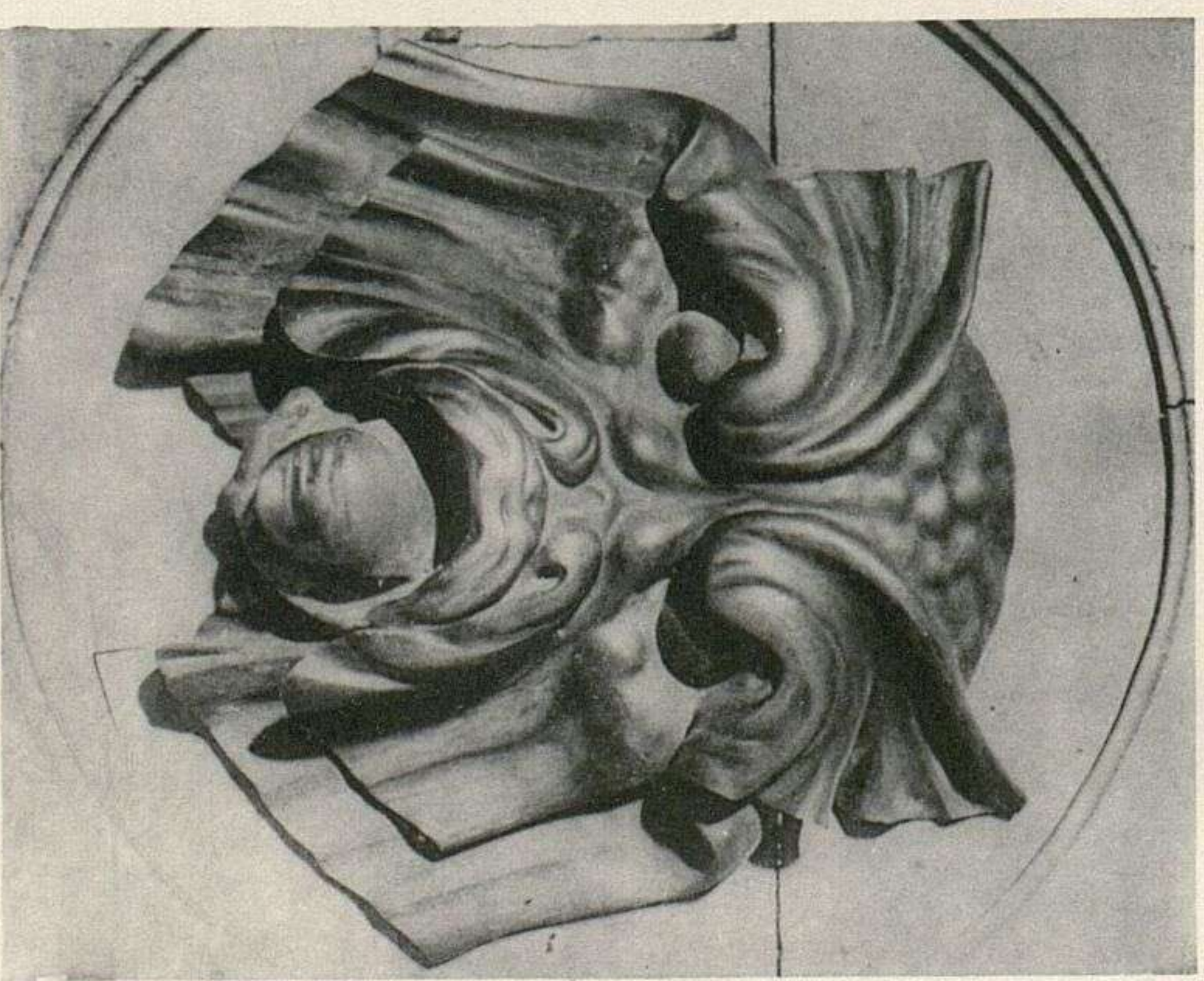
3



1



4



5

Photo. A. Salain - Hélio. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

1 à 4. Appliques ciselées, attribuées à Gouthière, décorant le poêle du Vestibule; 5. Mascacon de la porte de la Salle de bains.

Hôtel Chanac de Compadour.



1



2



3



4



5



6

Photo. A. Salaün - Hélios. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel Chanac de Lompadour.

1. Statue de G. Coustou, dans le vestibule; 2 & 3. Naiade à demi-couchée; 4 à 6. Bas-reliefs décorant la Salle de bains.

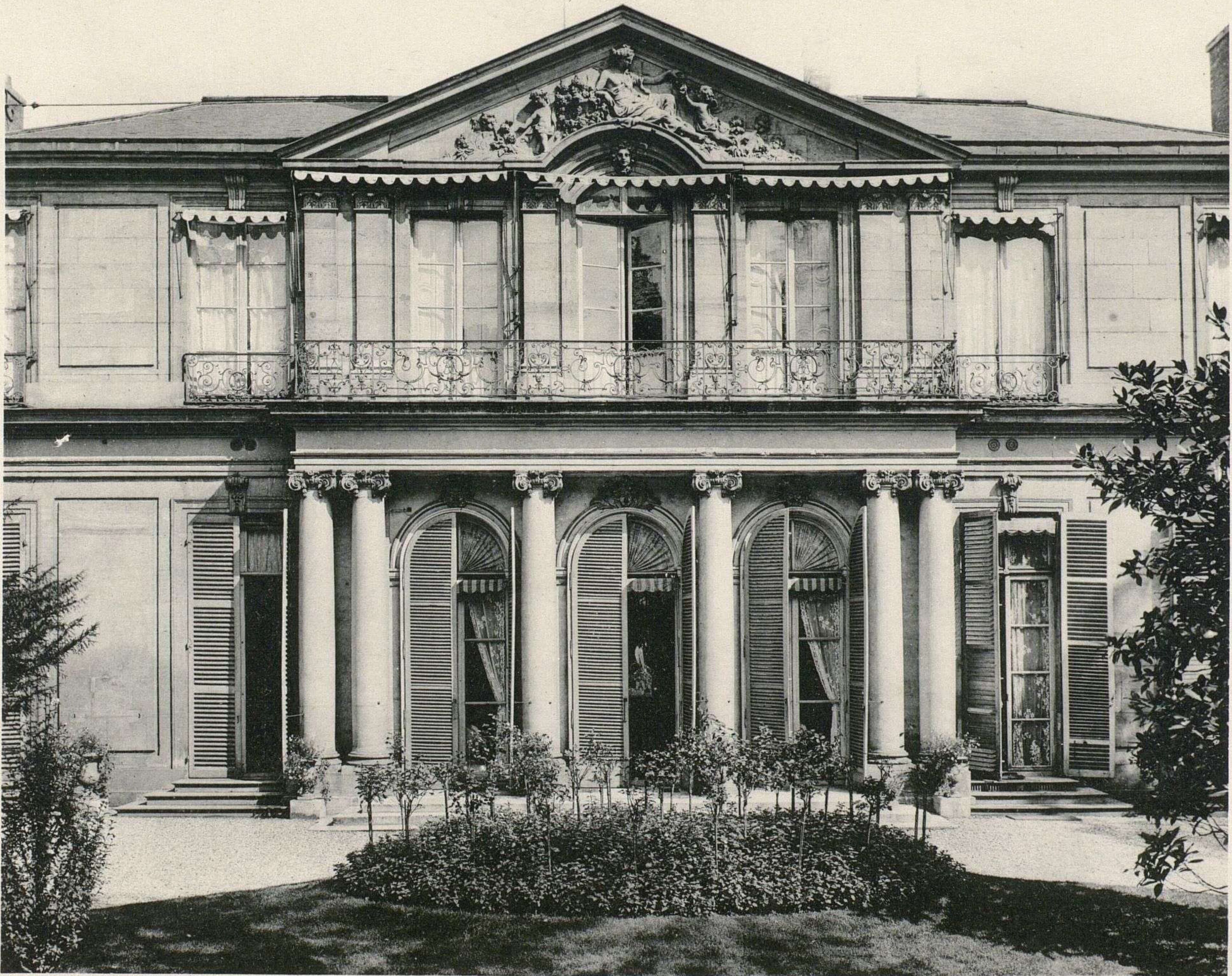
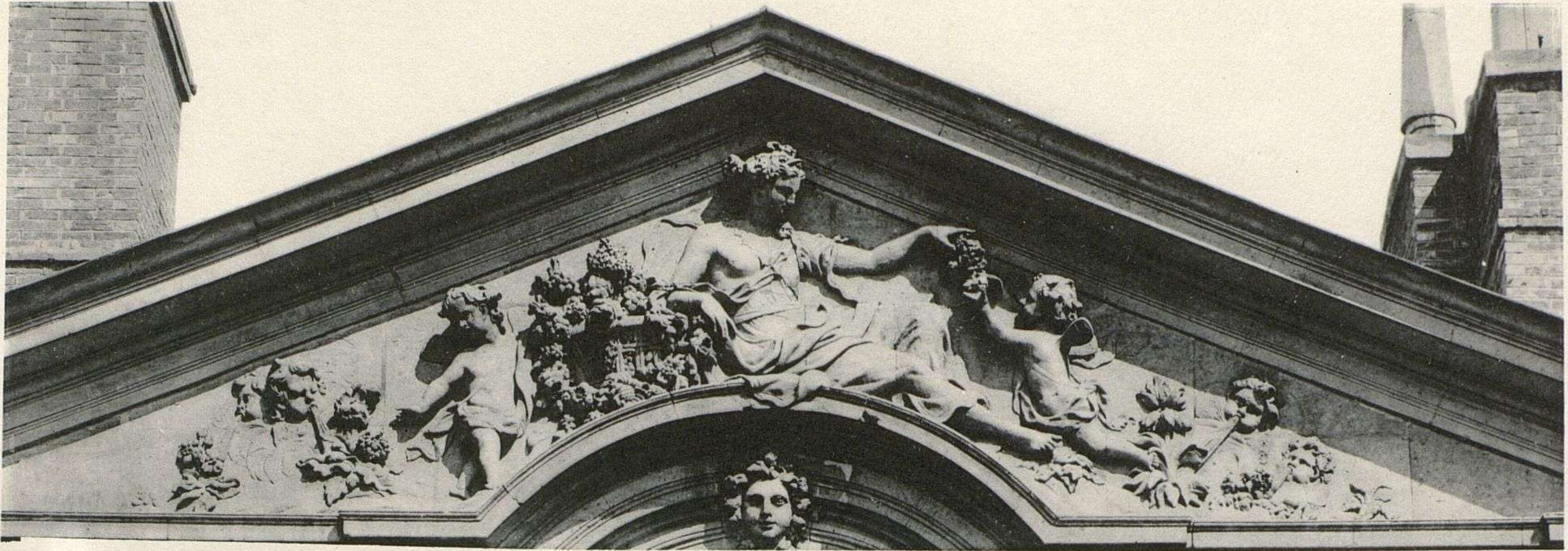


Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Charolais, rue de Grenelle, N° 101. Façade sur le jardin et détails.

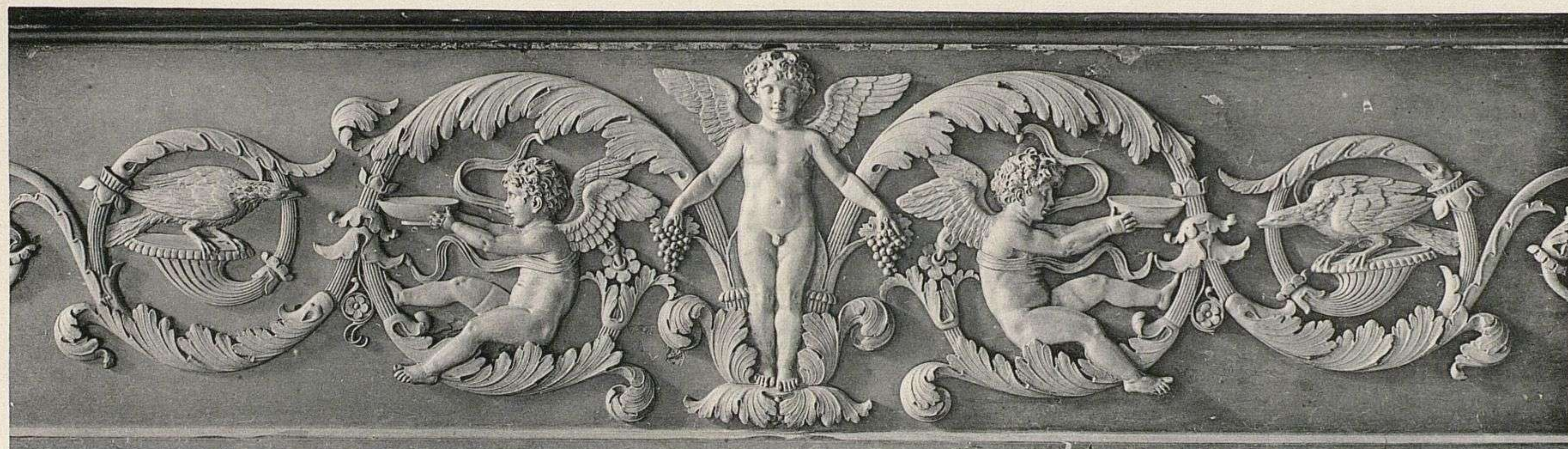
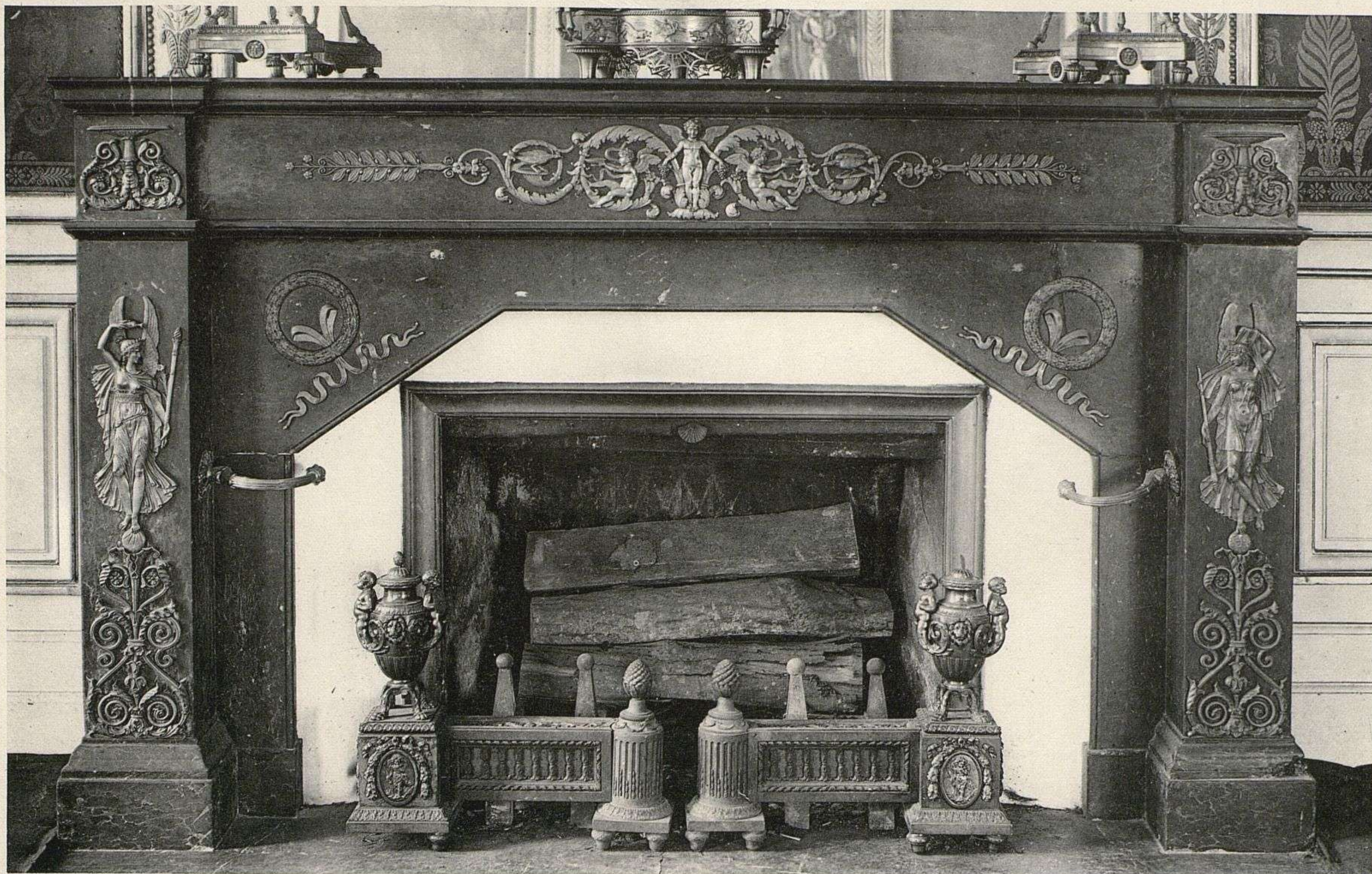


Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

Hôtel de Charolais, rue de Grenelle, N° 101.
Cheminée du Salon jaune et détails.

Haut. 1^m15. Long. 1^m86.

F. Contet, Editeur, Paris

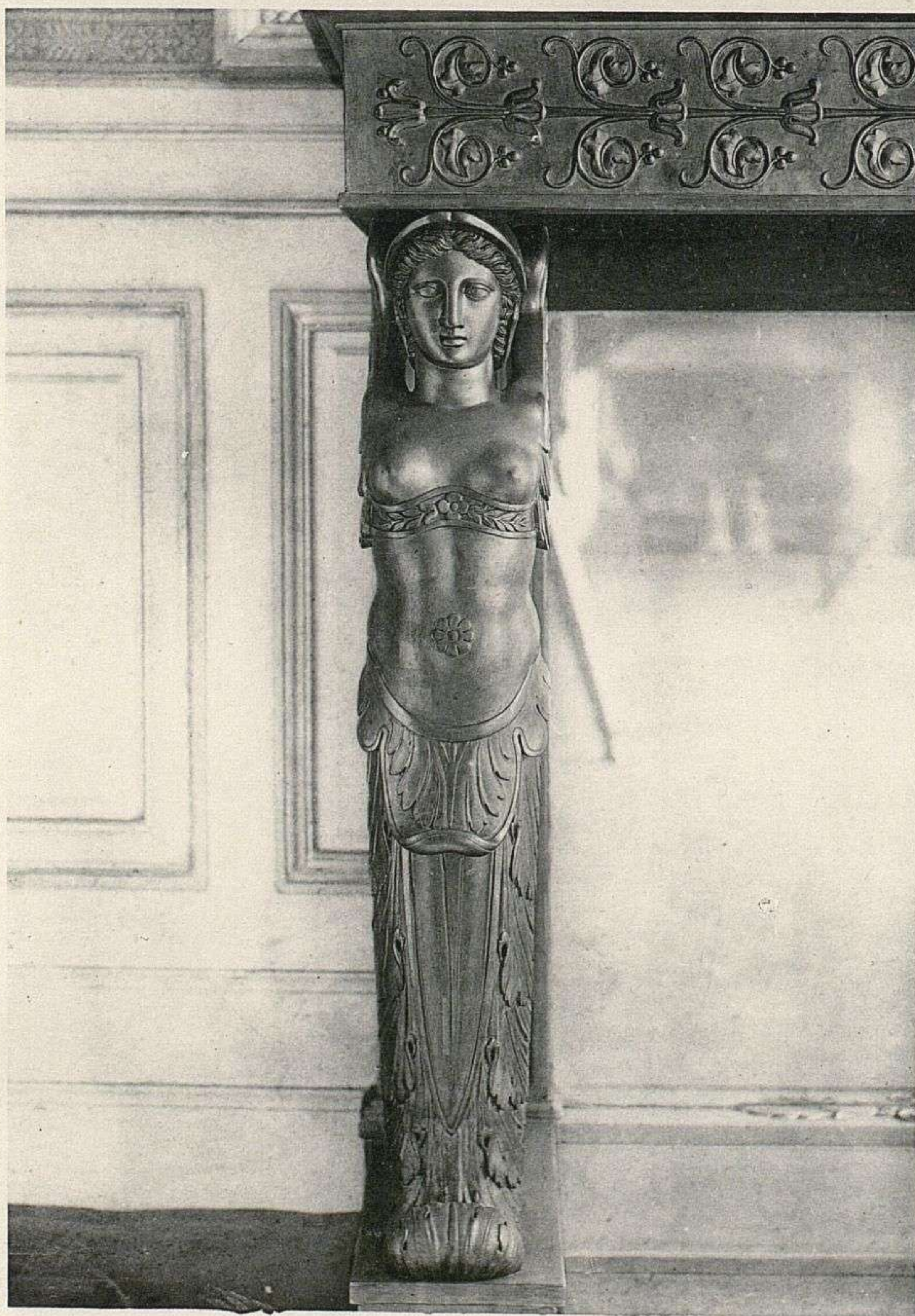
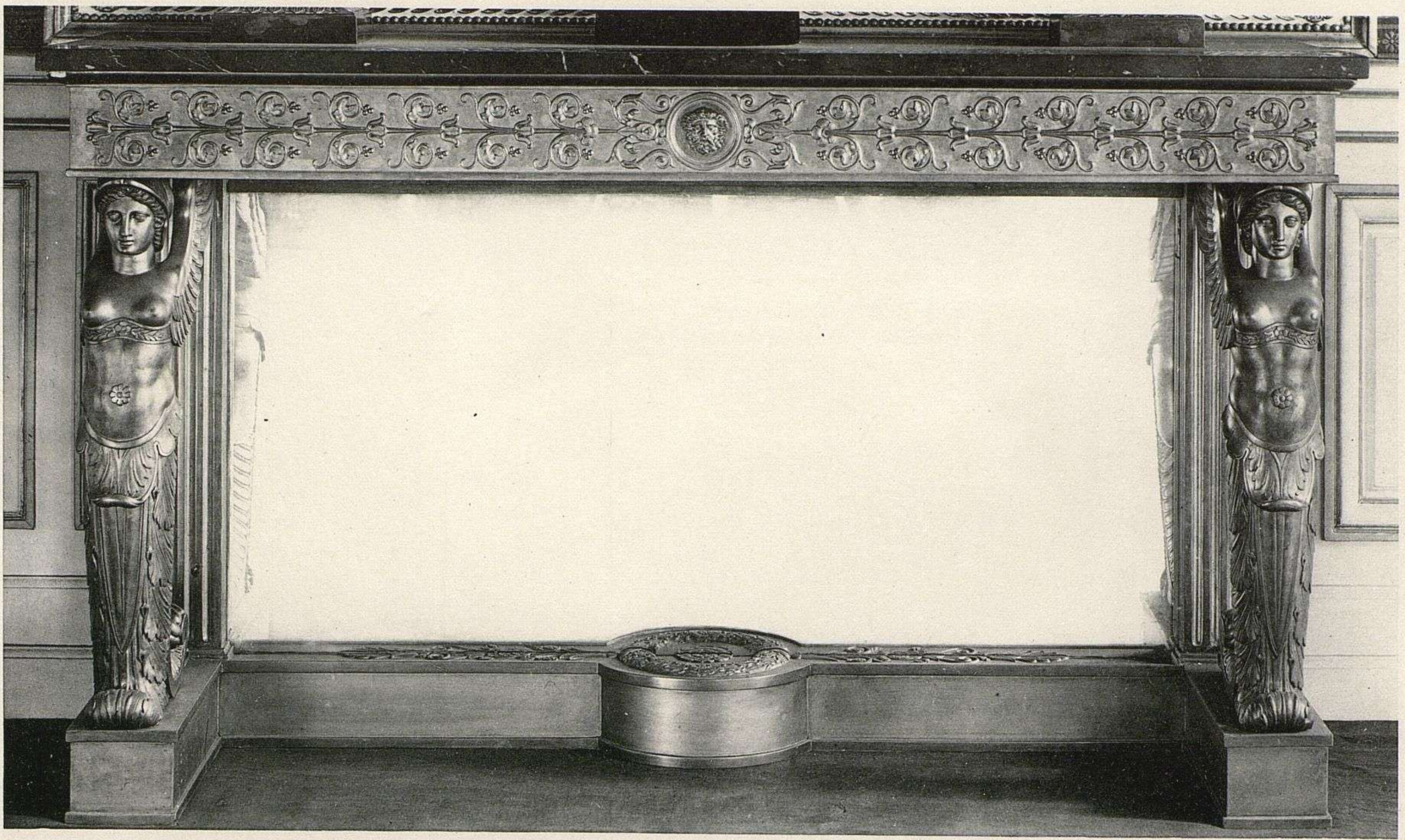


Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchoux, Chelles



F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Charolais, rue de Grenelle, N° 101. Console en bois doré et détails.

Haut. 0^m95. Long. 1^m58

Le Faubourg St-Germain



Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

Hôtel de Mortemart, rue Saint-Guillaume, N° 14. Porte d'entrée.



F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Gouffier de Choix, rue de Varenne, N° 56. Porte d'entrée.

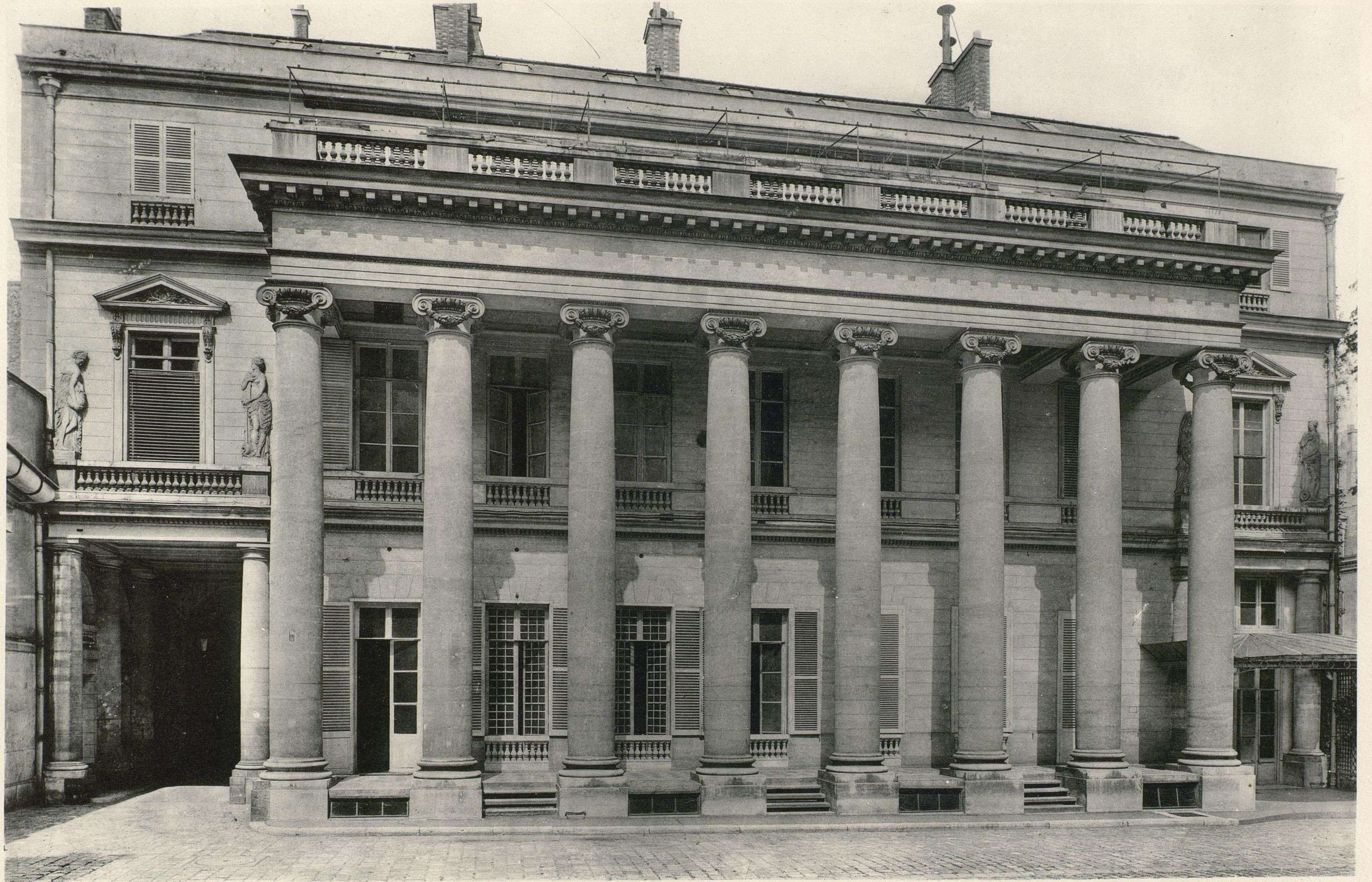


Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Galiffet, rue de Varenne, N° 50. Façade principale sur la Cour d'honneur.

Construit par Legrand, architecte. Commencé en 1775, achevé en 1796.

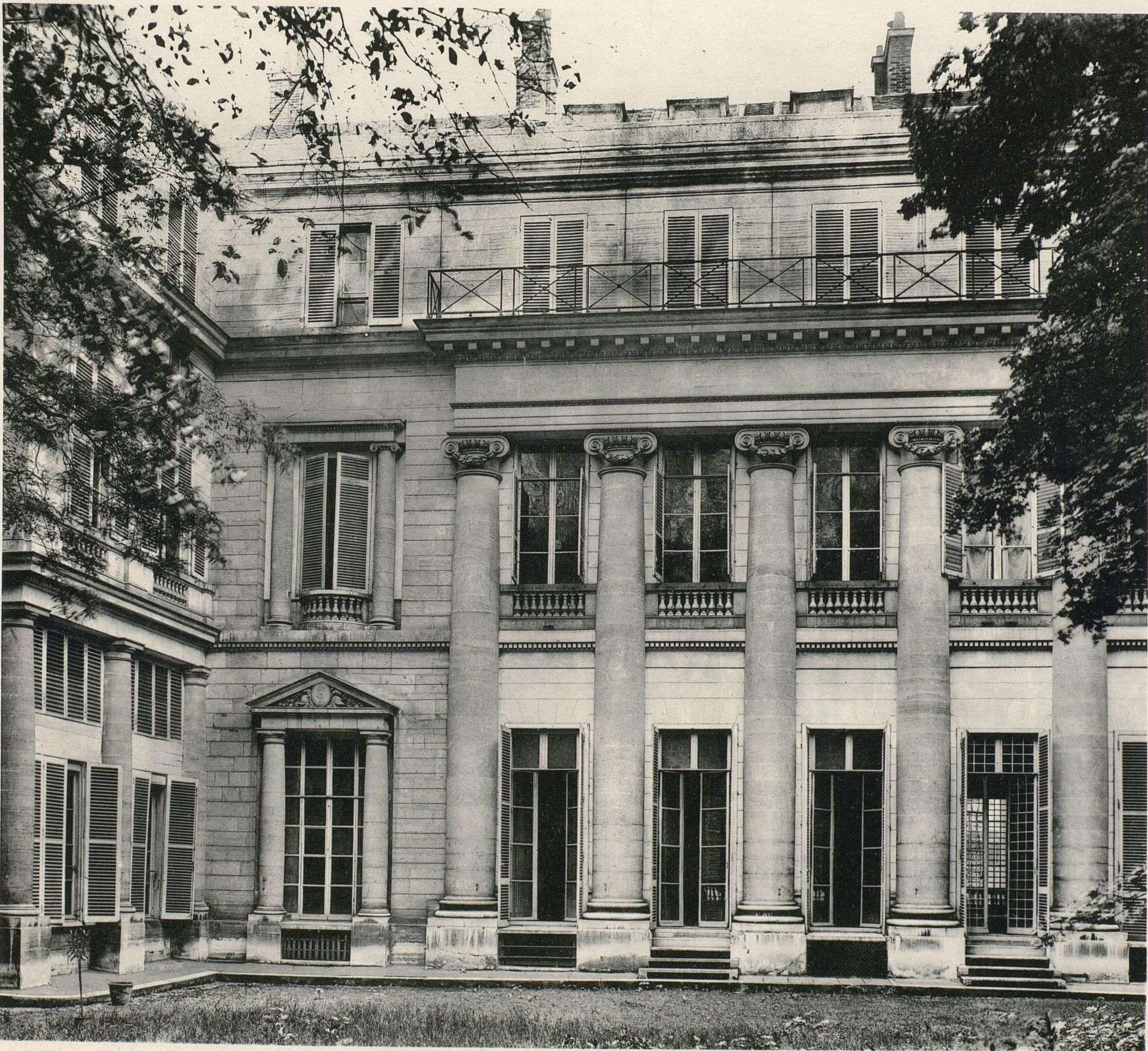
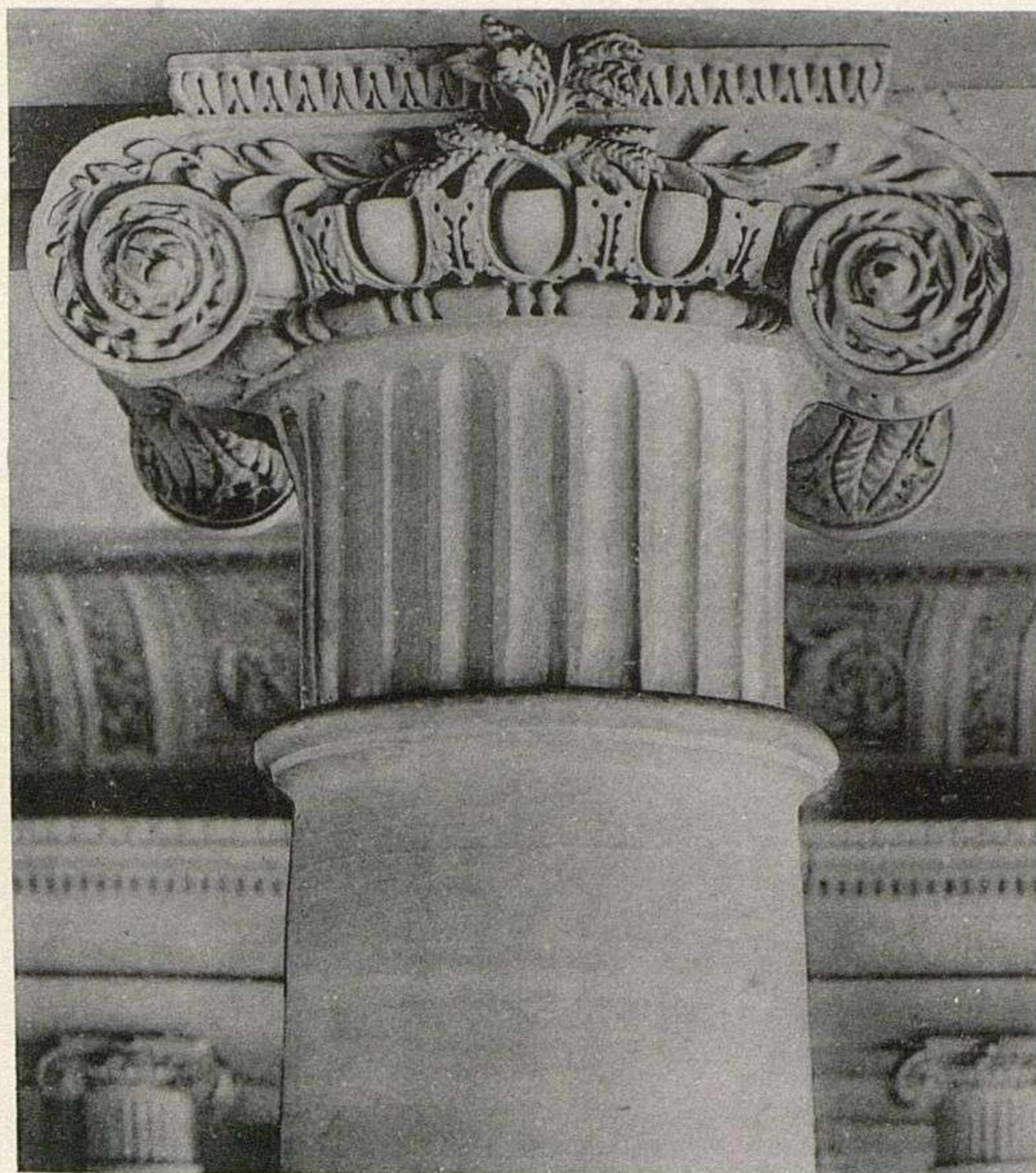


Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Galiffet. Façade sur le jardin et détails.

Les Vieux Hôtels de Paris

Le Faubourg St-Germain

Ll. 26

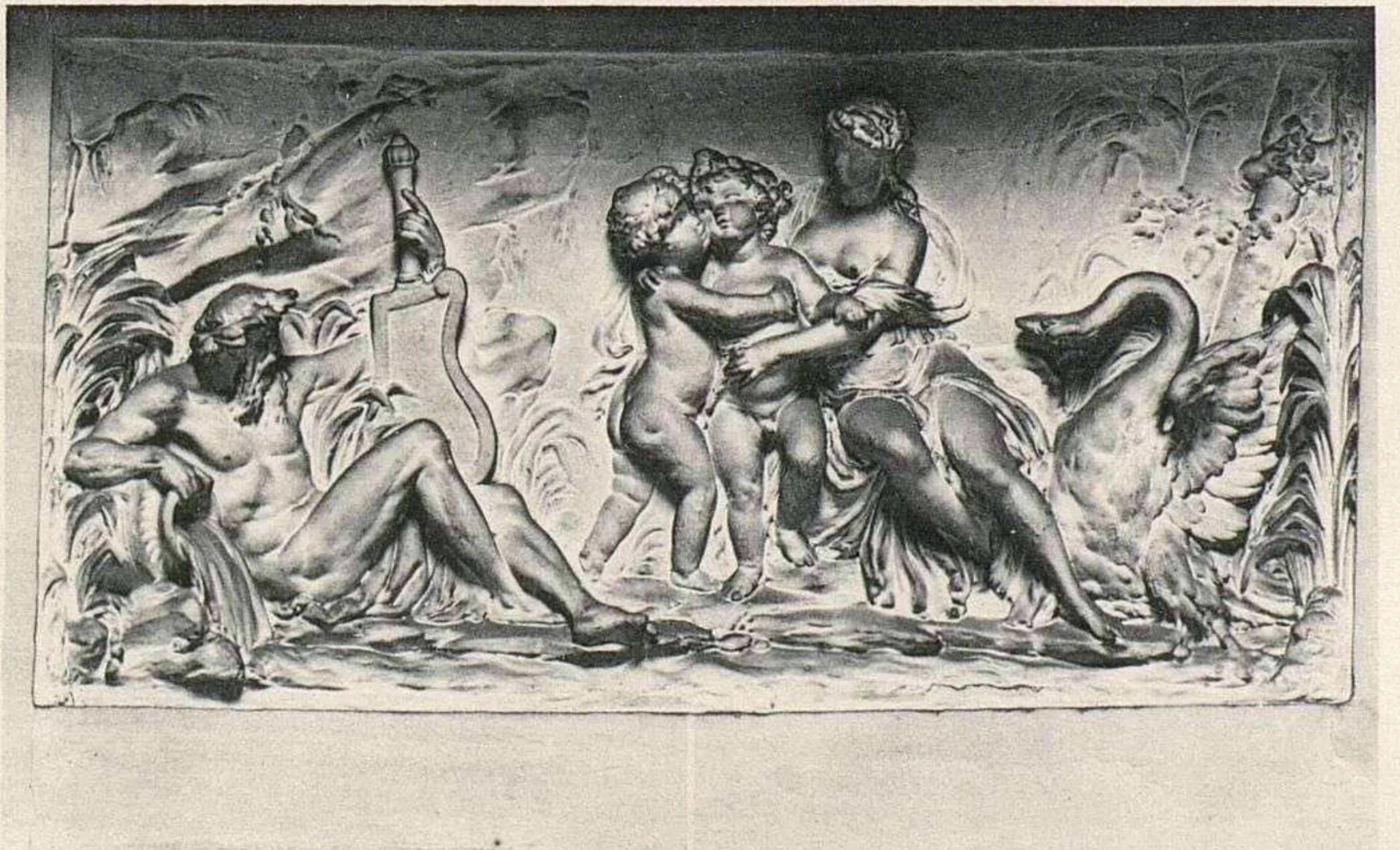
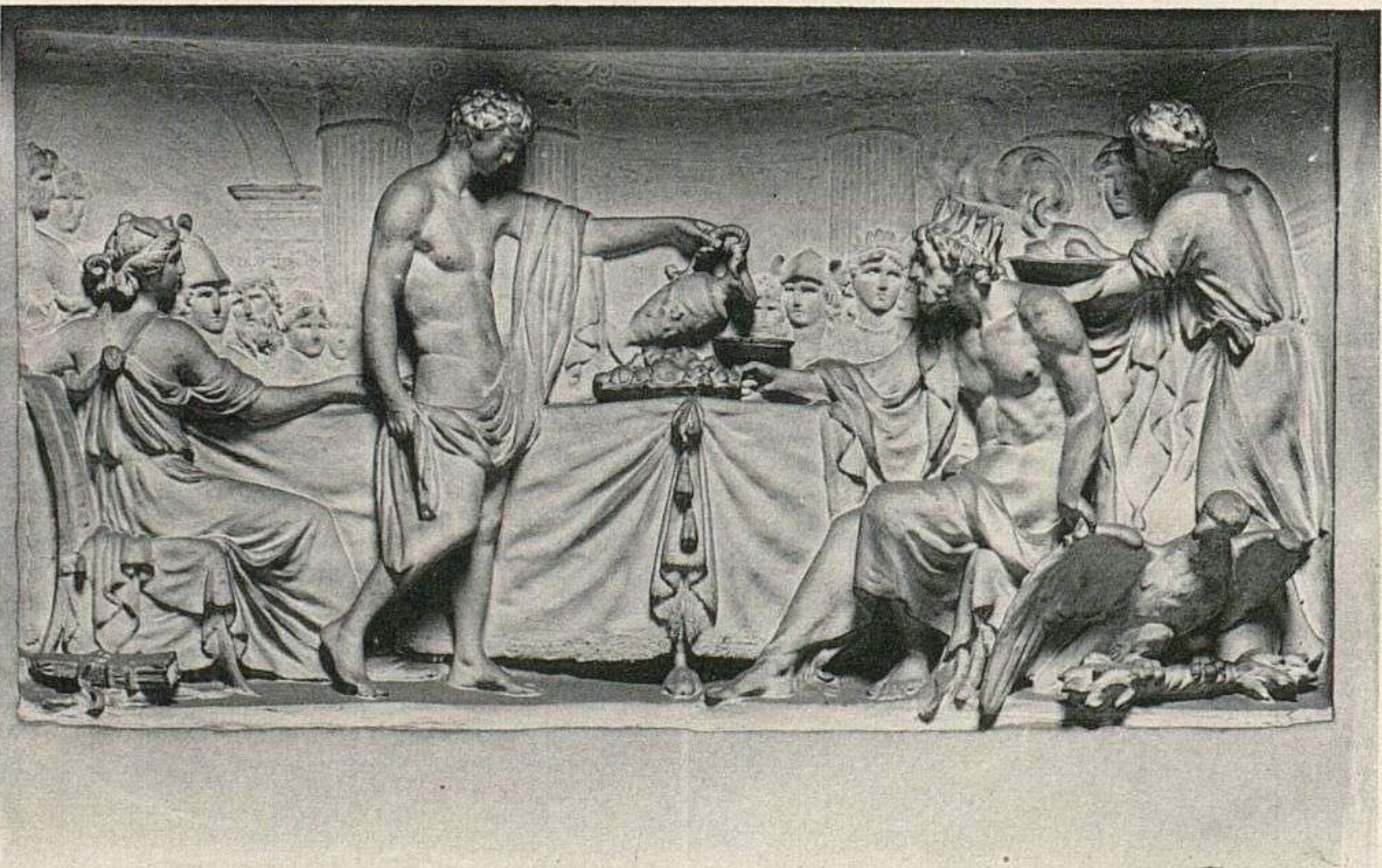
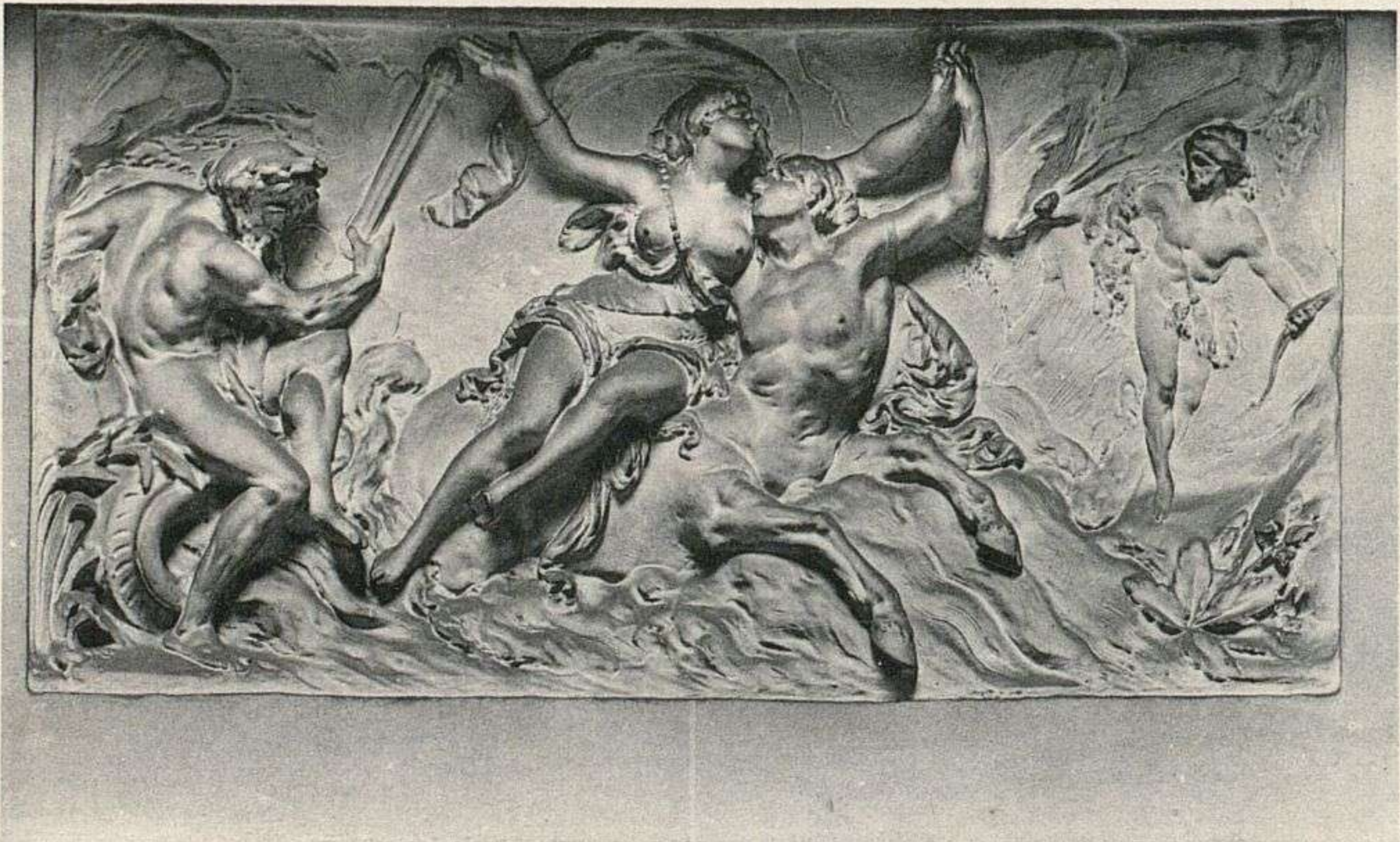


Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

*Hôtel de Galiffet.
Bas-reliefs tirés des métamorphoses d'Ovide, décorant l'escalier.*

Le Faubourg St-Germain



Photo. A. Salaün - Hélios. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Samuel Bernard, rue du Bac, N° 46. Porte d'entrée et détail.



Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Béthune-Sully, rue du Cherche-Midi, N° 11.
Petit Salon du 1^{er} étage.

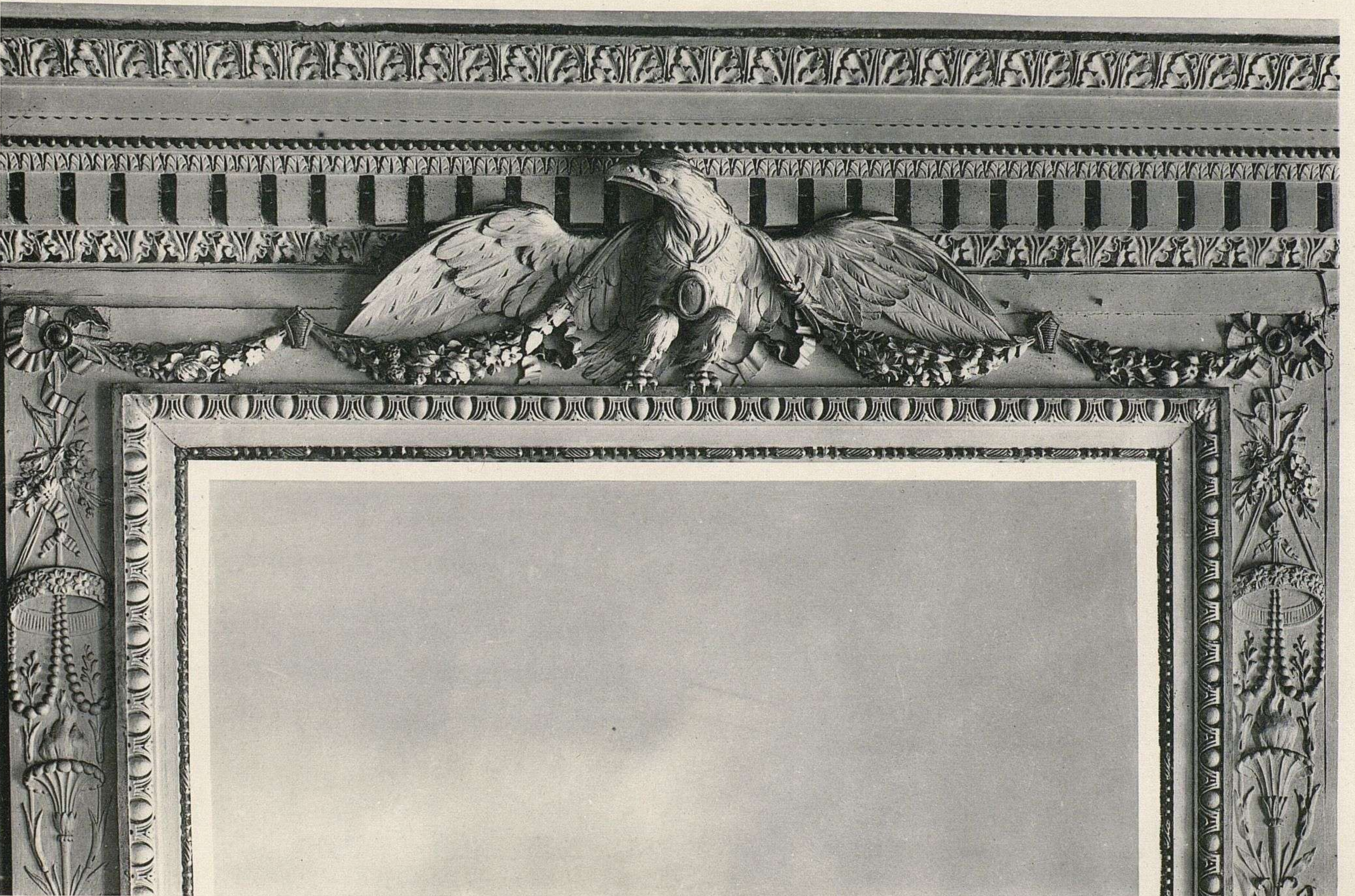


Photo. A. Salaün - Hélios. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

*Hôtel de Béthune - Sully.
Dessus de porte et encadrement de glace du Petit Salon.*

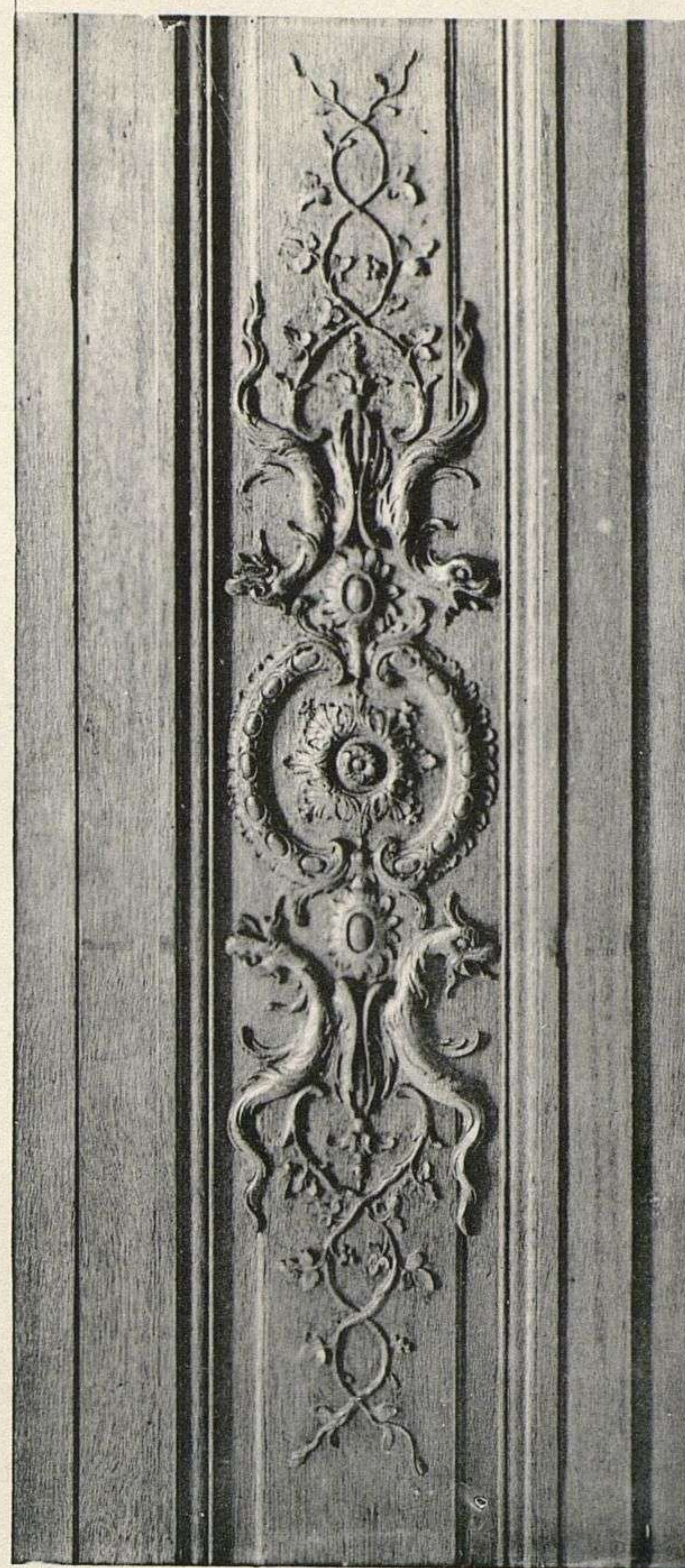
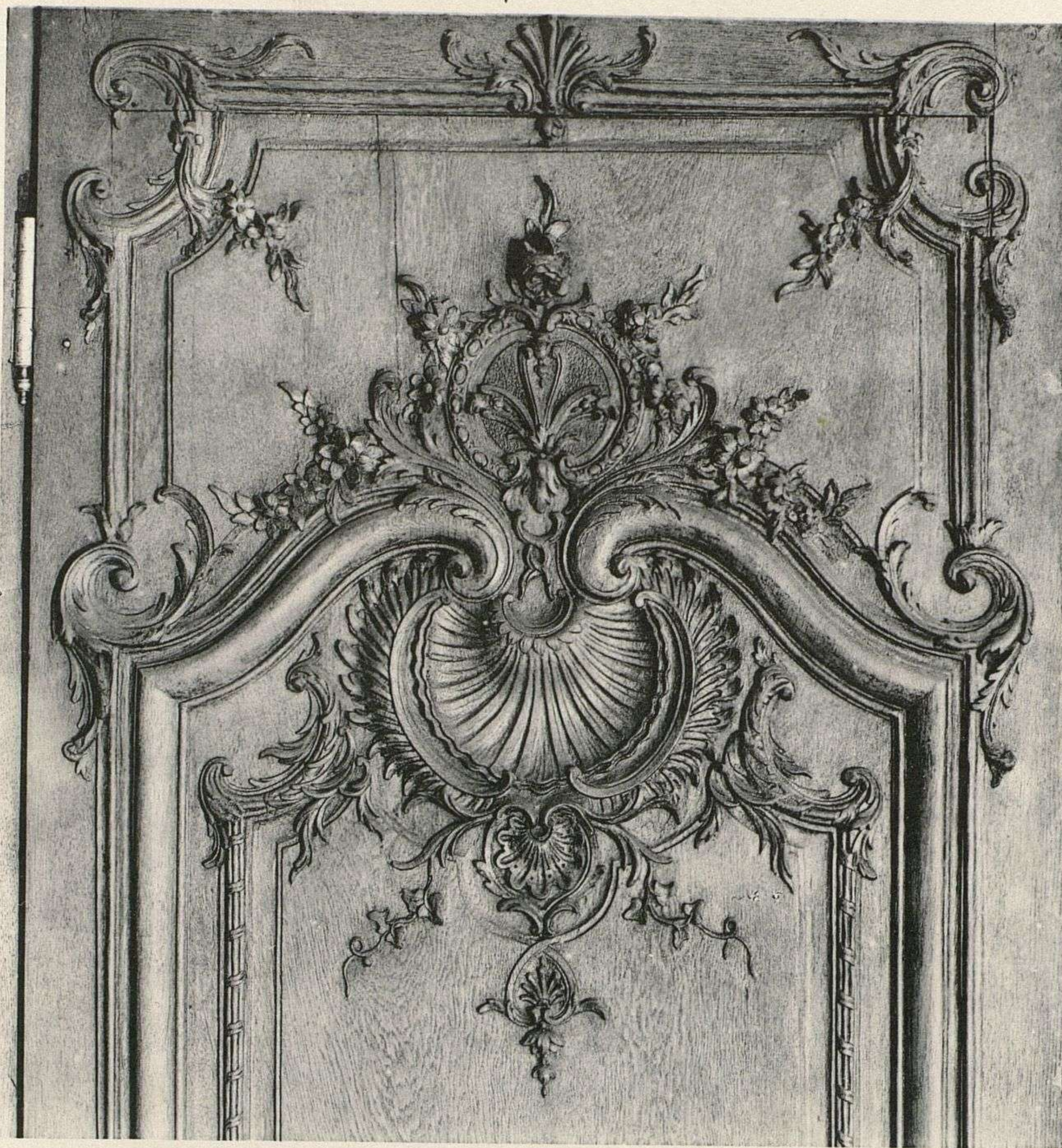


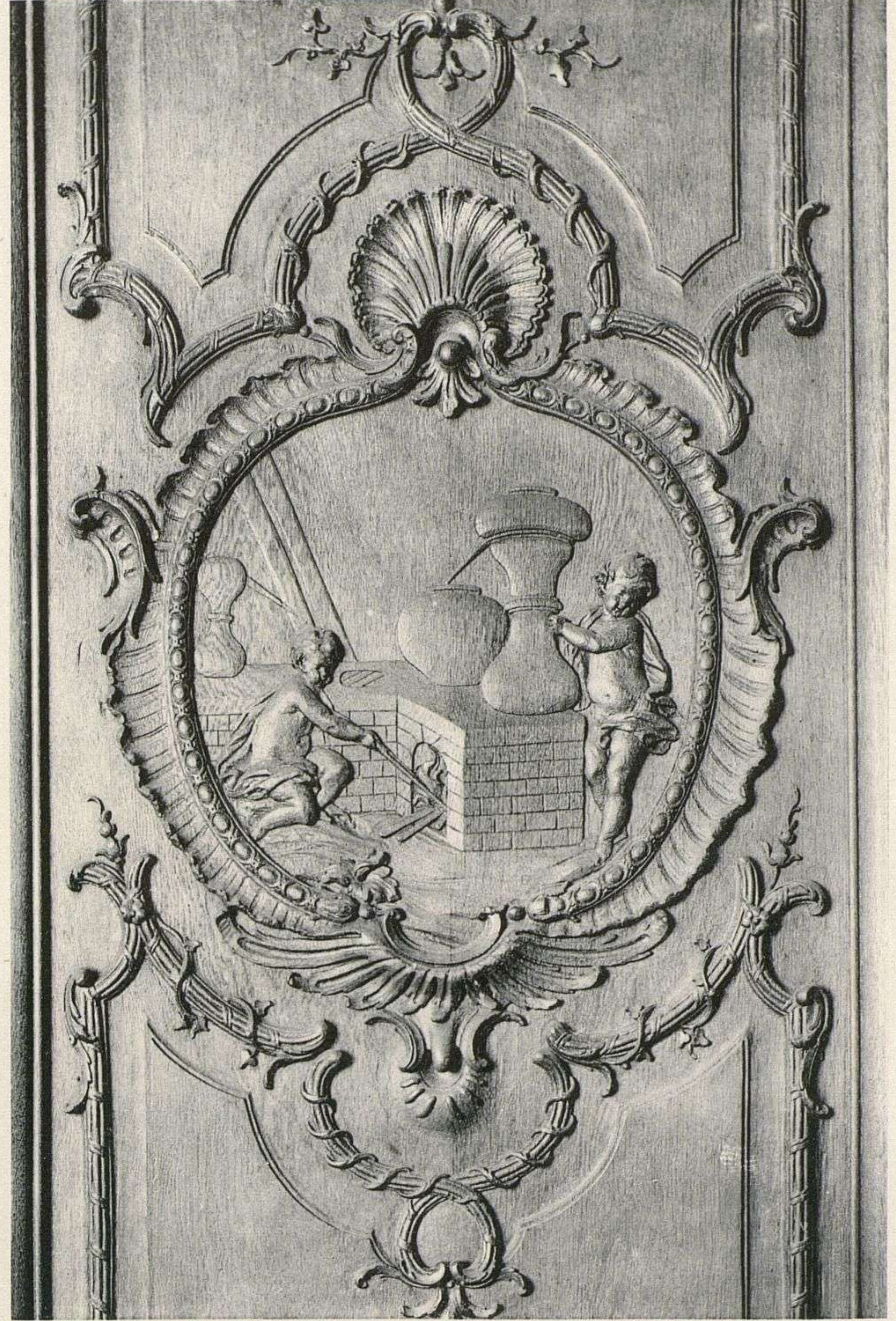
Photo. A. Salaün - Hélio. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel des Invalides. Détails des panneaux de boiserie de l'ancienne Pharmacie.



1



2



3



4

Photo. A. Salaün - Hélio. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel des Invalides. L'ancienne Pharmacie. Détails des médaillons placés au centre des grands panneaux.

1. L'Astronomie. 2. L'Alchimie. 3. La Géographie. 4. L'Histoire Naturelle.

②
N 224
P.



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY

83

fief inhabité, les fondations pieuses, les monastères d'hommes et de femmes trop à l'étroit dans l'enceinte de Paris se dédoubler en venant s'installer dans la plaine. Avec eux, des petits artisans, des jardiniers, des cabaretiers faisaient bâtir de modestes maisons, les unes ouvertes en boutiques, les autres suivies de bosquets; ce furent ces maisons basses qui nouèrent la chaîne entre les religieux établis et les seigneurs qui allaient venir.

Les fondations monastiques étaient... et consenties par l'abbé de Saint-G... tuel et au temporel du faubourg... le roi.

La gravure encartée d'autre pa... « dessin restauré par A^{te} Guilla... « Mérian » (1615).

La vue est prise à quelques bra... Seine; les jardins sont ceux de la... desquels se voient des maisons do... le plan a été reproduit en 1632 p... Melchior Tavernier; au fond, ... gauche, pointe le clocher de la ch... pelle Saint-Pierre²; non loin, tour... sous le vent d'ouest le moulin d... donna longtemps son nom à u... rue coudée, aujourd'hui Perronet... Saint-Guillaume; à droite, le gib... seigneurial balance son pendu, ... place qu'il occupe correspond à... rue Chevert où conduisait alors... « chemin de la Justice ».

L'édit libérateur de 1648 don... lieu à l'édification de nombreu... constructions; on en prit préte... en 1670, pour publier un arrêt... Conseil obligeant les propriétaires... payer le dixième de la valeur de leu... maisons dans le délai de trois mo... sous peine de démolition. Ce f... un désastre pour les petits artisan... mais une sorte de privilège pour... classe des nouveaux propriétaires... sorte de reconnaissance tacite, alla... changements profonds dans les... laires. Au faubourg foncier allai... bourg ».

Dans la seconde moitié du xvii^e... mençait à voisiner avec le mond... Plancher, entre autres, créait une... rue de la Plancher actuelle; des fa... laient à Grenelle; des grande sus... pu accaparer le reste des terrains... n'était venu influencer l'expansion... rité et du bon goût.

Un bac avait été établi à l'ouv... travers le domaine rural de l'Ab... des matériaux destinés à l'édificati... tua, en 1632, le Pont-Rouge bâti... rue de Beaune, parce qu'elle abou... aux Clercs » et, le 20 février 1684, ... Louis XIV. Les courtisans un peu... tèrent sur la rive gauche et autan... Tuileries, un lieu propice pour y de... les logis se posèrent sur les parcel

1. La juridiction spirituelle s'éteignit le 20 se... l'archevêque de Paris des droits religieux sur les... temporelle au mois de février 1674, quand un... au Châtelet.

2. Ancien baptistère de Saint-Germain-des-... par l'Édit de Nantes en 1598, ainsi que le cimetière... boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères. Après avoir servi de salle des... séances à l'Académie de Médecine, cette chapelle modifiée dépend actuellement de... l'Assistance publique.

qu'avec le siècle disparaissait le vieux faubourg, morcelé en fondations monastiques, hospitalières ou militaires d'abord, puis, par maintes places, en hôtels particuliers. L'établissement des Invalides allait être, après trente ans de construction, le sceau royal venant authentifier la carte nouvelle de Paris embelli.

La curieuse petite image empruntée à la collection rare de M. Georges Hartmann est un souvenir de la période de tran-



2. Bruant, Mansard, Boffrand, de Cotte, Lassurée, Gabriel, Servandoni, Le Roux, Hélin, Aubert, Rousseau, Cherpitel, Courtaud, Aubry, Courtone, Legrand, Dullin, Girardini, Brongniart, etc., etc., toute la constellation des créateurs du style.